



RPR

BIBLIOTECA CENTRALA  
A  
UNIVERSITAȚII  
DIN  
BUCUREȘTI

n° Curent 38861 Format .....

n° Inventar A.16107 Anul .....

Secția depozit II Raftul .....

*Bibliothèque Politique et Economique*

---

BENJAMIN KIDD

---

LA SCIENCE  
DE  
PUISSANCE

---

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR  
HENRY DE VARIGNY

---



PAYOT, PARIS

**LA SCIENCE DE PUISSANCE**

DU MÊME AUTEUR :

L'ÉVOLUTION SOCIALE, 1 vol. in-8. . . . 10 fr. »

---

Seule traduction française autorisée.  
Tous droits réservés pour tous pays.

*Inv. A. 16. 107* BENJAMIN KIDD

*544183*

LA

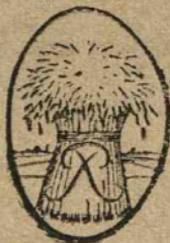
# SCIENCE DE PUISSANCE

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

PAR

HENRY DE VARIGNY

*41099*



PAYOT ET C<sup>IE</sup>, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919

Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. . . . . Pages. 7

PREMIÈRE PARTIE

LA FAILLITE DU SAVOIR OCCIDENTAL

CHAPITRE I. — Les prodromes de la révolution mondiale. . . . . 12

CHAPITRE II. — Le centre psychique de la grande régression païenne. . . . . 52

CHAPITRE III. — La phase culminante de l'éthique païenne dans l'occident. . . . . 81

DEUXIÈME PARTIE

LA BASE DE LA PUISSANCE INTÉGRANTE

CHAPITRE IV. — La puissance dans la civilisation repose sur l'émotion collective, non sur la raison. . . 115

CHAPITRE V. — L'émotion de l'idéal est le principe suprême d'efficiencé dans la lutte collective du monde. . . . . 136

CHAPITRE VI. — La prodigieuse position dans l'occident. . . . . 169

TROISIÈME PARTIE

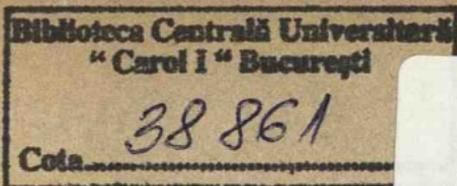
LE NOUVEAU CENTRE PSYCHIQUE DE PUISSANCE

CHAPITRE VII. — Premières lois de la science de puissance. . . . . 197

CHAPITRE VIII. — La femme est le centre psychique de puissance dans l'intégration sociale. . . . . 208

CHAPITRE IX. — L'âme de la femme. . . . . 240

CHAPITRE X. — Héritéité sociale. . . . . 276



B.C.U. Bucuresti



C41099

## AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

L'auteur des pages qui suivent a été un sociologue remarquable.

Né le 9 septembre 1858, ayant appartenu à l'*Inland Revenue Office*, ayant voyagé aux États-Unis, au Canada, en Afrique du Sud, Benjamin Kidd, qui est mort au cours de la grande guerre, en 1918, peu après la publication de *The Science of Power*, a consacré toute sa vie à l'élaboration de quatre ou cinq volumes dont l'intérêt est d'ailleurs considérable.

Son œuvre la plus répandue, *Social Evolution*, qui parut en 1894, a été traduite dans la plupart des langues, y compris le tchèque, l'arabe et le chinois<sup>1</sup>.

On ne résume pas en quelques lignes une œuvre aussi nourrie et suggestive ; qu'il suffise d'indiquer en deux mots l'idée maîtresse de l'auteur, que l'avenir n'est pas à l'intellect et à l'individualisme, mais à la société où les intérêts actuels et égoïstes sont subordonnés aux intérêts

1. Voir la traduction française intitulée : *L'Évolution sociale*. (1 vol. in-8).

futurs, au type religieux de société, au type coordonné, organisé, opposé à l'anarchique.

En 1898, Benjamin Kidd a publié *The Control of the Tropics*, petit volume des plus intéressants, où l'auteur développe l'importance croissante que vont prendre les tropiques, et l'idée qui doit présider à leur exploitation. Le blanc ne peut songer à s'établir sous les tropiques : il n'y peut vivre qu'en passant, « en plongeur » ; il doit se contenter de diriger, d'organiser, et toute la besogne doit être laissée aux indigènes. L'auteur n'a pas de peine à montrer quels bons résultats cette méthode fournit entre les mains des Anglais, des Français, et pour voir de combien elle l'emporte sur la méthode boche, il suffit de lire le *Réquisitoire britannique contre les Allemands en Afrique*, publié dans le supplément à *l'Afrique française*, d'avril-mai-juin 1918, qui montre comment un « peuple élu » croit pouvoir traiter d'autres hommes.

Le *Control of the Tropics* (ouvrage épuisé) n'a pas été traduit, non plus que les *Principles of Western Civilisation* publiés en 1902.

En 1907, Kidd faisait paraître *The two principal Laws of Sociology*. Elles furent publiées d'abord dans l'excellente revue d'E. Rignano, dans *Scientia*, à Milan : n<sup>os</sup> 4 de 1907 et 1 de 1908.

En 1908, Kidd eut à faire la *Herbert Spencer Lecture* à Oxford : le thème qu'il développa fut l'individualisme. La conférence parut sous le titre d'*Individualism and after* (Clarendon Press, Oxford). L'auteur s'y mesure avec Spencer, prenant à partie l'individualisme si cher à l'éminent philosophe, et entreprenant de démontrer que l'indi-

vidualisme n'est pas une fin en lui-même, et qu'il ne cadre pas avec le type vers lequel s'oriente la conception de la société moderne.

Aussi l'apparition de *The Science of Power*, en 1918, n'a-t-elle rien qui doive surprendre : l'auteur a poursuivi son idée — et la grande guerre n'a fait qu'accélérer le mouvement.

Nous n'allons pas analyser le livre : le lecteur va en juger par lui-même. Aucune indication générale n'est nécessaire : les conceptions de l'auteur sont claires et s'enchaînent logiquement, et la conclusion est très nette. Assurément, on ne sera pas toujours d'accord sur le jugement à porter.

Herbert Spencer a dit que l'étude de la science sociale conduit infailliblement à rendre plus radical que le radicalisme le plus effréné, et aussi plus conservateur que le conservatisme le plus attardé.

Tels trouveront *La Science de Puissance* trop radicale, tels, trop conservatrice. Il importe peu. Ce qui reste, c'est que l'œuvre est pleine d'idées et fait réfléchir. Elle a sa tranquille violence aussi, et brise bon nombre de cadres et de préjugés. Elle fera hurler les uns et sera applaudie des autres. Mais ceux qui l'applaudiront le feront avec un enthousiasme particulier, comme cela a lieu devant une révélation subite, et qu'on a comprise. Et il faut de l'enthousiasme, avant tout, pour entreprendre une œuvre aussi énorme, et aussi belle, que celle dont l'auteur nous présente la vision.

Qu'en sortira-t-il ? Nul n'a vécu une moyenne vie d'homme sans avoir vu faire beaucoup de beaux projets

et écrire beaucoup de beaux livres dont rien n'est sorti. Néanmoins, il faut continuer à faire les uns et à écrire les autres... quand on le peut. Ne fût-ce que pour l'honneur de la race, et à la gloire de l'idéal sans quoi la vie n'est que végétation et fonctionnement physiologique de bas rang. Il faut toujours semer la graine. Quelque jour, elle germera peut-être...

N'étant point prophète, je ne chercherai pas à dire quand ceci aura lieu, car, en tant que naturaliste, je suis assuré que beaucoup de graines mettent un temps très long à lever.

HENRY DE VARIGNY.

# LA SCIENCE DE PUISSANCE

---

## PREMIÈRE PARTIE

### LA FAILLITE DU SAVOIR OCCIDENTAL

#### CHAPITRE I

#### *LES PRODROMES DE LA RÉVOLUTION MONDIALE*

A quelque époque future, la nature du drame qui, en ce moment, se déroule dans l'histoire en appellera puissamment à l'imagination humaine. Sous nos yeux, avec les détails confus de la transition étalés devant nous jour par jour dans les événements des principaux pays de la terre, nous voyons le rideau se lever sur un ordre entièrement nouveau.

C'est un des traits curieux de notre temps que jusqu'ici, l'on ne comprenne encore presque pas la nature du changement. Son ombre se projette sur tous les événements de ce temps. Sa signification

embrasse le monde entier. Son instinct se meut dans l'esprit de peuples lointains et de races étrangères. Et pourtant, à peine en conçoit-on encore la nature. Sans aucun doute, en Occident, nous vivons dans la phase de début d'une révolution telle qu'on n'en a jamais vu dans l'histoire. Nous sommes témoins de l'émergence de causes et de la levée et de la combinaison de forces entièrement inconnues des manuels. Elles feront l'histoire pour mille ans à venir. Mais pour la compréhension de la grande transition qui s'opère autour de nous, les éléments même de pensée n'existent pas pour le présent.

Cela a été un des caractères de l'époque qui a vu la plus grande guerre dans l'histoire de la race humaine, qu'on a parlé comme si les conditions existant dans l'Occident étaient le résultat de causes particulières introduites par une seule nation, ou affectant une seule période de temps. Il nous faut mettre de côté pareilles conceptions. Les conditions présentes en Occident sont le résultat de causes qui sont universelles, qui ont lentement gagné de la force dans l'histoire, qui dépassent de beaucoup le côté militaire, et dans le sens desquelles rentrera le développement du monde entier dans l'avenir.

C'est un fait, dont la signification a été presque méconnue dans le passé, que la civilisation occi-

dentale a été, dans un sens spécial et particulier, fondée sur la force. Tout le savoir raisonné de l'Occident est la science de la force, dans l'une ou l'autre de ses phases. Notre civilisation a été engendrée dans le temps comme résultat d'un processus de force qui est sans parallèle dans le développement de la race, et dont les conditions ne pourront presque certainement jamais être reproduites dans l'histoire. Pendant des âges innombrables avant qu'il soit entré dans l'histoire, le mâle combattant de l'Occident a poussé ses flots à travers l'Europe en vagues successives d'avance et de conquête, en vainqueur, exterminant, écrasant, dominant, et prenant possession. Les plus aptes, qui ont survécu dans ces couches successives de conquête, ont été les plus aptes en vertu du droit de la force et en vertu d'un processus de sélection militaire, probablement le plus long, le plus sévère, le plus intense que la race ait jamais subi.

C'est ce païen combattant du monde qui a fait l'histoire de l'Occident. La civilisation qu'il a produite est la fleur la plus étrange qu'on rencontre dans les champs du temps. Il y a introduit, en tous les points, l'esprit des âges de conquête sans nombre d'où il est sorti. Dans toutes les institutions qu'il a créées, il a apporté l'esprit de guerre et la croyance en la force en tant que principe ultime du monde.

Mais en même temps il a reçu en héritage une religion qui est la complète négation de la force, et qui, à toutes les phases de son développement, s'est présentée comme le défi principal à sa conception de la toute-puissance de la force. Il a lutté contre cette hérédité extraordinaire pendant des siècles d'histoire. Tout au tréfonds le plus intime de sa nature il s'est continuellement persuadé contre la croyance en celle-ci. Il a dressé sa science et ses philosophies pour s'en débarrasser par la raison. Il a poursuivi sa besogne de conquête du monde, se fortifiant contre elle, et l'esprit résolument accordé avec la doctrine de force. Dans ses guerres nationales il a fait du droit de conquête le droit ultime du plus apte. Dans la lutte sociale il s'est dressé lui-même à voir, dans les griffes d'acier des tyrannies dévorantes se refermant sur les vaincus, la loi naturelle d'efficiencie.

C'est seulement parce que nous sommes de tous temps familiarisés avec les caractères principaux de notre civilisation que notre vue s'est obscurcie au point de ne pas nous en laisser voir les traits surprenants. Comme l'esprit de la croyance, qui est la négation catégorique de la conception de la toute-puissance de la force, a graduellement maîtrisé le constructeur de monde occidental, les résultats défient toute description adéquate. Le païen a conquis le monde par la force. Il le tient par la force.

Mais le système d'idées dans lequel il est emmaillé est sans parallèle comme signification. Tandis que ses philosophies l'ont arraisonné, et que ses sciences l'ont taxé de sottise, il a graduellement affranchi le monde autour de lui. Ce système ameuté, dans les rivalités de la vie, et sur un pied d'égalité, contre lui, toutes les classes et les tréfonds des sociétés, toutes les races humaines de la planète.

Les problèmes qui s'élaborent hors de la profondeur sont sans limites. La vision aveuglante qu'a entrevue l'Occident est qu'il n'y a qu'une classe, qu'une couleur, qu'une âme dans l'humanité. C'est une vision devant laquelle l'âme du constructeur de monde païen, s'enflamme de révolte. Mais elle est arrivée à hanter la pensée du Démos industriel tandis qu'il fredonne ses refrains syncopés au milieu des moulins de force par lui dressés. L'esprit de celle-ci se meut dans les rêves de peuples étranges aux bouts de l'Univers. Et sur l'esprit de Démos et des peuples distants l'effet est le même. Elle a produit un sentiment obsédant de quelque dessein, infini mais non expliqué, à travers lequel notre civilisation se meut vers un accomplissement où le passé pourra s'engloutir à toujours, et où de nouveaux *standards*<sup>1</sup>

1. Le mot *standard* n'est pas traduisible par un mot unique. Il

d'efficiencé dont les hommes n'ont pas encore rêvé, pourront peut-être surgir dans le monde.

Le mâle de la civilisation occidentale est devenu, par la force des circonstances, l'animal combattant suprême de la création. L'histoire et la sélection naturelle l'ont fait ce qu'il est. Pendant 4 000 ans au moins et peut-être durant une période dix fois aussi longue, ses ancêtres ont représenté la plus haute expression de la force dans le monde. Tous les instincts de la lutte, toutes les qualités de la loi de la force existent en lui grâce à une hérédité mesurée par le moyen de centaines de générations de combats heureux.

Les conséquences s'en ressentent aujourd'hui dans toutes les fibres de notre civilisation. A mesure que chaque race des peuples de la terre, après les autres, que chaque classe, après les autres, que chaque couche des sociétés, ont été graduellement amenées dans la lutte sous l'influence émancipatrice dont il s'agit, un conflit de forces en est résulté comme jusqu'ici on n'en avait jamais connu. Les problèmes qui s'y rapportent sont devenus, dans tous les champs d'activité de l'Occident, les centres de mouvements rendus

signifie très souvent étalon, comme dans le cas présent : ailleurs type, modèle, degré, idéal, niveau, unité de type. Plutôt que de le traduire imparfaitement, adoptons-le tel quel, et francisons-le, sauf dans les cas où le mot adéquat existe (Trad.)

incandescents par la passion humaine. Jamais il n'y a rien eu comme la succession quotidienne d'événements qui s'étale sous nos yeux dans l'histoire de la civilisation durant le demi-siècle qui précède. C'est une histoire de guerre, d'une guerre continue et intense, dans toutes les phases de l'activité humaine. Dans les programmes des partis, dans les relations entrè nations, dans les affaires, dans la politique travailliste, dans l'art, la littérature, dans tout le domaine de l'activité économique, ce n'est que guerre en cours sous tous les aspects concevables.

Mais ce ne peut être là la signification de l'Occident. A travers tout celui-ci circule un sens d'ères nouvelles, de valeurs nouvelles, de types qui surgissent, d'horizons qui s'élargissent, d'idéals plus spacieux de fraternité humaine ; tout cela se manifeste à travers l'émotion sociale. Mais c'est un monde de révolution, de temples qui s'effondrent, d'idoles qui s'écroulent, de voiles qui se déchirent, de cieux qui s'obscurcissent, sous lesquels les dieux de la force se pressent en désordre vers de vastes Armageddons murmurant « nous ne connaissons pas la peur » tandis que le passé se dérobe sous eux.

Si nous pouvions seulement voir l'âge qui précéda la guerre universelle des nations commencée en 1914, comme le verra l'historien dans l'avenir, il nous offrirait un spectacle surprenant, car nous verrions que cette guerre des nations

n'est rien de plus qu'un incident dans un mouvement universel, où est impliquée toute forme dominante de pensée et d'activité dans l'Occident, aboutissant graduellement à un point critique à travers le monde entier.

Il est un caractère frappant dont nous pouvons dire qu'il est caractéristique du demi-siècle qui a précédé la guerre déchaînée en 1914. Au centre de tout mouvement d'opinion dans l'Occident, le même fait est visible. C'est qu'il y a un retour graduel aux premiers principes, un recul sur toute la ligne vers ces conditions de force élémentaire sous lesquelles la civilisation de l'Occident prit d'abord naissance.

La thèse darwinienne, présentée à l'esprit occidental au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, eut un effet remarquable sur la civilisation. Elle présenta aux maîtres de la force dans l'Occident une conception du monde qu'ils traduisirent exclusivement en termes de force et de lutte. Ce ne fut pas la science qui créa la renommée universelle de la conception darwinienne. Ce fut plutôt l'âme païenne à demi renseignée de notre civilisation. Pendant des siècles, le païen occidental avait lutté contre les idéals d'une religion de subordination et de renoncement venant à lui du passé. Pendant des siècles, il avait été importuné, presque au delà des limites de l'endurance, par les idéals que lui présentaient

les Églises de la Chrétienté. Il avait, avec raideur, incliné devant eux son échine cuirassée, mais le plus souvent sans compréhension intérieure. Mais ici se présentait une conception de la vie qui remuait jusque dans ses profondeurs l'hérédité qu'il tenait du passé. Ce monde là, le maître de force le comprenait. Le cœur païen de l'Occident chanta en lui dans la joie atavique. Ses Schopenhauer, ses Omar Khayyam, ses Haeckel, ses Nietzsche, ses Weiniger, ses Wagner devinrent les prophètes et interprètes d'un sens du monde, que ce cœur absorba et comprenait.

Le fait le plus remarquable qui se présente à l'observateur est celui qui se révèle à lui, si, dans l'un quelconque des principaux pays d'Occident, il se met à comparer les questions qui étaient proposées dans les centres d'instruction supérieure, il y a quelques années, aux étudiants ès-sciences sociales ou politiques, aux questions qui étaient proposées dans le même domaine il y a seulement 50 ans. Une intelligence exercée, qui lit entre les lignes, voit de la sorte s'élaborer un changement qui, en signification, dépasse toute révolution politique ayant jamais eu lieu dans le monde. La conviction de fer a quitté l'esprit d'autorité; la doctrine de force a pris sa place. Les oreilles de la présente génération ont été collées au sol, s'efforçant de démêler le sens lointain de causes sans formes,

vastes, approchantes, parlant une langue absolument inconnue de ceux qui occupaient les centres de savoir dans le passé.

Le plein effet du changement longuement élaboré dans la civilisation s'est révélé aux yeux presque soudainement. La signification en a été dès le début perçue par les Églises qui, pendant des siècles, ont été les centres historiques des idéalismes de l'Occident. Elle pénétra bientôt tous les centres d'opinion. Pendant une longue période auparavant les nations occidentales, même aux plus sombres heures de lutte, avaient toujours tenu devant leurs yeux et considéré d'un regard tenace une vision intérieure. Elles avaient conçu notre civilisation comme mûrissant graduellement, grâce à la perfection de ses principes inhérents, tendant vers un âge de paix universelle et d'harmonie équilibrée entre toutes les nations de la terre.

Le premier effet surprenant dans l'Occident de cette recrudescence de la doctrine païenne de la toute-puissance de la force se fit sentir sur cet idéal. Pendant 15 siècles depuis la pleine adoption du christianisme par le continent européen, le scandale et le paradoxe du monde, dit l'honorable George Peel, ont été que l'histoire de l'Europe fut une histoire de sang et de massacre<sup>1</sup>. Mais toujours

1. *The Future of England*, p. 169.

jusqu'ici ce bilan avait été repoussé comme honteusement hors de propos parce que la vision demeurait, à l'arrière-plan, permanente et souveraine.

Dans le court espace de quelque 50 ans, tout ceci a été changé. Ceux qui vivent actuellement ont vu la civilisation devenir ouvertement et de propos délibéré, une place d'armes universelle. Dans ce demi-siècle, par un processus de développement marquant l'intensité des causes à l'œuvre, ils ont vu des armées permanentes, sur un pied jusque-là totalement inconnu, devenir un trait normal de la vie des communautés modernes. Le soleil a suivi son cours quotidien de l'Est à l'Ouest, éclairant les nations du monde debout en armes et se préparant à la guerre. En outre la pleine signification du changement résidait dans le fait que maintenant c'était la préparation à la guerre sans une vision supérieure quelconque de paix persistant à l'arrière-plan.

Car les changements dans l'orientation de la pensée ont été rapides et se sont étendus au loin. On en vint à parler de l'état de guerre, parmi les hommes, non comme d'une honte et d'une rebuffade pour la civilisation, mais comme d'un état de nature. Durant le début du xx<sup>e</sup> siècle, dans les revues, les livres, les journaux, les parlements, les congrès, même dans les écoles des principaux pays,

la guerre a été le principal sujet d'intérêt. La discussion de la guerre, par les experts et les publicistes, a continué sans interruption : on discutait les méthodes selon lesquelles la guerre doit être conduite, les ennemis contre lesquels elle pouvait avoir à être dirigée, les buts et la politique qui pouvaient la provoquer.

Le résultat des tendances qui, en un court laps de temps, s'emparèrent du monde entier fut que des façons de penser établies, au sujet de la guerre, qui dans des pays comme la Grande-Bretagne et les États-Unis, s'étaient lentement élaborées hors de siècles de développement antérieur, furent profondément modifiées et atténuées. Les hommes en sont venus à écouter en silence comme ils ne l'auraient pas fait un demi-siècle auparavant quand les conducteurs de l'opinion venaient leur dire que les principes ultimes de la civilisation ne justifiaient pas les prophéties faites depuis le début de notre ère, quant à un âge éventuel de paix et de bonne volonté ; que la guerre est la condition naturelle de l'homme, que c'est non un mal mais une nécessité, même un bien ; et que les ressources modernes de la science ne tendent pas à abolir la guerre, mais bien à la rendre plus terrible et plus destructrice, en élevant à la *n*<sup>e</sup> puissance les possibilités de la sauvagerie.

Les changements se produisant dans la nature des

raisons invoquées en faveur de paix sont devenus encore plus frappants et significatifs. Il y a 50 ans, l'argument principal en faveur de la paix internationale présentait ce caractère de reposer sur le terrain élevé d'une doctrine morale immuable. La guerre était tenue pour un crime, un crime contre le principe de la civilisation, un défi direct à la conception fondamentale du christianisme. On estimait donc que les nations supérieures devaient évoluer au-delà de la guerre tout comme l'individu supérieur s'est élevé au-dessus du crime, par le développement d'un idéal moral intérieur produisant un sentiment d'horreur absolu.

Mais, presque sous les yeux de la présente génération, cette vue fut remplacée par une autre conviction. On ne fit plus paraître, et on n'invoqua plus la haute conviction inflexible invoquée contre la guerre dans le passé ; on ne déclara plus que l'esprit de guerre est un crime, et que la paix est un but moral devant être recherché pour lui-même et au prix de n'importe quel sacrifice. On en vint à prêcher la paix parce que ce semblait être la condition qui rapporte le plus dans la civilisation ; la guerre, disait-on, est une erreur économique parce que c'est une grande illusion de croire qu'une politique nationale fondée sur la guerre peut être, à la longue une politique profitable, pour n'importe quel pays.

A aucune période de ce temps, l'abaissement rapide du niveau de l'opinion dans l'Occident n'a été plus en évidence que dans cette modification du principe sur lequel on s'appuyait pour préconiser la paix. Quiconque comprenait la nature des forces sur lesquelles repose la civilisation occidentale sentit profondément et instinctivement combien était bas et futile l'argument qui ne trouvait pas de raisons plus élevées en faveur de la paix. Même dans les *standards* de ceux qui avaient commencé à faire reposer la politique des nations sur la toute-puissance de la force, au moins ce que l'on demandait partout, c'était l'aptitude au sacrifice.

L'état des relations internationales en Occident durant de nombreuses années avant la guerre qui se déchaîna en 1914 sera de nature à provoquer l'étonnement de quiconque, à l'avenir, étudiera l'histoire. Nous avons vécu, à notre époque, au milieu d'une succession d'événements si rapides, que le monde existant n'a jamais vu, au point, la période que nous vivons. Il n'a jamais pleinement compris que les grands mouvements de l'Occident, des temps récents, ne sont que des phases d'un développement plus étendu qui, en une génération ou deux, en est venu à embrasser la totalité de la civilisation.

L'abaissement graduel des *standards* d'opinion et de conduite s'est propagé dans tous les centres de la

pensée et de l'action occidentales. Mais au début ce fut dans les relations internationales qu'il apparaissait le plus.

Un des plus influents des journaux libéraux britanniques, quelques années avant la guerre, décrivait dans un article lumineux les conditions véritablement extraordinaires qui, depuis longtemps, avaient fini par prévaloir dans la diplomatie européenne. Il semblait, disait ce journal, que la civilisation en Europe, dans le milieu le plus cultivé, fût revenue aux conditions de la sauvagerie primitive. L'écrivain décrivait de façon énergique la crudité des desseins, le danger des projets, la barbarie à peine voilée des méthodes qui commençaient à prévaloir parmi les diplomates.

Parlant des conditions où vivaient les diplomates qui dirigeaient les affaires modernes aux points de contact des principales nations de l'Occident, le journal continuait très sérieusement en disant : « Nous les voyons tirant des ficelles, se jouant des tours mutuellement, élaborant des plans à longue portée et pleins d'astuce, qui presque toujours avortent, et méconnaissant des faits évidents qui mettent la confusion dans tous leurs desseins. Et d'un côté comme de l'autre, il y a une perpétuelle exploitation du loyalisme et du patriotisme inhérents à leur pays, dans des querelles qui sont de la pure combativité sans aucun but. »

Bref, dans les relations internationales, l'esprit des dirigeants et des hommes cultivés qui guidaient les affaires de l'Occident paraissait au journal en question être revenu si près de l'état de barbarie primitive, que celui-ci s'étonnait gravement que l'immense majorité dans les nations ne se manifestât pas, en balayant le tout<sup>1</sup>.

Quoi que pussent impliquer ces symptômes dans leurs relations plus immédiates, il ne pouvait, même alors, y avoir d'erreur quant à ce qu'ils signifiaient dans les aspects plus profonds de l'histoire. L'Occident en revenait aux premiers principes de force. Les puissances ayant la force à leur disposition se préparaient, avec un instinct sûr, pour une phase où la puissance se mesurerait de nouveau en Occident dans les conditions de force primitive que comprenait l'Occident. Mais évidemment, pour l'époque, ces faits avaient une signification plus étendue. C'était une période plus élémentaire encore dans laquelle des conditions nouvelles, vastes et fondamentales s'assemblaient de par le monde pour apparaître bientôt à tous les regards dans une nouvelle ère de civilisation.

Si, laissant de côté ces symptômes extérieurs, nous considérons les conditions sociales existant à l'intérieur des frontières des nations avant l'explo-

1. *Westminster Gazette*, 31 octobre 1911.

sion de la guerre en 1914, le spectacle est plus encore propre à nous arrêter. On discerne plus clairement toute l'étendue de la révolution qui s'est élaborée.

Pendant des siècles cela a été une notion banale dans la pensée politique de l'Occident que le monde existant représente le monde qui existera toujours. Dès le début, les maîtres de force envisagèrent la conception darwinienne comme donnant un appui permanent à l'opinion que la lutte sociale fournit la condition sévère, inévitable, hors de laquelle émerge l'efficiencé sociale. Ils la considérèrent comme confirmant la théorie du monde, existant déjà dans la science économique, d'après laquelle la condition naturelle et inaltérable de la société est une condition d'extrême polarité. A un pôle il y avait une accumulation de possessions et d'influence entre les mains de la minorité représentant les chefs et les capables ; à l'autre, la vaste majorité de la population contrainte par les impitoyables nécessités de la compétition à accepter le salaire le plus bas auquel il lui fût possible de travailler avec efficiencé et de se reproduire.

En moins de la durée d'une génération, nous avons vu se transformer les fondations de ce monde de savoir. L'influence émancipatrice à l'œuvre dans la civilisation a graduellement apporté aux multitudes l'affranchissement politique qui, dès le début, était

inhérent à la conception de l'égalité et de la fraternité humaines. Dans tous les pays dirigeants, les millions de travailleurs constituant la plus grande partie de la population travaillaient à se consolider et organiser par le mécanisme même du processus dans lequel ils étaient pris, ayant en main le pouvoir politique, les yeux brillant de la lueur commençante d'une intelligence dont l'histoire n'avait même jamais vu la pareille, s'assemblant en foule à l'entrée de toutes les voies conduisant à l'autorité, étendant des bras impatients d'attente vers tous les leviers de puissance de l'État. Et dans les rêveries de cette multitude l'instinct obscur, persistant, sans cesse plus large de l'émotion sociale a déjà commencé à s'attaquer aux vastes problèmes de l'avenir.

Les écrivains et les historiens essayeront, dans l'avenir, d'enluminer les contours hardis du drame mondial où nous voyons Dèmos, en Occident, ayant en lui l'hérédité de milliers de générations de combattants victorieux, s'éveillant dans l'histoire en cette situation. C'est une situation comportant tous les éléments de la passion humaine, tous les éléments de la tragédie, tous les éléments de révolution, et le tout à une échelle sans précédent ni comparaison dans le passé.

On remarquera que dans tout l'Occident, pendant des générations, l'idée du monde présentée

par les manuels de science économique a été édifiée sur une conception centrale. Avec quelque art que l'on ait passé le vernis sur les réalismes de la lutte humaine, avec quelque fidélité que les artistes de ses apologies aient adouci les silhouettes farouches de cette lutte en un arrière-plan de bien public, une chose reste hors de doute. C'est que l'idée fondamentale de la science économique de l'Occident a toujours consisté à concevoir la société comme un état de guerre.

Et dans cet état de guerre le personnage principal n'a été autre que Dèmos lui-même comme victime de celle-ci. Les chefs du prolétariat, à mesure qu'ils enregistraient les détails de la position, n'ont pas perdu de temps pour en présenter leur propre version aux masses. Chaque manuel de science économique de l'Occident, a-t-il été dit, présentait la même image des millions d'hommes souillés par le travail manuel. Dans la lutte du monde, les surseigneurs de l'âge capitaliste de force prenaient tout ce qu'ils pouvaient embrasser comme salaire de capacité. Et les millions de salariés étaient cloués à la condition d'existence minima à laquelle ce grand animal, le prolétariat, consentait à reproduire son utile espèce. C'est ainsi que les choses ont été comprises.

Mais les masses de l'Occident ont par elles-mêmes, et par droit de naissance, tout autant que

les sur-seigneurs du capital, hérité de l'esprit des âges de lutte et de conquête d'où l'Occident est sorti. Graduellement, à mesure qu'elles se laissaient ainsi exposer la situation, en acquérant leur conscience politique nouvellement née, un nouvel esprit a passé sur l'Occident, tel qu'on n'en avait jamais vu, et dont le monde n'avait eu aucune expérience antérieure. Fermement et consciemment la main de la multitude des travailleurs s'est raidie sur les leviers de puissance suprême qu'ils ont saisis sous les formes de la démocratie d'Occident.

Les traits principaux d'une situation qui s'achemine vers des événements plus considérables qu'aucun de ceux qui aient été enregistrés dans le passé du monde peuvent être rapidement résumés.

On ne parla pas longuement avec la situation. Les chefs du prolétariat allèrent droit au centre de celle-ci. L'histoire dira d'eux que, sans hésitation, ils acceptèrent simplement le monde que les économistes et les interprètes de Darwin leur avaient ainsi présenté en termes de force. Mais ils l'acceptèrent avec une réserve dont la signification projetée déjà son ombre sur tous les événements de la civilisation occidentale : l'intention proclamée et la détermination des chefs du prolétariat d'employer les armes que la puissance politique du travail leur avait mises entre les mains, de manière à changer totalement le résultat

de la guerre sociale. Celui-ci ne devait plus se tourner contre leur classe, mais au contraire en sa faveur. Il n'a pas à se tromper sur le sens plus large d'une pareille résolution. Sous son inspiration, le mouvement du prolétariat dans tous les pays dirigeants de l'Occident a graduellement pris un sens qui cadre bien avec le caractère du mouvement mondial général dans lequel toutes les institutions de la civilisation ont été les unes après les autres englobées de notre temps. Ce mouvement a commencé à présenter tous les mêmes symptômes d'un développement qui se concentre lentement sur des principes élémentaires, en particulier sur les réalités de force qui y sont profondément inhérentes.

Si nous étudions d'autre part le caractère de la situation internationale qui se développe devant nous, il nous faut observer comment la cause des classes travailleuses de la civilisation devient graduellement partie du mouvement universel en cours dans l'Occident.

Les historiens de l'avenir noteront qu'il fallut en gros tout le XIX<sup>e</sup> siècle aux maîtres de force, en Europe, tout en restant soigneusement cachés derrière le rideau de notre civilisation courante, pour élaborer les principes de force scientifiquement appliqués dans la guerre internationale.

La condition fondamentale de la science de force, en tant qu'appliquée parmi les nations, fut

celle qui, systématiquement développée par la Prusse d'abord, a changé la face du monde moderne : à savoir la conscription universelle, l'obligation de servir, pour les besoins de guerre, imposée à toute la population mâle disponible.

La seconde et non moins fondamentale condition de force scientifiquement appliquée a été l'élaboration graduelle en formule, toujours derrière le rideau d'une civilisation fondée sur l'éthique de la religion chrétienne, du code originel d'éthique païenne qui mettait les intérêts de l'État reposant sur la force au-dessus de tous les principes du Droit et de la Justice universels. Le grand but et l'objet de la guerre scientifique, tels qu'ils sont exposés dans les manuels, maintenant notoires, des nations militaires de l'Europe occidentale, étaient de réussir. Tout moyen tendant à cette fin était, en dernier ressort, tenu pour justifiable. Toutes questions de droit, de sentiment, de justice, de sainteté des accords ou traités, ou même d'humanité, se résolvaient, en dernier lieu, tout simplement en questions d'expédience ou de non-expédience, étant donné le but proposé, le succès.

Notre temps a vu les chefs militaires, de races ayant derrière elles des âges sans nombre de conquête, s'occupant, au milieu de la civilisation courante, avec la joie silencieuse du païen par essence, à la tâche prodigieuse consistant à organiser toutes

les ressources accumulées du monde en vue de la réalisation de la guerre d'après ces principes. Le premier résultat extérieur, un retour graduel aux normes de la sauvagerie, dans la diplomatie européenne, vient d'être indiqué. L'ébranlement suivant dans la situation internationale était sur le point de se produire. Mais les conditions dans lesquelles nous avons à envisager le mouvement travailliste dans la guerre sociale se prenant dans tous les pays, dans le même cycle d'événements, présentent un intérêt extraordinaire.

Il a été dit que le premier principe sur lequel les sur-seigneurs suprêmes de force avaient, avec beaucoup de divination dans les vues, fait reposer leurs plans pour l'organisation de la guerre internationale, était la conscription militaire universelle. Il convient de noter que le premier but poursuivi dans l'Occident par les chefs travaillistes, ayant en eux le même instinct suprême de la lutte, indiquait une perspicacité tout aussi nette. Ce que le travail demanda tout d'abord ne fut rien de moins que l'organisation obligatoire de sa propre classe à travers toutes les nations. Ceux qui ne comprennent pas l'importance de la position à laquelle le prolétariat de l'Occident a essayé de s'élever de notre temps et qui n'aperçoivent pas, par conséquent, l'intérêt vital qu'ont pour le travail, non seulement l'organisation, mais l'organisation

obligatoire, ne réussissent pas, le plus souvent, à discerner le caractère particulier mais fondamental de la lutte qui s'est engagée. L'étude de l'État démocratique tel qu'il a existé dans l'histoire ne nous fournit plus aucun indice quant à l'avenir. C'est l'état de guerre entre les nations qui désormais nous fournit le seul point de comparaison pour nous renseigner sur les principes régissant la guerre de classe existant dans l'Occident.

Dans beaucoup de parties du monde occidental, l'observateur continue à voir le travail sous les anciennes conditions où il luttait contre le capital, utilisant l'arme de la grève locale, mettant bas ses outils, et se livrant à des tours de force d'endurance pour obtenir, par un marchandage collectif, des conditions plus favorables que celles que pourraient obtenir les individus isolés. Mais en réalité, cette période de la lutte a été dépassée dans le mouvement principal où, dans tous ses traits dominants, la lutte contre le capital a commencé à se concentrer sur les choses essentielles et fondamentales.

Les principaux chefs du prolétariat, dans l'Occident, ont jusqu'ici manifesté une perception très profonde des conditions et des limitations dans notre civilisation, d'une lutte reposant en dernière analyse sur la force, et conduite sur une échelle mondiale. De par tous les principes de la guerre effective, le travail devait faire l'effort le plus déter-

miné pour obtenir exactement le même résultat primordial que les maîtres de force militaire dans la guerre entre nations avaient obtenu par la conscription universelle. Aussi ses chefs travaillèrent-ils à assurer à travers tout le monde le premier, colossal principe de solidarité que revendique le travail. Ils formulèrent le programme connu sous le nom de « la porte close ».

Ce principe revient en réalité, ni plus ni moins, à exiger que nul ouvrier ne gagnera son existence avant de s'être d'abord mis d'un *trade-union*. C'est l'histoire de la guerre menée pour s'assurer ce but fondamental du travail qui constitue la véritable histoire du mouvement travailliste de ces derniers temps. A un bout de l'échelle nous voyons une représentation, encore existante, de la première phase de la lutte aux États-Unis où l'effort tenté par le travail pour rendre obligatoire cette demande jusqu'alors illégale de la porte close a été, pendant des années, accompagné d'émeutes, d'attentats et d'effusions de sang, qui ont profondément troublé l'esprit public d'un continent. A l'autre bout, la lutte est représentée en Grande-Bretagne par l'exemple de l'industrie cotonnière où, dans l'industrie la plus hautement organisée du monde, nous voyons le principe de la porte close se dessiner enfin, et se manifester en tant qu'objectif dont le travail a réussi l'établissement. En fait, le

monde a été témoin de ceci, récemment : il a vu les ouvriers de cette industrie, insistant avec succès au plein jour de la légalité pour que le capital n'emploie nul ouvrier qui n'appartînt pas à leur union et travaillant à arrêter complètement la principale industrie manufacturière de la civilisation pour autant de temps que l'exigeraient les besoins de leur guerre.

L'intervalle entre les deux phases au cours desquelles a été obtenue cette position-cardinale du mouvement travailliste, dans l'Occident, a représenté une grande partie de l'histoire intérieure des nations maîtresses du monde pendant une génération. La lutte a été en activité à travers toute l'Europe et l'Amérique. Elle a fourni les principaux événements pendant une période considérable dans la politique de pays tels que l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Et partout elle a présenté les mêmes caractères d'une lutte universelle dans laquelle un mouvement représentant des intérêts mondiaux et fondamentaux dans la civilisation tend sans cesse à se replier sur les conditions primordiales et élémentaires de force sous-jacentes.

Les conditions de force réglant la lutte s'étant rapidement développées, on a discerné combien vital, de quelle portée étendue, combien fidèle au type a été l'instinct militaire du travail. Les principes de l'état démocratique, à partir de cette phase,

commencent à être bousculés les uns après les autres à l'arrière-plan. Un des instruments les plus efficaces et les plus durement conquis de la Démocratie, de l'époque récente, pour la protection du droit contre la force, était le scrutin secret dans l'élection des représentants politiques. Dès une phase précoce dans sa propre lutte nous voyons le scrutin *ouvert*, dans l'élection de ses représentants, devenir de façon caractéristique une des choses que demande le mouvement travailliste. Par d'autres traits importants la transition du mouvement vers des principes de force ultérieure, du genre de ceux qui, ailleurs, s'élaboraient dans les manuels de guerre, fut rapide.

La presse des principaux pays d'Occident, pendant plusieurs années avant l'explosion de la grande guerre des nations en 1914, présente à ce point de vue un spectacle remarquable. On en voit les organes principaux enregistrant l'opinion que, sous les conditions régnantes, une nouvelle ère de civilisation s'engendre graduellement. Jusque-là un des plus prononcés de tous les aspects de légalité dans l'Occident avait été le caractère sacré attribué aux accords. Mais au cours de la lutte travailliste, ce devint un sujet de profonde émotion que, dans les accords établis entre le travail organisé d'une part, et le capital organisé de l'autre, ce principe était souvent foulé aux pieds. Le

*Times*, passant en revue le mouvement travailliste depuis un certain nombre d'années<sup>1</sup> attacha une grande importance à ces traits remarquables, déclarant que, dans une longue série de crises, les contrats légaux délibérément acceptés par le travail avaient été « violés de façon continue comme s'ils n'avaient rien signifié du tout ».

En outre, dans ces violations d'accords, on indiqua des caractères remarquables. Sur toutes on passa l'éponge. L'énorme puissance électorale du travail dans l'État rendait impossible toute autre façon de faire. Un trait encore plus frappant, montrant combien on se repliait sur les principes ultimes de force, fut la nature des arguments invoqués en faveur de ces violations des contrats par le travail. Le prolétariat, dans un état de guerre, était-il dit, n'avait souvent d'autre alternative que d'accepter pour le moment les conditions du capital. Mais, comme on commença à le dire, de façon caractéristique, en faveur du travail, « une nation vaincue peut avoir à demander la paix et, si les vainqueurs imposent des conditions trop dures, la nation vaincue saisira la première occasion de répudier ces conditions : de même pour les hommes<sup>2</sup> ».

1. *Times*, 26 janvier 1912, et 27 mars 1912.

2. Par exemple : « Quand un débat de quelque importance entre classes s'élève, la Force crée le Droit toujours et partout » d'après un manuel syndicaliste écrit par Charles Watkins et

Ici, on le voit, nous nous trouvons face à face avec le code de la guerre internationale où toutes les conditions de légalité en sont venues à reposer sur la force. En fait, nous sommes en présence de l'argument ultime, déjà défendu sous diverses formes dans les manuels officiels militaires des États Centraux de l'Europe, où l'expédience était devenue le seul critérium de la conduite, tendant, en fin de compte, au succès à la guerre à tout prix.

Il n'y a nullement lieu de vouloir attribuer aux chefs responsables, ni à l'ensemble de la masse du mouvement travailliste, une intention consciente, un consentement à pareil abaissement des *standards*. En fait des forces énormes, de direction tout à fait contraire, étaient à l'œuvre derrière le programme travailliste. Mais ce que nous voyons, c'est le mouvement travailliste, considéré comme un tout, graduellement enveloppé par les tendances irrésistibles du mouvement universel dans la civilisation, se repliant partout rapidement sur ses réalités inhérentes de force. Quand le syndicalisme se développa à la phase suivante, il mit nettement en évidence les caractères ultimes de cette situation.

Dans le syndicalisme, les facteurs jouant le premier rôle dans la grande guerre de classe de

la civilisation furent définis d'une main ferme dans le programme exposé en 1912 dans l'organe principal du mouvement en Angleterre. Or ce programme avait définitivement relégué à l'arrière-plan la demande de la nationalisation de l'industrie qui avait tenu une telle place dans toutes les manifestations antérieures du socialisme. Le syndicalisme, était-il dit, avait cessé de placer sa confiance dans l'État. Le travail se battait pour sa propre cause. Car, disait-on, les syndicalistes en étaient venus à prévoir une condition, à l'avenir, où la puissance de l'État serait inférieure à celle du capital organisé, et où le pouvoir de l'État, sous le contrôle du capitaliste, serait dirigé contre les travailleurs dans une industrie qui serait devenue nationalisée. La grève générale devait donc, à l'avenir, pour devenir efficace, disait-on, ne pas viser simplement à diminuer les profits. *Elle devait viser à devenir une menace à la communauté elle-même en supprimant la fourniture de toutes commodités.*

En un mot, nous voyons le mouvement travailliste de l'Occident, à cette phase, instinctivement conscient des principes de guerre universelle, s'appuyant de chaque côté sur les forces armées de la civilisation. Cet instinct s'exprima très clairement dans le syndicalisme sous deux formes. Sous une forme il préconisa le programme d'une

propagande déterminée, adressé au travail par les chefs plus modérés, poussant les travaillistes à devenir maîtres de la force militaire en acquérant aussi rapidement que possible le contrôle politique dans tous les parlements du monde, votant des crédits pour les forces armées des nations. Sous l'autre forme le programme devint, aux mains des chefs plus extrêmes, une propagande adressée directement aux soldats des nations en tant qu'unités ultimes d'une civilisation où les armées pouvaient être dirigées contre le travail dans l'arbitrage suprême de la guerre.

Dans ces deux positions les chefs de l'extrême-gauche des travaillistes se trouvaient arrivés en vue de la situation qui était déjà discutée par les chefs du militarisme dans les manuels, militaires de l'Allemagne. Car dans ces manuels les maîtres de force avaient prévu et devancé le jour où, sous la conscription universelle, le soldat lui-même étant devenu l'unité ultime de la civilisation serait devenu sujet « à toutes les tendances qui font de lui l'enfant de son temps »<sup>1</sup>. L'effet perturbateur d'une propagande telle que la rêvait le syndicalisme avait, effectivement, hanté les rêves des maîtres de force. Ils prévoyaient bien qu'elle

1. *Kriegsbrauch im Landkriege* (Traduction Paul Carpentier, in-16. — Payot et Cie).

nuirait à l'efficiencce de l'arme d'une force irrésistible qu'ils étaient occupés à forger dans la civilisation. Mais ils avaient élaboré leur politique en vue de cette dernière éventualité. Elle était déjà esquissée dans les manuels de guerre. C'était « d'anéantir toute la trame de cette vie spirituelle » chez le soldat lui-même — comme chez l'ennemi, et tout autant, car ils comptaient que cela était nécessaire dans les deux cas — d'anéantir la vie spirituelle contrecarrant la politique qui exigeait le succès comme but suprême de la guerre <sup>1</sup>.

Ainsi l'âme essentiellement païenne de l'Occident avait atteint les éléments de la croyance atavique en la force omnipotente — c'était devenu une « nécessité biologique » dans les manuels militaires de l'Allemagne — : c'est ainsi qu'elle avait interprété la thèse que Darwin lui avait présentée 50 ans auparavant. Lentement, mais avec une force croissante, le rideau commençait à se lever sur le plus grand drame mondial de la force dans l'histoire de l'humanité.

Il nous faut maintenant examiner d'autres côtés de ce mouvement dans la civilisation où toutes

1. Au sujet de l'anéantissement de la vie spirituelle de l'ennemi voir *Kriegsbrauch im Landkriege* ; au sujet de celui du soldat même, quand elle contrecarre les nécessités de la guerre, voir le passage tiré du manuel militaire autrichien, cité plus loin (chap. III).

les phases locales, nationales ou sociales ont rapidement été entraînées. Les causes qui ont poussé le travail à l'organisation durant les temps récents ont été irrésistibles. Mais des causes opérant avec une intensité pareille ont en même temps poussé le capital vers une position où tous les points de repère du passé disparaissent les uns après les autres. Les tendances libératrices dans la vie de l'Occident ont graduellement suscité dans la civilisation des mouvements, des marées, par lesquelles l'émotion sociale peu à peu submerge tous les points fixes du passé. Mais rien n'indique, dans la pensée ou dans l'action de l'époque, que les intérêts détenteurs de la puissance dans la civilisation aient la moindre notion claire de la situation où ils se trouvent. Plutôt les voyons-nous, partout, se repliant instinctivement sur des positions de nature à leur assurer la maîtrise dans un milieu de force, si la lutte devait se réduire à une lutte pour la suprématie sous les conditions plus primitives.

Dans le vieil âge individualiste du passé, le capitalisme en était venu à s'appuyer, pour la plus grande partie, sur les maximes commodes d'une économie politique qui identifiait les opérations du capital, avec le bien public permanent. Mais les porte-paroles du capital ont montré, qu'en somme, ils sont inconscients du fait que les fondations de ce monde ont été changées durant notre temps. Les

exigences du prolétariat dans la guerre de classe moderne ayant menacé d'aboutir à rien de moins que la prétention de remplacer le capitalisme par le collectivisme, soutenu par l'énorme puissance électorale du travail organisé, le capital a dû faire volte-face pour affronter des problèmes qui mettent au premier rang du conflit les résultats les plus fondamentaux, se rapportant à notre civilisation.

A mesure que l'esprit de la bataille universelle a graduellement envahi la totalité des activités complexes de l'Occident, la situation du capital par rapport à l'émotion sociale a pris des caractères de grand intérêt. Un des plus frappants développements de l'époque a été la colossale concentration de richesse. Impitoyablement poussé à la concentration de deux directions différentes, du dehors par le travail, et du dedans par la nature des entreprises modernes, le capital s'est aggloméré en organisations immenses fonctionnant sur la base des sociétés par actions. Cela a été un caractère particulier et inhérent à ces agglomérations qu'elles ont tendu, par des causes sur lesquelles elles n'ont pu exercer aucune action, à amener le capital profondément, et sur une échelle mondiale, en conflit avec l'émotion sociale.

A mesure que les chefs du travail, fortement impressionnés par l'instinct croissant de la lutte, ont saisi les présages de l'époque dans l'Occident,

l'antagonisme à l'égard du capital s'est rapidement accru. Dans presque toutes les parties du monde civilisé il s'est accru en intensité durant la première période du xx<sup>e</sup> siècle. En outre la situation s'est encore aggravée par suite des prétentions du prolétariat, prétentions reposant sur le pouvoir électoral du travail et qui s'oriente, en dernier ressort vers les forces armées de la civilisation. Elle en est venue à prendre la forme d'une attaque de front déterminée contre toute la cause du capitalisme. Telles que les choses se présentent actuellement, le travail appelle à comparaître devant l'opinion publique tout le système du capitalisme moderne, l'accusant d'être, de façon inhérente et fondamentale, anti-social, donc impossible. L'attaque a suivi de près la marche que je faisais pressentir en 1908 dans la *Herbert Spencer Lecture*, à l'Université d'Oxford<sup>1</sup>. Partout, dans la lutte, nous voyons le capital, dans l'Occident, essayant de se défendre selon l'ancienne tactique. La tendance moderne à la concentration gigantesque et au contrôle par le petit nombre est considérée comme un développement tout à fait inévitable, et pour le bien public. Le cercle des actionnaires des sociétés par actions deviendra, dit-on, de plus en plus étendu. Ses Sociétés et ses Trusts tendront, en conséquence, à

1. *Individualism and after.*

s'identifier, à la longue, avec le public en général lui-même. Ses corporations tendront de plus en plus à devenir des républiques industrielles gouvernantes, reposant sur leur propre représentation à l'intérieur de l'organisme politique, une sorte de démocratie industrielle complétant et supplantant, peu à peu, la démocratie politique.

Mais d'un autre côté nous voyons le travail se groupant pour le combat, avec une vision qui dépasse beaucoup cet horizon. Il balaye, presque sans discussion, les arguments réunis contre lui. Les républiques financières d'entreprises à fonds communs, dit-il, n'ont pas de contre-partie dans la démocratie politique. Elles gèrent les commodités publiques sur une échelle telle que leurs affaires ne peuvent être comparées qu'à celles d'un état ou d'une fédération d'états de premier rang. Mais elles font outrage aux principes fondamentaux de la démocratie, dit-il, en ce qu'elles sont sans relation avec aucun principe social ou moral en dehors du gain de dividendes ; et d'autre part, elles violent la nécessité cardinale de la démocratie en ce que la puissance du vote est proportionnée au nombre d'actions ou parts possédées, et que le contrôle appartient au petit nombre qui travaille à l'ombre, les bénéfices les plus considérables étant procurés par des mouvements artificiels de hausse ou de baisse dans la valeur des

titres à la Bourse. Le travail ne s'arrête pas à discuter avec les sur-seigneurs du capitalisme les arguments relatifs aux salaires de la capacité dans cette direction. Le gigantesque développement de la spéculation sur les titres en Bourse et le vaste système financier qui en est l'accompagnement sont maintenant considérés comme des parasites de l'industrie moderne, ne représentant aucune fonction pouvant être exprimée en termes d'utilité sociale. De sorte que la propagande devient un appel engageant le vote du prolétariat à balayer tout le système. Et en dernier ressort on en vient à ceci, comme nous l'avons vu, à envisager sans hésitation les conditions ultimes de la force, et à présenter consciemment cette solution aux soldats, en tant qu'unités ultimes de la civilisation.

Tous ces mouvements profonds dans l'Occident, où nous voyons récuser les fondations de la société, se font, animés du même esprit. De tous côtés, nous assistons à un repli sur les principes primordiaux de guerre. La *Westminster Gazette*, placée au centre de la politique britannique, enregistrait récemment un changement dans les conditions politiques de la Grande-Bretagne dont, il y a une génération, la pensée n'aurait pas été possible. Ce journal notait, comme un fait particulier à notre temps, la substitution d'une condition de guerre sans quartier reposant sur la violence, à la condi-

tion de libre discussion dans toutes les institutions principales sur lesquelles repose le gouvernement populaire. Le résultat inévitable, disait le journal, est que, dans le gouvernement parlementaire, les transactions deviennent « des batailles plutôt que des délibérations, et toute la procédure doit être organisée sur le pied de guerre... c'est maintenant la pratique de toutes les minorités de déclarer qu'elles ne céderont rien à la majorité, et de menacer de poursuivre toute controverse par les moyens violents et extra-constitutionnels »<sup>1</sup>.

Tel est l'esprit dont nous rencontrons les effets à chaque tournant, au temps où nous vivons. L'adulte mâle de l'Occident nous apparaît, sous toutes les formes des activités de la civilisation, comme enveloppé dans une sorte de monstrueuse aura de la lutte qui est devenue essentiellement et profondément atavique. Parlant de la vie courante de l'Occident l'année précédant l'explosion de la grande guerre mondiale, M. Harold Begbie écrivait ceci : « De quelque côté que vous tourniez les regards, c'est l'esprit de Je, Moi-même, qui domine. La vie existe pour Moi ; ce bref moment dans l'éternelle durée du temps n'est qu'une occasion pour Mon plaisir et Mes aises ; Je n'ai nul souci des âges futurs, ni des fils des hommes qui

1. *Westminster Gazette*, 30 juillet 1913.

habiteront la terre quand Je ne serai plus que poussière sous leurs pieds. Donnez-Moi Mes Droits. Tenez-vous hors de Mon chemin. Je veux et J'aurai...<sup>1</sup> »

Les questions qui jaillissent hors de l'ombre, à ce point, on ne peut les éluder. Quel est le sens de ce prodigieux processus vital, qui, sous tous ces aspects dans l'Occident, tend indubitablement à son apogée dans l'histoire ? Nul observateur doué de sens ne peut douter de la signification infinie, dans le monde, du processus d'affranchissement, nouveau dans l'histoire de la race, qui, se mouvant lentement à travers de longues périodes dans le passé, a amené notre civilisation à sa position présente. Mais quelle est la portée de l'apparente renaissance dans l'Occident de l'âme païenne, ivre de l'esprit de force, et de cette recrudescence des formes de force dans toutes les institutions de l'Occident qui, dans l'espace de 50 ans, a suivi l'interprétation de la thèse darwinienne du monde en termes d'efficiencé reposant sur la force ? C'est un développement qui ne peut contenir la signification de l'Occident. C'est un développement qui, en fait, est entièrement rejeté dans l'ombre par la signification d'un autre phénomène, opposé à la marée toujours montante de l'émotion sociale dans

1. *The Weakest Link*, p. 43.

le monde. Car, à travers toute la tension du conflit dans l'Occident, sonne le diapason profond de la passion sociale, exigeant le service, la subordination, le sacrifice, le renoncement à un degré qui n'a jamais été atteint. En outre, la propagande qu'elle inspire ne s'adresse plus à des foules sans nom, mais, par toutes les voies de l'émotion dans l'art et la littérature, à l'esprit des millions qui votent, et qui sont eux-mêmes les millions armés, et les unités ultimes de la civilisation. Nous sommes dans un âge de forces élémentaires. Au milieu du retour à la surface, dans la civilisation, et sur la plus vaste des échelles, d'aspects de la sauvagerie appartenant aux époques du passé, nous guettons le rassemblement dans le monde des forces directrices de nouvelles ères historiques.

Les interprètes du Darwinisme dans le passé ont-ils méconnu le grand secret de l'humanité dans le monde ? Il devient évident que toute la vérité existant dans la grande conception de Darwin peut se résumer en un seul mot : celui d'intégration. Longtemps nous avons perdu haleine à parler de la survivance des plus aptes, et à discuter sur ce que pouvaient bien être ces plus aptes. Mais le plus apte dans la vie, c'est simplement l'intégration la plus avancée. Le Darwinisme traitait de l'individu, et principalement de l'individu avant l'apparition de l'esprit. La loi de l'intégration de l'individu a

été la loi de la suprématie et de la toute-puissance de la force brutale. Mais d'autres intégrations, et plus élevées, sont maintenant en élaboration dans le monde, reposant sur l'âme et l'esprit. Ce sont les lois et les significations de ces intégrations qui entraînent le monde vers de nouveaux horizons. Et dans l'édification de la civilisation basée sur cette connaissance plus étendue, ce sont les pierres que les constructeurs du passé ont rejetées qui sont en passe de devenir les pierres maitresses de l'édifice.

---

## CHAPITRE II

### *LE CENTRE PSYCHIQUE DE LA GRANDE RÉGRESSION PAIENNE*

Quand, à l'automne de 1914, les nations du monde entrèrent presque sans avertissement dans la plus grande guerre de tous les temps, où s'engagea plus de la moitié de la race humaine, et où des forces se montant à beaucoup plus de 30 millions d'hommes se rencontrèrent en armes sur le champ de bataille, le monde demeura consterné. La grandeur de la conflagration semblait accentuer d'une manière spéciale quelque gigantesque faillite de l'Occident qui aurait manqué à faire porter leur fruit, dans l'histoire, à ces hautes espérances de paix et de bonne volonté universelles que les esprits qui la dirigeaient avaient pendant des siècles fait luire aux yeux de l'humanité. La guerre était, en fait, un événement de bien plus grande signification qu'aucun développement militaire s'étant jamais produit dans le monde. Elle mar-

quait le fait que la crise avait été atteinte dans cet extraordinaire groupe de conditions énumérées au chapitre précédent, et où, dans chaque phase de sa civilisation, nous avons vu l'Occident redescendre peu à peu aux premiers principes de la force.

Jusque vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, même au milieu des guerres les plus acharnées, les plus longues et les plus sauvages, l'Occident était resté logiquement fidèle à sa conception de la civilisation qu'il voyait s'acheminant vers un âge d'or de paix mondiale. L'idéal de bonne volonté permanente entre nations, et d'arbitrage international en tant que succédané ultime de la guerre avait continué à s'emparer davantage des esprits durant toute cette période. Le Congrès de Vienne en 1814-15, à la fin des guerres de conquêtes napoléoniennes, bien qu'il conduisît à la réaction et fût un congrès de princes plutôt que de peuples, se réunit sous l'influence de visions d'un prochain âge de paix permanente dans le monde. En 1834, Mazzini et l'association de la « Jeune Europe » rêvaient de la fraternité universelle. En 1841 Tennyson, le poète anglais, chantait d'avance avec ferveur le jour où les drapeaux de guerre des nations devaient être ferlés dans le parlement de l'humanité. Durant toute cette décade jusqu'à la Révolution Saxonne de 1848-9, ce pour quoi on lutta le plus en Europe dans les états centraux fut le constitutionalisme, et les rêves des peuples

étaient ceux d'une paix durable entre États et nationalités. Un peu plus tard, beaucoup des esprits supérieurs de la civilisation se permettaient de penser avec les dirigeants de la Grande-Bretagne, sous la conduite du prince consort, que l'ouverture de la grande Exposition Internationale de 1852 à Londres marquait en pratique l'inauguration d'une pareille ère de paix durable.

Un changement radical et soudain s'opéra peu après 1850 dans l'esprit de l'Occident. Il ne provenait pas de causes purement sociales ou politiques, mais était dû à des forces essentiellement psychiques. Il importe de comprendre ces forces, car c'est dans le développement psychique qui a précédé la guerre mondiale de 1914 qu'il nous faut assister au spectacle presque incroyable de tout le système organisé de ce savoir de l'Occident qui est essentiellement la science de la force, passant graduellement à des formes monstrueuses d'extravagance et d'impuissance, pour finir par une banqueroute irrémédiable de la civilisation occidentale.

L'événement de beaucoup le plus important dans l'histoire de l'Occident moderne est la publication en 1859 de *l'Origine des Espèces* de Darwin. Rien, dans l'histoire antérieure de l'esprit humain ne se peut rapprocher des saturnales de l'intellect occidental qui suivirent la publication de ce livre.

Parlant de l'événement dans son discours présidentiel à la Société Royale à Londres en 1905, Sir William Huggins a dit de la révolution instantanée qui suivit : « La tension accumulée éclata sur l'esprit de tout le monde intelligent avec une soudaineté et une force irrésistible, auprès desquelles les métaphores matérielles les plus fortes demeurent pauvres et inadéquates... On peut dire qu'en un seul jour, d'une façon dont l'histoire n'offre aucun exemple, les opinions de l'humanité ont été changées. »

Le changement produit par l'hypothèse darwinienne n'était au surplus pas de détail simplement. La révolution semblait impliquer la révocation de quelque chose de fondamental dans la pensée occidentale. Pour employer la comparaison de Sir William Huggins, « une clef de voûte s'était effondrée, avec une voûte de croyances connexes » qui pendant des siècles avait fait partie de l'héritage permanent de la civilisation occidentale.

En présentant l'évolution du monde comme étant le produit de la sélection naturelle dans une guerre incessante, — c'est-à-dire comme le produit d'une lutte dans laquelle l'individu qui est efficient dans la lutte pour son propre intérêt était toujours le type victorieux, — Darwin toucha les profondeurs les plus lointaines de la psychologie de l'Occident. L'idée par lui émise semblait présenter tout l'ordre

du progrès dans le monde comme le résultat d'un processus purement mécanique et matérialiste reposant sur la force. Par là c'était une conception qui atteignait les sources de cette hérédité née des âges de conquête innombrables d'où est sortie l'âme occidentale. En un demi-siècle l'*Origine des Espèces* était devenue la Bible de la doctrine de la toute-puissance de la force.

L'emprise des théories de l'*Origine des Espèces* sur l'âme populaire de l'Occident est un des incidents les plus remarquables de l'histoire de la pensée humaine. Le premier effet de cette présentation du monde existant comme le résultat de la sélection par la lutte et la guerre sans merci fut immédiat. Partout, à travers la civilisation, une influence presque inconcevable fut donnée à la doctrine de la force en tant que base de l'autorité légale.

Cet effet eut deux phases profondément marquées. Dans des pays comme l'Angleterre et les États-Unis la ressemblance frappante qu'il y avait entre la doctrine de la survivance des plus aptes dans la lutte pour l'existence, et les doctrines d'économie politique qui l'avaient emporté dans les affaires et le commerce, fut immédiatement saisie.

Chaque argument de l'*Origine des Espèces*, ou peu s'en faut, sembla représenter une conception généralisée de l'efficacité de la guerre de compé-

tition. Les positions reposant sur la guerre sociale que Maurice, Ruskin et beaucoup d'autres avaient condamnées, mais que Bentham, les Mill, et l'école influente des utilitariens anglais avaient longtemps essayé de réaliser dans l'État politique semblaient avoir été justifiées d'un simple coup de baguette. La thèse centrale de Darwin parut n'être rien de moins qu'une condamnation scientifique définitive de tous les programmes travaillistes de l'Occident conçus dans un esprit de socialisme. Le système social régnant, né comme il l'était dans la lutte et reposant comme il le faisait en dernier ressort sur la guerre et sur le labeur d'un prolétariat salarié exclu sembla avoir été revêtu d'une nouvelle sorte d'autorité finale. Le Darwinisme parut aux gouvernants de la civilisation avoir soulevé le voile qui cachait la vie et avoir révélé aux yeux de l'époque la lutte conduite par l'individu et pour lui seul, impitoyablement occupé de ses propres intérêts, ne songeant qu'à eux, à l'exclusion de toutes autres conceptions, dans la concurrence des affaires ; le Darwinisme parut avoir révélé cet individu en tant que fait fondamental du monde en évolution.

Telle fut la première phase de l'effet de la conception darwinienne sur le monde. Mais bien que le Darwinisme fût un produit des peuples parlant l'anglais, ce ne fut ni en Angleterre ni aux États-

Unis que se présenta rapidement la seconde phase de son influence. Dans cette seconde phase sur le continent européen, on en vint bientôt à cette situation extraordinaire que les théories de Darwin furent ouvertement exposées dans les manuels politiques et militaires comme étant la justification plénière de la guerre, et aussi des systèmes extrêmement organisés de politique nationale où la doctrine de la Force devint la doctrine du Droit, et où la force fut ouvertement constituée en base de toute autorité légale d'une manière qui n'avait pas été connue depuis des siècles.

A mesure que le prestige du Darwinisme s'accrut et que les idées nouvelles s'incorporaient aux manuels de science populaire et aux systèmes de critique révolutionnaire il sembla que le désert et la jungle avaient commencé à s'exprimer dans la pensée humaine. Le monde vit les champions de la force redevenant graduellement de leur plein droit les sur-hommes des systèmes de philosophie populaire. Dans les solennels traités de science sociale on les vit émerger comme étant les « efficients ». Dans les conférences de science politique, ils étaient « ceux qui ont le droit parce qu'ils ont la puissance » des systèmes de politique nationale. La doctrine de la suprématie et de la toute-puissance de la force devint la doctrine du Droit absolu, présenté comme la loi de « nécessité biologique »

dans les livres traitant de l'art du gouvernement et de la guerre, d'empires militaires en expansion. Et grâce au Darwinisme, le monde entier vit le « droit de conquête » devenant justifié et glorifié par des organisations guerrières, comme la civilisation n'avait jamais osé en justifier et glorifier auparavant. Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais surtout à partir de cette date, l'histoire de l'Occident présente un nouvel esprit. A partir de ce moment le terrible propos de George Peel — que l'histoire et l'homicide sont termes qu'on ne peut distinguer l'un de l'autre<sup>1</sup> — devient une vérité toute pleine d'une signification qu'elle n'avait jamais eue auparavant dans la civilisation.

Pour comprendre clairement le caractère de ce surprenant développement dont l'Allemagne moderne devint le centre de vie dans la civilisation, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur la thèse maîtresse de Darwin.

La vérité de la conception darwinienne peut être condensée et nettement délimitée. Il importe grandement d'en saisir les contours caractéristiques. Darwin a donné au monde la science véritable de l'évolution de l'animal aux époques passées du monde. Le Darwinisme est essentiellement la science de l'intégration de l'individu efficient au

1. *The Future of England*, p. 142.

point de vue de ses propres intérêts. « Si A était capable de tuer B avant que B ne tuât A, alors A survivait. Et la race devenait une race de A possédant par hérédité les qualités de A »<sup>1</sup>. Tel fut le résumé, bref et lumineux, du Darwinisme, fourni par Bagehot. Le Darwinisme est, en deux mots, la science des causes qui ont rendu suprêmes et tout-puissants dans le monde ceux qui sont efficients dans la lutte pour leurs propres intérêts.

Or cette doctrine n'a absolument rien à voir avec la science de la civilisation. C'est la doctrine de l'efficiencé de l'animal. Elle n'a absolument rien à voir avec les causes contribuant à l'efficiencé collective dans le monde social et moral fondé sur l'esprit, qui se développe dans la civilisation. Le Darwinisme représente en réalité l'antithèse exacte des principes de cette intégration sociale qui s'opère dans la civilisation. La ligue de séparation est, en outre, absolument fondamentale. Car le premier principe de l'évolution dans le monde de l'animal efficient du Darwinisme est la suprématie et l'omnipotence à l'intérieur de ce monde, d'individus ou de groupes d'individus qui sont efficients au point de vue de leurs propres intérêts. Le premier principe, au contraire, dans l'évolution du monde social de la civilisation gît dans la

1. *Physics and Politics*, p. 188.

subordination des individus. L'histoire ascendante de la race humaine n'est en fait rien d'autre que l'histoire progressive du sacrifice de l'individu efficient pour lui-même, à l'idéal de cette efficience collective qui s'organise dans les civilisations se fondant graduellement dans l'universel.

Le progrès de l'humanité présente avant et par-dessus tout cette signification : c'est l'épopée d'une éthique vaste, tragique, ennoblissante, immortalisante, conquérante de toutes choses, l'éthique du Renoncement. L'histoire de la création jusqu'à l'homme sauvage, celui-ci y compris, est simplement l'histoire de la suprématie dans le monde de la force physique organisée dans la vie de l'individu, ou du groupe, ou de l'État efficient. Mais l'histoire de l'évolution, au delà de la sauvagerie, n'est rien d'autre que l'histoire de l'élévation graduelle à la suprématie, dans le monde, de ces forces psychiques organisées dans la civilisation qui soumettent les individus ou groupes d'individus efficients au point de vue de leur propre intérêt à ces principes universels opérant en faveur de l'efficience illimitée de la civilisation.

Il se trouve, dans tout ceci, qu'il n'y a jamais eu, depuis le commencement de la civilisation, de conciliation entre la moralité de l'individu qui est efficient pour lui-même et la moralité de la civilisation en développement. Jamais, même à la fin des

temps, cette conciliation n'existera. Elles sont par elles-mêmes incompatibles. Le sens caché de toutes les formes du progrès dans la civilisation supérieure est qu'elle représente la grande intégration spirituelle de l'esprit qui a élevé la conception du Droit au plan de l'Universel en projetant le sens de la responsabilité humaine en dehors de toutes les théories des intérêts limités quelconques reposant simplement sur la force. La civilisation a fait le Droit indépendant et supérieur à tous les intérêts de l'individu, du groupe, ou de l'État, reposant sur l'emploi heureux de la Force, sur quelque prétention qu'ils puissent reposer, de quelque mission qu'ils se réclament, sur quelque échelle qu'ils puissent être représentés, sur quelque force qu'ils puissent s'appuyer.

La doctrine contraire que le Droit repose sur l'application heureuse de la Force, chez l'individu, a été brisée le jour où, dans la civilisation, passa le règne du voleur de grand chemin. La forme organisée de la même doctrine dans l'État, que nul Droit n'est au-dessus de l'État, et que l'État n'a d'autre règle que celle de « la puissance et de l'expédience »<sup>1</sup> reposant sur la force toute puissante, a été le défi permanent à la liberté et au progrès à

1. Bernhardt, *L'Allemagne et la Prochaine guerre*, chap. v (Payot et C<sup>ie</sup>).

toutes les phases des luttes terribles qui constituent l'histoire de la civilisation.

Si nous envisageons maintenant l'une quelconque des philosophies superficielles, ou l'un quelconque des faux systèmes de science sociale dont le monde est rempli, nous saisissons immédiatement en quoi ils sont faux. On discerne immédiatement que tous portent une même marque à laquelle on ne peut se tromper. Ils représentent des tentatives de construction de la science de l'humanité en évolution sans la subordination de l'individuel à l'universel, et par conséquent sans l'éthique de fer du Renoncement. Ce sont tous de vaines tentatives, vouées à l'échec, de transformation de la simple science de l'animal efficient au point de vue de ses propres intérêts, en science de la civilisation.

On peut donner un nom à tous ces faux cultes de la civilisation. Ils sont tous essentiellement païens. Le païen était originellement un villageois adorateur de divinités locales et par conséquent fausses. Il était l'antithèse de l'Universel. La définition moderne du paganisme peut être donnée sincèrement et clairement de la façon suivante :

L'individu païen est l'homme dont la règle du Droit ne s'étend pas au delà de ses propres intérêts.

L'état païen est l'état dont le *standard* de Droit ne s'étend pas au delà de ses propres intérêts.

L'individu païen et l'État païen peuvent nous

tromper au jour présent en professant des principes exemplaires, ou des types exemplaires de culture, tirés de motifs de convenance ou d'expédience au milieu du monde qui les entoure. Mais s'ils ne possèdent pas comme partie d'eux-mêmes un type de Droit élevé au plan de l'Universel et projeté au delà de leurs intérêts ils sont essentiellement païens. Et les systèmes de religion, les systèmes de morale, et les philosophies sont tous en totalité ou en partie païens, ou le contraire en ce sens, aussi bien les individus et les États.

A la lumière de ces faits ce devient d'un intérêt particulier que d'essayer de suivre le vaste effort dans la vie de l'Occident moderne, fait pour revêtir les idées de la grande régression païenne reposant sur le Darwinisme, du langage de la philosophie et de la science, pour les incorporer ensuite à de gigantesques projets de politique mondiale. Tous sont d'un même type. Tous représentent des efforts historiques sous une forme ou sous une autre, pour présenter ce qui est essentiellement la science darwinienne de l'animal comme étant la science de la civilisation. Tâche impossible, de par la nature des choses, car elle représente une confusion fondamentale entre l'efficiencé individuelle chez l'animal, et l'efficiencé sociale dans la civilisation, entre le moral et le non-moral, entre l'éthique païenne de l'humanité primitive et l'éthique avancée de la civi-

lisation, entre le *standard* de la jungle et celui de l'humanité en évolution. Les extravagances naturelles impliquées par cette confusion se révèlent donc à chaque pas, puisque la presque totalité de la civilisation est graduellement soumise à l'influence de ces tentatives.

Ce fut la Prusse d'abord, puis la totalité de l'Allemagne, qui fut le siège de ce développement. Le centre du Darwinisme en Allemagne se trouve dans les œuvres d'Haeckel. Mais la théorie de Darwin et les idées d'Haeckel furent absorbées et utilisées par un très puissant groupe d'écrivains et d'hommes d'action qui, à divers points de vue, discernèrent combien la doctrine darwinienne de l'efficiencé ressemble aux doctrines de l'efficiencé reposant sur la force dans lesquelles, depuis longtemps, ils avaient essayé d'incarner leurs propres conceptions de la politique nationale de l'Allemagne moderne. Ce fut grâce à ce ferment intellectuel que graduellement se répandit à travers la civilisation un mouvement surprenant dont l'esprit humain ne reverra probablement jamais le pareil.

Lorsqu'on étudie cette marche de l'Allemagne moderne vers l'Armageddon, un centre psychique d'un intérêt et d'une signification particuliers se trouve dans les œuvres de Nietzsche, et dans la tentative qu'a faite Hæckel de définir l'éthique du Darwi-

nisme et de la comparer avec celle qui prévalait antérieurement dans la civilisation occidentale. Haeckel commença tôt la vulgarisation du Darwinisme : le sens de celle-ci sera le mieux étudié, sous sa forme la plus claire, dans *l'Énigme de l'Univers*. Dans cet essai, on voit que toutes les idées ont pour pivot une seule conception fondamentale. D'après Haeckel, la suprême erreur de la morale chrétienne consiste en ce qu'elle imagine dans l'homme ordinaire une sorte de dualisme, quelque principe d'opposition fondamentale, pour ainsi dire, entre lui-même et la Société, entre son propre bien et celui du monde, entre l'individuel et l'universel.

Pour Haeckel, c'est là de la pure sottise. Il n'y a nulle place quelconque, dit-il, pour quoi que ce soit de ce genre dans l'éthique darwinienne. L'homme, selon l'interprétation que donne Haeckel du Darwinisme, est simplement un « vertébré social ». Ses devoirs sociaux et ses devoirs envers lui-même sont donc les mêmes, exactement ; ils ont la même racine dans le passé. Toutseréduit, en deux mots, à ceci, que l'altruisme, ou le bien des autres, « n'est que de l'égoïsme éclairé » pour le bien de soi-même. Et, dit Haeckel, « cette loi fondamentale de la Société est si simple, si inévitable qu'on ne peut comprendre qu'elle soit contredite par la théorie, ou la pratique, comme cela a lieu

aujourd'hui et comme cela a lieu depuis des milliers d'années<sup>1</sup>. »

C'est là le système d'éthique moniste de Haeckel. Ce qu'il représente en réalité, c'est la règle de l'homme primitif. Il n'y a dans celle-ci, naturellement, et cela va de soi, nulle place pour ce conflit prodigieux entre les intérêts limités reposant sur la force et les intérêts de l'Universel, thème principal de l'histoire humaine.

Ainsi l'impératif catégorique de la loi morale qui exige, par un instinct irrésistible, le sacrifice de soi, et que Kant, en conséquence, résume dans la maxime « Agis en toutes circonstances de telle façon que ton acte soit valable comme loi universelle » devient pour Haeckel « la curieuse idole de Kant »<sup>2</sup>. De même le commandement du fondateur du Christianisme : « Aime tes ennemis, bénis ceux qui te maudissent ; fais du bien à ceux qui te haïssent, et prie pour ceux qui te traitent avec méchanceté et te persécutent » est déclaré par Haeckel « aussi inutile dans la pratique, que contraire à la nature »<sup>3</sup>. Et quant à la doctrine d'après laquelle « si quelque homme veut s'emparer de ton manteau, laisse le lui prendre aussi », qu'est-ce que, demande Haeckel, à la lueur du Darwinisme, on peut bien

1. *L'Énigme de l'Univers* chap. XIX.

2. *Ibidem*, chap. XIX.

3. *Ibid.*

faire de pareille doctrine, au milieu des conditions du monde moderne ? »

Les livres de Haeckel donnèrent à la doctrine païenne de la force un prestige extraordinaire dans l'esprit des millions qui lurent les éditions populaires de ses œuvres en Allemagne, dans les pays de langue anglaise et d'autres encore. Mais la tentative par où Haeckel s'efforçait d'appliquer le Darwinisme à la civilisation fut faite dès le début dans un esprit de compromission qui ne pouvait pas se soutenir longtemps. Elle était faite dans cet esprit qui distingua la tentative similaire d'Herbert Spencer, en Angleterre, un esprit dont on a pu dire qu'il est essentiellement démoralisant en ce qu'il s'efforçait « de combiner le *standard* chrétien des manières avec un *standard* matérialiste des valeurs<sup>1</sup> ». En cela elle ressemble à la tentative ultérieure de l'État-major général allemand, telle que le présente le *Kriegsbrauch im Landkriege*, si admirablement résumé par le professeur Morgan dans sa traduction. Elle consistait « à formuler des règles impeccables (représentant l'éthique de la civilisation) et à les annuler ensuite par les exceptions (représentant l'éthique de la sauvagerie<sup>2</sup>). » Ce fut Nietzsche qui jeta aux vents toutes ces

1. Ford Maddox Hueffer : *When Blood is their argument : an Analysis of Prussian Culture*. Part. II, chap. II, parag. II.

2. *Op. cit.* p. 1.

tentatives futiles de compromis et qui le premier proclama tout haut au monde le sens intérieur du Darwinisme populaire, la véritable éthique de la grande renaissance païenne de l'Occident moderne.

La signification permanente de Nietzsche dans la littérature occidentale provient d'un fait formidable. C'est dans les œuvres de Nietzsche que l'âme occidentale rencontre pour la première fois mis à nu cet esprit animal dominateur de l'Occident qui représente l'individu efficient dans la lutte pour son propre intérêt, dont Darwin nous a fourni la science. L'Occident était né de la force. Ses conditions, durant des temps infinis, ont été le produit de la force. Toute la science caractéristique de l'Occident est la science de force organisée. Et pourtant la tragédie, façonneuse de monde, de notre temps, est que l'Occident moderne n'est point champion de la suprématie de la force. Il représente au contraire cette intégration spirituelle de l'esprit qui fait le Droit supérieur à la Force. L'Occident moderne représente la condamnation de la doctrine de force dans l'histoire. Mais c'est Nietzsche qui, entre tous, a donné une voix à l'âme animale du passé, au moment où elle reconnaît cette terrible conclusion, et où elle est saisie de rage contre la signification du monde nouveau qu'elle sent destiné à l'écraser. Il n'est pas d'évé-

nement dans l'humanité comparable au drame de la rencontre de ces deux époques de l'évolution humaine dans la vie de l'Occident moderne.

Il n'est pas un de nous, dans le sombre, efficient, et terrible Occident, qui ne sente profondément en lui l'émoi de cette âme du passé en regardant l'esprit tragique de Nietzsche se mouvoir dans la littérature moderne, soulevant la poussière jusqu'au ciel dans ses malédictions à l'adresse des armées avançantes du progrès. Il n'y a pas chez Nietzsche comme chez Haeckel, de puérile et futile tentative d'identification entre ces doctrines et la morale du Christianisme. « J'accuse le plus grand blasphème de tous les temps, la religion qui nous a enchaînés et adoucis. » Ainsi parle Nietzsche. Et ailleurs : « Qu'avons-nous à faire avec la moralité de troupeau qui s'exprime dans la démocratie moderne ?... Elle est bonne pour les vaches, les femmes et les Anglais. » Et c'est son âme qu'il fait parler dans la doctrine du surhomme et de l'animal efficient dans la lutte pour ses propres intérêts. « Je vous propose une nouvelle table, oh ! mes frères : Devenez durs<sup>1</sup>. » « Car le meilleur nous appartient : la meilleure nourriture, le ciel le plus pur, les femmes les plus belles, les pensées les plus fortes. Et si les hommes ne nous donnent point ces choses, nous nous en

1. *Le Crépuscule des Idoles.*

emparons<sup>1</sup>. » Nous voyons de la sorte la morale du Darwinisme populaire s'incorporant dans la politique de l'État moderne. Nous la voyons se développer en ces maximes qui, appliquées à la politique nationale de l'Allemagne moderne, en viennent, à leur heure, à donner à celle-ci des développements mondiaux qui commencèrent au début d'août 1914.

L'enseignement de Nietzsche représentait l'interprétation du Darwinisme populaire formulée avec la furie et l'intensité du génie. Il tomba sur un sol exceptionnellement fertile, dans les conditions de l'Allemagne moderne. Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la lutte pour le constitutionalisme se termina dans ce pays par l'effondrement de la Révolution Saxonne. La politique de la Prusse était devenue la politique du sabre, et la maxime que « les destinées du peuple allemand sont dans les mains qui tiennent le sabre » apparaît au grand jour en tant que principe établi dans les visées de cet État. L'incomparable machine de l'armée prussienne fut employée à donner force de loi à la doctrine de la force et à la justifier.

Bismarck, dans le développement de la politique d'État de son pays, fit graduellement voir de façon évidente à la civilisation ce que donne la conception de Nietzsche que l'État reposant sur la force qui a

1. *Zarathoustra*.

réussi est une loi de Droit pour lui-même. L'idée, inhérente à la conception darwinienne du progrès, que la principale affaire de l'État efficient est de conduire la guerre, se trouva, à la même époque, formulée avec une clarté et une persistance croissantes. « Nous sommes maintenant tombés d'accord, écrit Treitschke à la fin d'un de ses essais les plus importants, sur ce fait que la guerre est juste et morale, et que l'idée de la paix éternelle est à la fois injuste, immorale et impossible<sup>1</sup>. »

La tendance à exalter aux dépens de la Société, le droit absolu de l'État ainsi fondé sur la guerre, progressera parallèlement à ce développement. Elle fut formulée de la façon la plus frappante dans ce passage tiré de Treitschke : « Je n'ai jamais dans ma vie donné une seule pensée à mes devoirs envers la Société, je n'ai jamais, dans ma vie, même par une seule pensée, négligé de considérer mon devoir envers l'État Prussien<sup>2</sup>. » Le parti intellectuel en Allemagne, sous la conduite des dirigeants, suivit l'exemple, et, presque comme un seul homme, se mit en devoir de justifier et d'incorporer dans l'État, d'abord en Prusse, puis en Allemagne, la conception darwinienne de la force. « Les séminaires des universités allemandes, dit le P<sup>r</sup> Morgan, furent

1. Treitschke : *Vie et Œuvres* ; *Essai sur le Droit international*.

2. F.-M. Hueffer : *When Blood is their Argument*. Part. I, chap. iv.

les arsenaux qui forgèrent les armes intellectuelles de l'hégémonie prussienne. Ils ont tous ceci en commun qu'ils sont impitoyables aux revendications des petits États dont l'existence semblait faire obstacle aux visées prussiennes<sup>1</sup>. » Il nous faut constater dans l'Allemagne moderne, dit un écrivain récent, une évolution farouche : « professeur après professeur, qu'il soit simplement truculent comme Treitschke, ou bien modéré et relativement doux comme les professeurs de l'École de Ranke et Delbruck, se sont toujours plus rapprochés de la doctrine de la force, jusqu'au moment où la lumière éblouissante de l'argument que le premier but de l'État est de faire la guerre jaillit dans la cervelle professorale<sup>2</sup>. »

C'était le Darwinisme pur et simple incorporé dans l'État : « Si A pouvait tuer B avant que B ne tuât A, alors A survivait. Et les destinées de la race étaient de devenir une race de A, héritant des qualités de A<sup>3</sup>. » Et, en effet, ceci devint dans une grande mesure la politique nationale et l'idéalisme national d'un grand peuple pendant deux générations, de notre temps. Et la théorie du Droit qui l'accompagnait était simplement que ceux qui

1. *The German War Book*. Traduction de J.-H. Morgan. Introduction du traducteur, chap. IV.

2. F.-M. Hueffer, *Op. cit.*, chap. II, parag. IV.

3. W. Bagehot, *Op. cit.*

détiennent le pouvoir de l'État ne sont liés par aucun code de moralité en dehors de celui qui est dicté par les intérêts de l'État reposant ainsi sur une guerre heureuse.

Dans tous ces développements, l'influence de Nietzsche sur son temps fut profonde. A sa manière elle dépassa celle des leçons de Treitschke et de la musique de Wagner. Le nationalisme, le militarisme et le matérialisme devinrent les trois notes dominantes dans la vie de l'Allemagne moderne. Quand Bismarck mourut, c'est Nietzsche qui en prit presque la place. Graduellement, à mesure de ces développements, les voix et tendances qui, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient conduit au grand mouvement démocratique dans l'Occident, et particulièrement en Allemagne, furent apaisées et contraintes au silence. Rapidement, à partir de 1860, l'esprit de l'éthique darwinienne prit l'ascendant dans les politiques nationales de l'Europe. L'Allemagne combattit le Danemark, puis l'Autriche, puis la France.

Après 1880, l'impulsion entra dans une phase mondiale plus large et plus intense. Les nations occidentales, poussées par l'esprit nouveau, et placées dans des conditions de rivalité auxquelles elles ne pouvaient rien, se mirent à se disputer le monde hors de l'Europe, s'engageant dans ce qu'on a pu appeler « la carrière d'acquisition la plus vaste et

la plus rapide que le monde ait vue depuis les jours de l'Islam<sup>1</sup> ». Au cours des deux décades finales du XIX<sup>e</sup> siècle et de la décade initiale du XX<sup>e</sup>, les nations dirigeantes de l'Occident, durant cette période d'annexion et de conquêtes, ajoutaient à leurs possessions des superficies 50 fois aussi étendues que celle du Royaume-Uni.

L'esprit qu'il y avait sous ces mouvements mondiaux était partout le même. Le développement qui l'accompagnait fut marqué par la phase internationale si exactement dépeinte dans la citation empruntée à la *Westminster Gazette*, où cette revue voyait la diplomatie des principales nations européennes revenant ouvertement aux principes de la sauvagerie. La doctrine que le Droit est, en fin de compte, basé exclusivement sur la puissance militaire et que celle-ci constitue le critérium suprême de l'aptitude et de l'efficiencé parmi les nations civilisées, fut ultérieurement rapidement développée dans les manuels de science politique et de science militaire en Allemagne. Les diverses assertions, que le Droit d'un État repose, non sur la moralité internationale, mais « simplement et exclusivement sur la puissance et l'expédience<sup>2</sup>, que les traités d'engagements nationaux cessent

1. George Peel, *The Future of England*, p. 126.

2. Bernhardt, *L'Allemagne et la Prochaine guerre*, chap. v. in-8 Payot, Paris.

d'engager les signataires et deviennent « des chiffons de papier » dès qu'ils ne sont plus soutenus par la puissance du sabre, représentent la phase finale par laquelle la doctrine que la force irrésistible constitue le seul critérium d'aptitude amena le monde au bord du cataclysme qui plongea 900 millions d'hommes dans la guerre en 1914.

La doctrine païenne de la force, considérée comme critérium suprême de l'efficiencé dans le monde, qui s'était ainsi révélée à nu et sans honte dans l'Allemagne moderne, et qui évoluait graduellement vers son expression organisée dans la politique nationale, avait ses sources dans la profondeur des tendances de la vie intellectuelle de chacune des nations occidentales principales.

Il n'y a rien eu dans l'histoire de l'esprit humain dans le passé et il n'y aura probablement rien dans l'histoire future de celui-ci, de comparable avec les phases du mouvement intellectuel qui, dans d'autres pays de l'Occident, a, en même temps, accompagné les phases du mouvement politique où la doctrine de l'animal efficient darwinien a été incarnée dans la politique mondiale de l'Allemagne moderne.

Presque tout esprit cultivé de l'Occident qui a essayé, sous l'influence de l'hypothèse darwinienne, d'appliquer la doctrine de l'évolution à la société humaine, a été similairement affecté. Ce que Dar-

win présentait comme étant la science de l'animal efficient dans son propre intérêt fut considéré comme étant la science de la civilisation. Dans tous les cas, la conception engendra des formes monstrueuses d'extravagance. Dans l'état militaire en Allemagne, où le Darwinisme prit dès le début une direction politique, sa phase culminante se trouva dans son application à la *Weltpolitik*. Nietzsche donna à l'Allemagne la doctrine darwinienne de l'animal efficient dans la voix de son sur-homme. Bernhardi et les manuels militaires, en temps voulu, donnèrent à l'Allemagne la doctrine du sur-homme traduite en la politique nationale du sur-État visant à la puissance mondiale. A travers toutes les nombreuses phases du mouvement, se faisait entendre la même note dominante d'une assertion de soi intensive, la même conception fondamentale de la suprématie de la force. « La vie existe pour Moi. Toutes les vagues éternités du passé ont travaillé à Me produire. Je suis le plus Apte. Donnez-Moi Mes Droits. Enlevez-vous de Mon passage. Je veux, et J'aurai<sup>1</sup> ».

Tout ceci se passait en Allemagne. Mais dans les États ultra-démocratiques représentés par la France, l'Angleterre et les États-Unis, le développement des idées de Darwin prit des formes diffé-

1. Harold Begbie, *Op. cit.*

rentes et encore plus surprenantes. Dans l'article *Sociologie* de la présente édition de l'*Encyclopædia Britannica* j'ai traité de quelques-unes de ces phases. Dès 1860 déjà, l'année qui suivit la publication de l'*Origine des Espèces* de Darwin, Herbert Spencer publia en Angleterre son célèbre essai sur l'Organisme social. L'article renfermait l'idée centrale autour de laquelle Spencer édifia par la suite son système de Philosophie Synthétique, dont les parties principales ont été traduites dans toutes les langues les plus répandues de l'Occident.

Rien n'a jamais existé au monde, et rien n'y existera jamais, qui ressemble à l'organisme social conçu par Spencer dans cet essai. Car le trait caractéristique de l'organisme social de la société humaine, tel que le décrivait Spencer, est que c'est un organisme dans lequel les intérêts des individus composant celle-ci ne peuvent jamais être subordonnés à quelque intérêt supposé du tout.

Si extraordinaire que cela puisse paraître, cette conception est positivement présentée par Spencer de la façon la plus sérieuse. C'est l'idée maîtresse dans son système de Philosophie Synthétique. Pourtant l'esprit est confondu et recule devant cette conception. Car, comment pourrait-il exister chose telle que l'organisme social, si les intérêts de l'individu devaient y avoir la suprématie à l'égard de tout bien de l'organisme total ? On ne trouve même

pas dans le sur-homme de Nietzsche l'arrogance de l'individu de Spencer tel que conçu par celui-ci.

Dans un avenir lointain, quand les hommes étudieront le phénomène par où, à l'époque présente, tout le système du savoir de l'Occident qui est fondé sur la force aboutit à une gigantesque catastrophe dans l'histoire, l'intérêt principal sera dans l'attitude intellectuelle extraordinaire qui s'est développée en Angleterre, par les soins de Spencer, à côté du développement politique se produisant en Allemagne.

A l'époque où Spencer écrivait, le peuple allemand devenait rapidement la proie de ces théories de l'État absolu visant à la puissance mondiale et reposant sur le militarisme qui avaient été forgées par Frédéric le Grand en Prusse, longtemps avant le moment où Nietzsche donna une voix à l'esprit de ces théories, et où Haeckel les revêtit du vêtement de la science darwinienne. Mais Spencer était un ultra-démocrate. Il haïssait le militarisme. Il vivait en Angleterre. Il appliqua donc à sa façon la doctrine darwinienne de l'animal efficient.

Pourtant le résultat fut essentiellement identique dans les deux cas. Spencer, avec son individu défiant, au nom de ses droits, le bien de tout l'organisme social, exprimait la même doctrine darwinienne de l'animal primitif que Haeckel, Bernhardt et l'état-major général allemand cherchaient

à incorporer dans la politique de l'Allemagne militaire défiant le monde entier. « Le devoir chrétien du sacrifice à l'égard de quelque chose de plus élevé n'existe pas pour l'État, car il n'y a rien au-dessus de lui dans l'histoire du monde » dit Bernhardi<sup>1</sup>. « Le devoir chrétien du sacrifice à l'égard de quelque chose de plus élevé n'existe pas pour l'individu, a dit Spencer en effet, car il n'y a rien au-dessus de l'individu dans l'histoire du monde. » C'est le même propos, C'est l'expression de la même affirmation de soi, écrasante, intensive, de l'animal darwinien efficient, visant à la suprématie et à la toute-puissance dans ses propres intérêts. « Toutes les vagues éternités passées ont travaillé à Me produire. Donnez-moi Mes Droits. Tenez-vous loin de Mon chemin. Il n'y a rien dans l'Univers au-dessus de Moi<sup>2</sup>. »

1. *L'Allemagne et la Prochaine guerre*, chap. II. in-8 Payot, Paris.

2. Harold Begbie, *Op. cit.*

---

### CHAPITRE III

#### LA PHASE CULMINANTE DE L'ÉTHIQUE PAIENNE DANS L'OCCIDENT

En Angleterre, le développement de la renaissance païenne progressa avec une rapidité extrême, et, de tous côtés, il continua à engendrer des phases d'extravagance similaires. Darwin s'en était tenu principalement au côté purement biologique de son sujet. Il ne tenta aucune étude compréhensive ou systématique des affaires sociales ou de la société politique. Mais dans quelques chapitres de la *Descendance de l'Homme*, il souleva le voile pour un moment qui suffisait à révéler au monde la véritable nature de l'impasse inextricable vers laquelle le mouvement de pensée, recevant son impulsion du Darwinisme et décrit avec tant de force par Sir William Huggins, entraînait le monde.

La signification de la véritable application de la loi de sélection naturelle dans la société consiste en ceci. Le premier pas à faire pour comprendre ce qu'il y a au delà du Darwinisme est de recon-

naître que dans toute sa portée étendue, l'évolution humaine qui se fait dans la civilisation est une intégration *sociale* et non pas individuelle. L'individu des âges primitifs de la race, quand A tuait B, avant que B pût tuer A, et laissait une postérité était l'individu efficient au point de vue de ses propres intérêts. C'était l'individu dont Darwin nous fournit la science, dont le sur-homme nietzschéen fut la voix, dont l'empire de la Rome païenne nous donna dans l'histoire la phase culminante, et dont les manuels de guerre de l'Allemagne moderne nous ont donné quelques-unes des maximes rajeunies en termes de l'État militaire moderne. Mais malgré ces phases, l'époque de cet individu représente une époque qui, dans l'histoire humaine, compte de moins en moins. C'est là la signification de l'Occident moderne. Ce sont les forces psychiques et spirituelles gouvernant l'intégration sociale où l'individu est subordonné à l'universel, qui sont devenues les forces gagnantes dans l'évolution.

Il n'y a pas, toutefois, la moindre anticipation des principes de cette science plus large de l'évolution dans Darwin. Par exemple, là où Darwin, dans la *Descendance de l'Homme*, nous amène un moment en contact avec les causes psychiques dans la civilisation, il ne manifeste nulle compréhension des résultats en tant que phénoménologie d'un

principe plus étendu de sélection naturelle opérant sur un plan supérieur dans la société humaine. Les causes psychiques subordonnantes qui édifient les civilisations semblent simplement déconcerter Darwin. Il ne les voit dans la civilisation que perturbant la sélection naturelle, c'est-à-dire celle de l'individu efficient au point de vue de ses propres intérêts. Darwin se plaignait de ce que la sélection naturelle tend à devenir inopérante dans la civilisation. « Car, dit-il dans un passage surprenant, nous autres civilisés faisons tout notre possible pour empêcher l'élimination (des moins aptes) : nous construisons des asiles pour les imbéciles, les estropiés et les malades ; nous établissons une législation relative aux indigents, et nos médecins déploient toute leur habileté pour sauver la vie de chacun jusqu'au dernier moment<sup>1</sup>. »

Darwin ne s'est pas occupé de pousser jusqu'aux conséquences pratiques les conclusions impliquées dans ce passage remarquable et profondément significatif. Mais l'effet qu'impliquaient de telles opinions, celui de ramener les *standards* de la civilisation à ceux de l'homme primitif, et d'éliminer le sens psychique de la responsabilité à l'égard de la vie, de sa fonction plus étendue dans la civilisation, était évident.

1. Darwin, *La Descendance de l'Homme*, chap. v.

Cet effet inévitable inhérent au Darwinisme devint de plus en plus prononcé à mesure que le militarisme de l'Europe commença à se baser ouvertement sur les théories de l'*Origine des Espèces*. Le retour aux règles de la Jungle en tant que base de la sélection naturelle dans la civilisation devint bientôt clairement visible dans toute la littérature du mouvement militaire moderne en Europe. Ainsi, d'après un passage cité par William James dans ses *Varieties of Religious Experiences*, ce point de vue fut présenté avec une simplicité extrême dans un manuel militaire autrichien. Considérant la jeunesse des nations civilisées appelée par la conscription aux *standards* de la guerre, l'auteur en dit : « La guerre et même la paix exigent du soldat un type absolument particulier de moralité. Le jeune soldat apporte avec lui des notions morales courantes dont il doit immédiatement chercher à se défaire. Pour lui la victoire, le succès doivent être tout... les tendances barbares de l'homme reviennent à la vie dans la guerre et, pour les besoins de la guerre, elles sont extraordinairement bonnes<sup>1</sup>. »

La même effroyable logique pratique fut formulée plus tard de façon plus directe dans le *Kriegsbrauch im Landkriege*, le manuel publié par l'état-

1. *Friedens- und Kriegs-Moral der Heere*. Cité par Hamon. *Psychologie du militaire professionnel*, 1895, p. 41.

major général allemand pour l'instruction des officiers allemands. Le P<sup>r</sup> J.-H. Morgan, dans l'introduction à sa traduction anglaise du livre, résume de la façon suivante quelques-unes de ses règles de guerre où nous assistons à ce travail d'élimination du sens psychique de la responsabilité humaine à l'égard de la vie. « Doivent-ils (les habitants paisibles d'un pays envahi) être exposés au feu de leurs propres troupes ? Sans doute cela peut être indéfendable, mais sa principale justification est que cela réussit. Des prisonniers de guerre doivent-ils être mis à mort ? C'est toujours laid, mais parfois expédient. Peut-on s'assurer les services d'un assassin, ou corrompre un citoyen, ou susciter un incendiaire ? Certainement, ce peut ne pas être estimable et l'homme peut s'en effaroucher, mais le code de la guerre est moins susceptible. Devrait-on permettre aux femmes, aux enfants, aux vieillards et aux faibles de s'éloigner avant le commencement d'un bombardement ? Au contraire : leur présence est très désirable et rend le bombardement d'autant plus efficace<sup>1</sup>. »

En Angleterre, toutes les tentatives d'application des conceptions darwiniennes à la société

1. *The German War-Book : being « The Usages of War on Land, »* traduction anglaise du *Kriegsbrauch im Landkriege* de l'état-major allemand, par J.-H. Morgan, M. A., professeur de Droit Constitutionnel à University-College, Londres, p. 2.

furent conduites selon des orientations bien marquées. Au début Huxley, Tyndall, Grant Allen et quantité de publicistes répandirent en Angleterre les applications du Darwinisme dont se faisaient l'écho, Haeckel en Allemagne et Renan en France. Mais il n'y eut pas en Grande-Bretagne d'incorporation des théories darwiniennes dans la politique de l'État. Le mouvement dans son ensemble, atteignit son niveau le plus élevé dans des phases de plus grande extravagance, mais qui toutes conservaient leurs caractéristiques particulières.

Un des derniers et plus grands des contemporains de Darwin en Grande-Bretagne fut un parent de ce dernier, Sir Francis Galton. Durant les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, Galton qui, en 1907, fut mon prédécesseur en tant qu'orateur chargé de la conférence Herbert Spencer annuelle à l'Université d'Oxford, exposa dans la conférence de cette année<sup>1</sup> une conception qu'il avait fait connaître peu auparavant à la Société Sociologique à Londres, pour l'application en grand du Darwinisme au monde. C'est une conception qui, assurément, vivra longtemps dans l'histoire de la pensée.

Il n'y a rien dans aucune littérature du monde qui ressemble entièrement au projet que présenta Galton pour l'application des règles de l'efficienne

1. *Probability, the Foundation of Eugenics.*

darwinienne à l'humanité. A sa manière spéciale il dépassait en hardiesse même la conception développée en Allemagne par Clausewitz, Treitschke, Sybel, Von der Goltz, Bernhardi et leur groupe, pour appliquer les règles de la caste militaire prussienne à la civilisation. La méthode proposée par Galton pour améliorer le monde formait la contrepartie, au point de vue de l'individualisme anglais, de celle que voulaient réaliser Treitschke et Bernhardi par les procédés de l'état militaire prussien. Car ce à quoi visait Galton, par sa méthode, bien que ce ne fût pas un type d'État, n'était rien de moins que l'élevage scientifique, sur une échelle universelle, du sur-homme nietzschéen. Des esprits existent pour qui la plus grande révolution dans l'histoire de l'humanité gît encore implicitement dans la conception de Galton, si seulement elle pouvait être appliquée au monde par la méthode de l'état-major général allemand !

Galton donna le nom d'Eugénique à sa nouvelle science. Son but, comme il l'a lui-même défini, était « de s'occuper de toutes les influences qui perfectionnent les qualités mêmes de la race, et de les développer à leur maximum d'avantage<sup>1</sup> ». L'au-

1. Au sujet de la bourse de recherches à l'Université de Londres, instituée par Galton en 1904 pour l'avancement de l'Eugénique, le sujet était défini comme étant « l'étude des influences, se trouvant sous le contrôle social, qui peuvent amé-

teur distingue tout aussi clairement ce qu'il veut que le fait l'état-major général allemand. Il n'a nulle difficulté quant à son critérium des meilleurs échantillons de la race. Il a dit que même des animaux du Jardin Zoologique on pourrait attendre la connaissance des meilleurs échantillons de leur classe.

Cette remarque donnait la clef du projet. Les meilleures qualités à propager, d'après ce qu'il donnait à entendre, devaient comprendre celles du genre de la santé, l'énergie, l'aptitude, et autres similaires ; en particulier, les aptitudes procurant la suprématie dans la lutte pour le succès dans les diverses professions et occupations. C'était, sous la forme la plus pure, la science darwinienne de sa sélection de l'individu efficient dans la lutte pour ses propres intérêts. Car Galton n'entendait pas être dérangé par aucune des difficultés auxquelles les codes d'éthique avaient donné lieu dans le passé du monde. Il en finissait aussi vite avec les types de morale que le fait le *Kriegsbrauch im Landkriege*. Dans l'élevage scientifique de la race, disait Galton, il n'y avait pas à tenir compte de la morale. Il proposait simplement de laisser entièrement de côté les *standards* de morale, parce que, disait-il en propres termes, ils impliquent « trop de difficultés insurmontables ».

liorer ou détériorer les qualités de race des générations futures, physiquement ou mentalement ».

Telle était, dans toute sa nudité simple, la proposition de Galton. Le but, il faut l'observer, était « l'élevage scientifique » de l'humanité. Et on y arrivait par « le perfectionnement des qualités innées » de la race. La première question, ou peu s'en faut, qui vient naturellement quand on est mis en présence d'un projet à si grande portée pour l'amélioration de l'élevage de l'humanité civilisée est celle que l'on formule en demandant jusqu'à quel point Galton était qualifié pour formuler une proposition qui allait jusqu'aux racines de tous les idéals impliqués par la civilisation.

Par suite de ses observations et recherches antérieures, Galton avait été l'un des principaux défenseurs de la doctrine récemment si impitoyablement traitée dans l'histoire du monde, et maintenant généralement discréditée, d'après laquelle la différence entre les races supérieures de la civilisation et les races humaines moins développées consiste en ce que celles-ci possèdent une infériorité intellectuelle marquée.

Dans certaines des recherches publiées de Galton, comme par exemple celles qui ont trait aux facultés mentales des races non civilisées dans l'Afrique du Sud<sup>1</sup>, il allait jusqu'à comparer défavorablement les facultés mentales d'une race haute-

1. *Narrative of an Explorer in Tropical South Africa.*

ment intelligente comme celle des Demaras avec celles du Chien. Dans ces recherches et dans d'autres publications ultérieures, Galton semblait n'avoir nullement conscience du fait que cette grande supériorité intellectuelle attribuée à l'homme civilisé sur des races moins développées est inexistante. Pas plus que Darwin, Galton ne concevait clairement en quoi consiste réellement l'efficienne dans la civilisation. Il ne voyait pas que l'efficienne supérieure des individus des races avancées est une efficienne supérieure *sociale*, et que celle-ci leur venait presque exclusivement par l'hérédité sociale, une hérédité complexe, matérielle et psychique, qui ne nécessitait ni n'indiquait rien du tout de la grande supériorité intellectuelle que Galton supposait être innée dans les races avancées<sup>1</sup>.

Et pourtant ce fut Galton, équipé, en matière de connaissances, comme il vient d'être dit, et qui avait eu des illusions aussi complètes au sujet d'une question si fondamentale, qui proposait maintenant d'entreprendre la tâche démesurée de la reconstruction de la civilisation par l'élevage scientifique

1. J'ai longuement traité ce sujet dans *Social Evolution*. Par la suite, Galton s'aperçut que sa croyance originelle, d'après laquelle la différence entre l'homme de civilisation avancée et le sauvage, est principalement une différence mentale ou intellectuelle innée, est intenable, mais dans les lettres que nous échangeâmes ou les conversations que nous eûmes ensemble, je constatai combien il resta fortement, jusqu'à la fin de sa vie, sous l'influence des idées associées à sa conception initiale.

de la race. Comme on pouvait s'y attendre, la conception qu'avait Galton de la civilisation dans ces circonstances était à tel point élémentaire qu'il ne s'y trouvait aucune place pour les *standards* moraux, ou pour aucun de ces problèmes de la responsabilité de l'individu à l'égard de l'universel, qui ont troublé l'esprit humain depuis l'aurore du savoir, et constituent le centre de toute la signification et de toutes les lois de l'intégration sociale que l'humanité subit dans la civilisation.

J'assistais en qualité d'un des membres du Conseil à la réunion de la *Sociological Society*, à Londres, où Galton présenta pour la première fois son projet au public. Je me rappelle ce jour comme un des points de repère de ma vie. C'est ce jour que je compris pour la première fois : 1° que le Darwinisme était la somme ou la fleur de la science particulière à l'Occident, un composé de savoir étonnant et d'incomparable ignorance ;

2° Que le savoir caractéristique de l'Occident qui avait été réduit en science n'était que la forme organisée de la doctrine de la suprématie de la force matérielle ;

3° Que cette science caractéristique de la force ne pouvait jamais devenir la science de la civilisation, mais que telle qu'elle était incarnée en Occident, à la fois dans l'État militaire, et dans la lutte économique, elle s'acheminait, à travers une catas-

trophe destinée à ébranler le monde, à une banqueroute irrémédiable dans l'histoire.

A la réunion, à Londres, où Galton lut son travail, assistaient nombre d'hommes représentatifs du temps, politiciens, publicistes, professeurs divers, docteurs en toutes sciences, auteurs représentant des branches variées de la littérature. La présidence était confiée au P<sup>r</sup> Karl Pearson, titulaire actuel de la chaire d'Eugénique que Galton fonda peu après à l'Université de Londres. Comme je sortis dans le Strand, en quittant la salle de la *London School of Economics* où s'était tenue la réunion, j'étais dans un état d'esprit dont j'ai conservé le souvenir très net. Je me trouvais dans la rue, cherchant à apercevoir une figure d'enfant pour me rendre le sentiment et l'atmosphère de la civilisation. Car mon impression mentale dominante était que jamais je ne m'étais trouvé en un contact aussi étroit avec l'esprit et les règles de l'homme primitif.

On avait fait courir le bruit, à la réunion, que Karl Pearson, qui avait présidé, devait être l'héritier intellectuel de Galton dans la réalisation de ce projet d'Eugénique, et par la suite il accepta la chaire d'Eugénique fondée à l'Université. Karl Pearson avait été un des plus capables du groupe des évolutionnistes contemporains. Il m'avait jusque-là semblé avoir utilisé l'hypothèse darwinienne

à lui ouvrir dans la pensée des horizons bien plus lointains que ceux que presque tous ses contemporains avaient découverts en Angleterre. Quand j'arrivai chez moi, ce fut donc avec un nouvel intérêt que je pris sur mes rayons son *Ethic of Free Thought*, le livre dans lequel il avait présenté la plupart de ses idées les plus hardies sous le vêtement du langage scientifique et philosophique.

A la lueur des propositions de Galton, les essais contenus dans ce volume formaient maintenant un remarquable sujet d'étude. Je suivais l'esprit de l'auteur à travers les chapitres, comme il s'élevait contre les chefs des grandes guerres de religion de l'Occident, contre l'esprit de « la masse ameutée du fanatisme » que lui présentaient les époques du passé, contre les préjugés, les croyances, les *credos*, les tortures, les boucheries, les bains de sang représentant la longue lutte de l'âme du terrible occident païen, en rencontrant dans l'intégration du monde universel quelque chose de plus grand que lui, et qu'il ne comprenait pas.

Combien l'auteur, au nom de l'intellect, se penchait sur cette histoire, tantôt avec chagrin, tantôt avec honte, mais toujours avec une supériorité distante. Pourtant un esprit inexplicable me semblait maintenant pénétrer tous ces essais. Malgré les maximes impeccables, je croyais entendre la voix du surhomme de Nietzsche.

*L'Ethic of Free Thought* se présenta à moi comme devait plus tard se présenter au P<sup>r</sup> Morgan l'éthique du *Kriegsbrauch im Landkriege*. Des règles auxquelles on ne pouvait rien objecter y étaient posées, représentant l'éthique de la civilisation, qui ensuite étaient détruites par un esprit ou des exceptions représentant l'éthique de la jungle.

En effet, à quoi revenait la somme de tous les essais composant le livre ? Rien ne l'exprimait plus clairement peut-être que l'essai intitulé « Base morale du socialisme ». Le P<sup>r</sup> Pearson y exposait les revendications de son idéal socialiste avec une fureur et un enthousiasme religieux. Et voici ce qu'était cet idéal, à ses yeux. La mission éducative primordiale du socialisme moderne était, disait-il, de prêcher à nouveau l'ancienne conception de l'État telle qu'elle régnait dans la vieille Grèce. L'esprit demeurait confondu devant l'atavisme de la conception. Car toute la signification de l'intégration qu'a représentée, pendant des milliers d'années, la lutte dans l'histoire occidentale n'a-t-elle pas consisté à projeter le sens de la responsabilité humaine hors de l'État tel qu'il existait dans le monde de la Grèce antique. Toute la lutte qui depuis a été menée pour la liberté et le progrès du monde a consisté à rendre le Droit indépendant de, et supérieur à, toutes les théories de l'État poli-

tique, quelles qu'aient pu être leurs revendications, sur quelque force qu'elles aient pu s'appuyer. Malgré les maximes irréprochables, malgré même les appels extérieurs à l'universel et à l'infini, le livre m'apparaissait comme étant celui de l'esprit de l'homme primitif. Je compris qu'il était païen de la première à la dernière page.

Car non seulement l'apôtre de l'Eugénique en Angleterre formulait exactement les mêmes revendications pour l'idéal représenté par son État socialiste que Treitschke, l'apôtre du militarisme, formulait pour l'idéal représenté par l'État militaire qu'était l'Allemagne moderne. Non seulement les deux idéals représentaient exactement les mêmes conceptions essentiellement païennes du Droit identifié avec un absolutisme limité, mais l'un et l'autre reposaient sur une même base, la force ignorante de toute contrainte. Bernhardi a donné au monde l'éthique de son État militaire suprême. Elle est au-dessus de tous. Sa puissance est le Droit suprême. Toute son éthique « repose simplement et exclusivement sur la puissance et l'expédience ». Et il en va de même dans l'éthique de l'État socialiste de Karl Pearson. Notre idéal en tant que socialistes, nous dit-il, est « La Société incarnée dans l'État ». Et au-dessus de cet État, non plus, il n'y avait plus rien. Car, disait Karl Pearson, « les socialistes ont à inculquer cet esprit qui assure, à ceux qui

offensent l'État, un prompt jugement, et le reverbère le plus voisin. Chaque citoyen doit apprendre à dire avec Louis XIV : « l'État c'est moi »<sup>1</sup>. » Telles sont ses paroles. Rien de plus. Pour l'apôtre de l'Eugénique, dans son État socialiste idéal, c'est le jugement expéditif et le reverbère le plus voisin, pour le délinquant, par les soins des assistants.

A partir de la barbarie, tout excès de l'âme humaine a tendu à se dépasser lui-même quand il a mis la force au service de ces absolutismes limités de sa propre conception.

Mais Karl Pearson sembla avoir surenchéri sur tous les précédents, même ceux du terrible drame des Anabaptistes de Munster, dans son intolérance à l'égard de quiconque fait offense aux règles de son propre État idéal. Les fanatiques de l'Inquisition eux-mêmes accordaient le droit de procès. Même la loi de Lynch du fond des bois accordait parfois à l'accusé un jury composé de ses pairs.

Dans le passage cité plus haut j'ai donné les termes mêmes du P<sup>r</sup> Pearson. Il faut les reproduire tels quels, *ipsissima verba*. Car il n'est pas improbable que les générations futures éprouveront quelque difficulté à croire que pareilles choses aient eu lieu de notre temps. Nous pouvons imaginer qu'à ceux qui viendront plus tard, il pourra

1. *The Ethic of free Thought*, p. 307.

paraître presque incroyable que des hommes aient pu se dresser dans l'Occident moderne, et, au nom de la culture et de la science, aient pu répandre des *standards* et des conceptions qui représentent l'enfance du monde, et les formuler, en apparence incapables de prévoir la banqueroute et la catastrophe dans l'histoire du mouvement intellectuel dont elles étaient l'émanation.

Tandis que ces manifestations du grand mouvement païen dans l'Occident suivaient leur cours normal en Grande Bretagne, les incidents du drame, dans d'autres ordres, continuaient à témoigner du même vaste esprit d'extravagance. L'année d'avant le déchaînement de la guerre mondiale en 1914, l'évêque de Winchester, passant en revue les perspectives de la civilisation<sup>1</sup>, souligna de manière frappante, et avec un haut degré de clairvoyance, la nature des principes sur lesquels la civilisation de l'Occident avait reposé dans l'histoire.

La signification du mouvement ayant produit la civilisation occidentale était résumée par l'évêque en un certain nombre de principes pouvant eux-mêmes être brièvement réduits à deux, comme suit :

1° L'affirmation graduelle dans l'histoire du monde de la valeur, et de la valeur égale, de toute vie humaine.

1. Discours présidentiel au *Church Congress*, 30 sept. 1913.

2° L'élévation graduelle au rang suprême dans l'histoire du monde du principe de sacrifice et de service, au-dessus de la force.

L'évêque de Winchester présenta l'idéal inhérent à ces deux mouvements comme pierre de touche de la vitalité et de la permanence de tout développement social et politique courant dans la civilisation.

C'était une vue juste qui représentait un résumé correct du sens de l'histoire ; à grands traits elle présentait les contours de la loi d'évolution fondamentale qui gît à la base de la civilisation occidentale.

Quand, tenant ce fait présent à l'esprit, on considère les phases ultérieures du développement darwinien, l'intérêt s'accroît à mesure que le mouvement tend vers ses phases culminantes. La conférence Herbert Spencer à l'Université d'Oxford, en 1912, fut faite par un des plus distingués des présentateurs actuels de l'évolution biologique, par M. William Bateson qui, jusqu'à une date récente, avait été professeur de biologie à l'Université de Cambridge, et qui, en Angleterre, était le chef du mouvement et des recherches se rattachant à la doctrine Mendélienne de l'hérédité. Le titre de la conférence de M. Bateson était : *Fait Biologique et Structure de la Société*. Elle présente un intérêt particulier, et pour des raisons qui seront

indiquées, sa signification dépasse encore celle de la conférence, de la même série, de Sir Francis Galton. En Allemagne, la classe militaire dominante avait fait, de la doctrine darwinienne de l'individu efficient tel qu'il existait aux temps primitifs, la justification biologique de la politique mondiale allemande. Ce fut Bateson qui présenta en Angleterre la même doctrine comme justification biologique de la mise au tas de déblais de toute la série des idées sur lesquelles repose la démocratie occidentale.

Jusqu'à l'époque où nous vivons un rôle considérable avait été joué, dans les théories de la société de presque toutes les écoles de pensée, en Occident, par la doctrine de l'altruisme — c'est-à-dire du service ou de l'amour des autres en tant que force d'évolution dans la civilisation. M. Bateson entreprit, dans sa conférence, de balayer toutes les doctrines de la civilisation fondées sur cette conception. Elles étaient, disait-il, biologiquement fausses. Le seul instinct, affirmait-il, qui soit assez universel pour fournir un motif d'effort dans la civilisation est le désir d'accumuler de la fortune dans la lutte et la compétition. D'autres instincts, parmi lesquels il place les émotions altruistes, pouvaient, disait-il, être fortement développés chez certains. « Mais, continue-t-il, ils ne sont permanents que chez très

peu d'individus. Ils sont sujets à s'affaiblir après l'adolescence, et à disparaître quand survient l'âge moyen. »<sup>1</sup>

Guidé par cette généralisation biologique, M. Bateson continuait en formulant ses propres, et remarquables, propositions pour le perfectionnement et la reconstruction du monde. Ces propositions impliquaient la récusation directe des plus fondamentaux des principes associés à la vie de la civilisation occidentale. Dans *Social Evolution* j'avais antérieurement résumé le principe central du développement mondial que l'Occident représentait par l'expression *égalité d'opportunités*<sup>2</sup>.

En tant qu'exprimant un idéal clairement défini et fondamental, l'expression fut immédiatement introduite dans le langage courant en politique britannique, et bientôt après en politique mondiale, étant enregistré de façon permanente comme représentant un but international dans l'alliance anglo-japonaise de 1905. C'est cet idéal central, se trouvant à la base de toutes les formes du progrès social et politique dans l'Occident depuis des siècles, que M. Bateson visait principalement à récuser.

Les principales propositions énoncées dans sa conférence<sup>3</sup> peuvent en principe être réduites à

1. *Biological Fact and the Structure of Society*, p. 26. 1912

2. *L'Évolution sociale*, chap. vi.

3. *Biological Fact and the Structure of Society*.

trois qui seront brièvement formulées comme suit :

1<sup>o</sup> La civilisation n'est pas fondée sur l'altruisme. Le seul instinct, affirmait M. Bateson, qui soit assez universel pour fournir le motif de la civilisation, et celui sans lequel toute la communauté se relâcherait et tomberait en décomposition, est le désir d'accumuler les biens ;

2<sup>o</sup> Dans une civilisation ainsi constituée, M. Bateson demandait l'abandon final de la conception que tous les hommes sont égaux, et de la prétention, en politique, à l'égalité d'opportunité pour tous les hommes. Car, disait-il, la conception et la demande sont « fondées sur un mensonge au point de vue de la nature »<sup>1</sup> ;

3<sup>o</sup> M. Bateson affirmait donc que, dans la civilisation à l'avenir, pour répéter ses propres paroles, « le but de la réforme sociale doit être, non d'abolir les classes, mais d'arriver à ce que chaque individu entre autant que possible dans la classe qui lui convient, et s'y tienne, et d'habitude aussi ses enfants après lui »<sup>2</sup>.

Quand on considère avec soin ces propositions on en a presque la respiration coupée. Car on observera que ce que M. Bateson exigeait, parlant dans un des centres les plus anciens, et les

1. *Op. cit.*, p. 28.

2. *Op. cit.*, p. 32.

plus riches en influence, de l'Occident, c'était en effet rien de moins que l'annulation des principes caractéristiques ayant engendré tout le monde moderne de la civilisation dans l'Occident. Il exigeait en particulier, on l'observera, l'annulation de cette thèse fondamentale d'égalité avec laquelle l'évêque de Winchester identifie le progrès occidental et qui se trouve au fond de toute revendication caractéristique et de tout programme de la démocratie occidentale. Les détails que M. Bateson ajoutait à ses propositions, tels que la ségrégation Mendélienne aboutissant à la stérilisation de certaines classes de criminels; et d'autres encore, cadraient bien avec l'esprit de ses deux revendications.

Or la caractéristique, dans l'histoire pour tous les temps, de l'école moderne du militarisme prussien, sera évidemment la suivante. Ses maîtres se sont graduellement convaincus, puis ont convaincu tout un peuple, que la principale affaire de l'État est de faire la guerre. Ils s'emparèrent du *standard* darwinien d'efficiencé tel qu'il régnait durant l'enfance du monde et l'appliquèrent hardiment à la politique et à la guerre, s'imaginant que cette conception primitive représente la science de l'efficiencé dans la civilisation. Ils en revinrent de la sorte aux *standards* de l'esprit païen dans l'Occident et firent de la force appliquée avec succès

dans la guerre agressive la base du Droit dans la civilisation. Jusqu'ici tout a été clair.

Mais il y avait une seconde conception, plus large, impliquée par cette doctrine que la guerre est la principale affaire de l'État, délibérément adoptée par Treitschke d'abord, puis par les chefs de l'Allemagne moderne. Les guerres de conquête ne sont que des incidents exceptionnels dans la vie de la civilisation. La seconde conception, plus significative aussi, était que c'est l'exploitation économique du monde sous les conditions des affaires et du commerce modernes qui constitue les conditions *permanentes* de guerre. *Ce que M. Bateson a en réalité fait, dans ces conditions, a été d'offrir la même justification biologique de la guerre d'agression organisée dans les activités économiques de la civilisation que celle qu'offrait l'école militaire prussienne de la guerre d'agression organisée dans les activités militaires. Et en appliquant cette justification, M. Bateson a proposé de jeter aux déblais toutes les doctrines caractéristiques de la démocratie occidentale.*

On le remarquera, la signification pratique de cette attitude se trouvait dans la proposition d'appliquer au monde la doctrine païenne du Droit sous une forme plus dangereuse, et à action plus lointaine qu'aucune autre ayant jamais été proposée dans l'histoire. Dans les conditions

décrites au premier chapitre, le monde de l'Occident constituait une serre chaude toute prête à recevoir cette extension de la doctrine de guerre. L'Allemagne avait accepté pleinement la doctrine que sous ses activités économiques il y avait l'état permanent de guerre. Mais l'observateur n'avait qu'à considérer les événements politiques principaux dans tous les pays importants de l'Occident pour se rendre compte que dans tous, pareillement, l'organisation du monde dans les affaires et le commerce en venait graduellement à être traitée par tous comme un état de guerre actuel.

Il est évident, par surcroît, que l'acceptation, par une nation puissante, de l'opinion que sa vie économique représentait une phase permanente de la guerre devait fatalement obliger les autres nations à adopter des règles reconnaissant ce fait<sup>1</sup>. La même nécessité directrice commença ainsi à opérer dans le monde économique comme dans le monde militaire dans la phase des armements universels. Dans ces circonstances un grand parti, qui grandissait toujours, dans la plupart des pays principaux de l'Occident, en était venu à ne considérer le choc extérieur des nations, dans la guerre militaire,

1. J'étais en rapports étroits avec M. Joseph Chamberlain à l'époque où il abandonna la politique libre-échangiste traditionnelle de la Grande-Bretagne, et il discuta souvent ce point de vue avec moi.

que comme la phase dernière et extérieure de la forme interne de la guerre économique et sociale.

A une époque récente on pouvait même observer combien les partis d'opposition, dans la plupart des pays, étaient prêts à accepter une forme modifiée de cette façon de voir. La note dominante dans les programmes de tous les partis populaires et progressistes dans les pays principaux de l'Occident en était venue à consister en l'accusation persistante que les gouvernements étaient l'expression de la guerre des intérêts d'affaires, que c'étaient les sur-seigneurs guerroyants des affaires qui contrôlaient les ressources nationales et les politiques internationales<sup>1</sup>, qui créaient l'opinion publique, faisaient et défaisaient les gouvernements, étaient les véritables maîtres de toutes les ressources et affaires du peuple. La politique moderne, comme le *New York World* l'a récemment dit, devenait la guerre d'intérêts menée par le gouvernement. « Pratiquement, tous les maux contre lesquels se débat le peuple, disait-il, sont protégés par la loi, et le gouvernement en est l'arc-boutant<sup>2</sup>. »

Ce fut sur le champ de bataille bouillonnant de l'infra-monde de la vie économique de l'Occident,

1. Voir *Imperialism* de M. J.-A. Hobson.

2. Cité d'après le *N. Y. W.* dans l'édition continentale du *Daily Mail*, 19 janvier 1913.

infra-monde où les idéalismes de l'esprit sont presque sans influence, où toutes les influences émancipatrices de milliers d'années de civilisation luttent contre les instincts profonds, primordiaux, massifs de la nature humaine, que M. Bateson déploya son nouveau fanion. Et l'assertion qu'il proposait d'y inscrire au nom de la science biologique était que le principe cardinal de la civilisation est, non pas l'altruisme, mais le désir d'acquiescer la richesse ; qu'il convient de rejeter la conception que tous les hommes sont égaux ; qu'il faut définitivement opposer une fin de non-recevoir à la revendication que tous les hommes doivent avoir l'égalité de chances. Car tout cela « ne repose que sur un mensonge au point de vue de la nature ».

Deux ans plus tard, avant la réunion de la *British Association* en Australie, M. Bateson donna plus de développement à ces vues<sup>1</sup>. Pour lui, la civilisation existait en tant que résultat d'une différenciation transmise par l'hérédité individuelle. Son idéal était donc la résurrection dans la civilisation d'une sorte de système de caste héréditaire où chaque membre de la société devrait être mis dans la classe pour laquelle il est fait, et y resterait. Les méthodes de gouvernement dans cette civilisation eugénique devaient, semble-t-il, être

1. *Nature*, 20 et 27 août 1914.

presque aussi rigoureuses que dans l'État socialiste idéal du P<sup>r</sup> Pearson. M. Bateson proposait de commencer, avec une douceur relative, avec les faibles d'esprit. Citons ses propres expressions : « Nous ne devons pas plus permettre l'union de pareille vermine sociale que nous ne devons permettre à des parasites de vivre sur notre propre corps<sup>1</sup>. »

Ce fut un spectacle stupéfiant. L'inconscience absolue dans l'esprit de l'homme de science, du rôle joué par les forces psychiques dans l'évolution de la société, et des causes d'efficiencé dans la civilisation, ne pouvait se marquer de façon plus frappante. M. Bateson ne se contentait pas d'abolir d'un trait de plume les principes de la civilisation occidentale — le sentiment de la responsabilité à l'égard de la vie, de la valeur et de l'égale valeur de toute vie humaine — tels qu'ils avaient été formulés par l'évêque de Winchester. Il allait encore, dans l'état de pensée où il était capable de parler d'une classe de ses congénères comme de « vermine sociale », jusqu'à effacer l'esprit même de ce sens de responsabilité à l'égard de la vie qui a créé l'éthique du monde occidental, qui élevait graduellement la pensée de l'Occident au plan de l'universel, et qui inspirait toute l'influence que les idéals

1. *Nature*, 27 août 1914.

émancipateurs de la civilisation occidentale ont exercée sur l'humanité.

Le cerveau se débat quelque temps contre la série de réflexions qui sont ainsi évoquées. Mais dans ce cas aussi, c'est l'image de l'enfance du monde qui, en fin de compte, s'en empare en maîtresse. En parcourant ces conférences de M. Bateson, c'est presque comme si nous voyions en imagination l'homme primitif des âges passés se présentant devant un congrès de la civilisation, tenant encore une tête dégouttante de sang, d'une main, de l'autre une lance ensanglantée, et absolument inconscient de la signification de tant de luttes démesurées pour les libertés humaines, demandant au nom de la science la restauration de cette loi primitive de la jungle, par laquelle le plus apte à acquérir des biens par le combat survivait et transmettait ses qualités, toutes les conditions sociales subséquentes étant dénoncées comme « fondées sur un mensonge au point de vue de la nature ».

M. Bateson était président de l'Association Britannique pour l'Avancement des Sciences, lors de la réunion de celle-ci en 1914, en Australie. Une crise adéquate devait suivre cette phase surprenante dans l'histoire de l'âme occidentale. Quand M. Bateson et l'Association Britannique quittèrent l'Angleterre, dans l'été de 1914, le monde était dans un état de paix armée. Ils n'étaient pas

arrivés en Australie que les nations étaient en plein Armageddon, et les chefs du peuple allemand, et l'état-major allemand se trouvaient en plein dans l'application, à la politique nationale de leur pays, des idées et principes discutés dans le présent chapitre. Ils s'étaient embarqués pour cette grande expérience dans la science de l'efficienne sociale dont parle Huxley, expérience dont les sujets sont des peuples et des types de civilisation, mais où toutes les déductions et vérifications viennent trop tard, ne pouvant servir qu'à être cristallisées dans de vastes systèmes d'histoire, de morale et de religion<sup>1</sup>. Dans cette vaste crise, le rôle personnel de M. Bateson consista en ce qu'il dut retourner à son pays natal sur un vaisseau ayant constamment à redouter les actes de la guerre en cours, guerre qui devait bientôt être développée par l'Allemagne selon l'orientation définie et défendue dans le *Kriegsbrauch im Landkriege*, en une politique qui devait frapper, étonner et confondre le monde de la civilisation.

En suivant la grande renaissance païenne dans l'histoire de l'intelligence occidentale, telle qu'elle est décrite ici, l'esprit semble distinguer cette sorte de phase préliminaire élémentaire qui sépare deux périodes d'évolution. Il est impossible de croire

1. Th.-H. Huxley, *Lay Sermons*.

que les doctrines discutées dans ce chapitre, proposées au nom de la science sous tant de phases différentes dans les activités de l'Occident, mais en conservant toujours essentiellement la même signification sous toutes les formes, ont une autorité permanente quelconque dans la civilisation en évolution.

« La science occidentale », disait P. Ramanathan, procureur général à Ceylan, en parlant il y a quelques années de l'enseignement de celle-ci dans ses rapports sur les causes de l'efficiencie dans la civilisation, « est un savoir ignorant<sup>1</sup> ». Propos si hardi que l'âme occidentale n'en tint aucun compte, mais c'est un propos qui retiendra probablement la pensée de l'Occident longtemps dans l'avenir.

Les changements révolutionnaires qui se sont produits dans les temps récents ont laissé l'âme essentiellement païenne et imaginative de l'Occident dans un état de prostration indescriptible en ce qui concerne ses facultés supérieures. Le mâle combattant de l'Occident, produit de la guerre, longtemps avant que l'histoire en tienne compte, s'est détourné, de notre temps, excédé d'ennui au dernier degré, de tous les problèmes de l'intellect. Des blasphèmes de son sur-homme, de ces recherches

1. *The Miscarriage of Life in the West* (Hibbert Journal, VII, 1).

stériles sur la nature de l'Absolu qui représentent le résidu épuisé du médiévalisme; des efforts désespérés de l'intellect pour tenir l'âme de la jeunesse dans nos centres intellectuels de l'Occident, comme ceux que manifestent les bilans effroyables du *Moral Science Tripod* pendant les deux générations passées à l'Université de Cambridge, en Angleterre; des cynismes, nihilismes, et paradoxes de nos écoles de critique intellectuelle; des vastes bibliothèques créées au nom de la culture, mausolées, demeures des morts, accumulations de livres pour lesquels il n'y a pas de lecteurs, pour emprunter la description de Lord Rosebery; des futilités de l'Éugénique, s'efforçant dans son ignorance de construire une science de la civilisation au moyen du Darwinisme de l'animal; de la sociologie des Écoles qui dépense ses trésors d'érudition sur la signification du totémisme ou des rites associés à l'âge de la puberté chez la jeune fille sauvage, et reste absolument inconsciente de la signification des forces psychiques s'exprimant dans les grands systèmes d'émotion et d'idéalisme, dont le sens social enveloppe la planète; du gigantesque problème des trusts et des corporations avec leurs systèmes de fraude et de scandale sur un continent; des problèmes également gigantesques du prolétariat sur un autre; puis encore des problèmes de toutes les races que l'Occident a alternative-

ment essayé de réduire en esclavage et d'exploiter, ou d'affranchir dans les autres continents ; des Églises qui ont rempli le monde de guerres de dogmes en restant inconscientes du plus grand de tous les dogmes, à savoir que le système de vérité qui a remplacé le paganisme a ses lettres de créance vivantes dans sa propre signification en tant que science de la civilisation, de tout cela le païen essentiel de l'Occident s'est détourné pour s'adonner au matérialisme grossier et inimaginatif de la guerre militaire et économique.

Mais avec le sentiment de sa prochaine banqueroute, les humeurs de l'atavisme dans le païen de l'Occident sont comme les humeurs de Saül. Dans une phase, c'est l'être qui a créé l'enfer de l'Armageddon ; dans l'autre, il pleurniche dans la pitié de la réaction et balbutie son intention de transformer ses sabres en socs de charrue. A une phase, il émancipe la femme — la moitié de la population terrestre — des effets des âges où la loi de la force brutale pesait sur elle. A une autre, la sauvagerie de ses Schopenhauer, ses Nietzsche, ses Weniger, à l'égard de celle-ci, étale dans son âme le délire animal féroce de la jungle. Dans un des hémisphères, il balance la tête sentimentalement au chœur de Tannhäuser. Dans l'autre, les échos de sa musique de *rag-time* provoquent en lui l'extase, car il croit y entendre le fracas métallique des usines

de force dans le monde qu'il a créé. A une phase, ses aventuriers accumulent dans le commerce et l'industrie des fortunes particulières si vastes qu'il les faut compter en dizaines de millions de livres, si puissantes qu'elles font disparaître celles de l'époque de Marcus Licinius Crassus dans l'insignifiance. A l'autre, le principal fonctionnaire médical du corps gouvernant la plus grande et la plus riche cité de la civilisation déclare, que sur 172 619 enfants des écoles examinés par lui une même année, la moitié souffre de quelque tare organique définie « résultant uniquement de la pauvreté »<sup>1</sup>. Dans une phase, il est le champion de sa civilisation en tant que triomphe universel de l'esprit et de la lumière. Dans l'autre, dans la nation intellectuelle la plus élevée de l'Occident, le jugement tacite du peuple sur les conditions où il vivait au début de la guerre mondiale de 1914 était qu'il avait graduellement omis de donner la vie à autant d'enfants qu'il en fallait à la communauté.

1. Rapport annuel au *London County Council*; voir *Times*, 2 avril 1912.

## DEUXIÈME PARTIE

### LA BASE DE LA PUISSANCE INTÉGRANTE

#### CHAPITRE IV

#### *LA PUISSANCE DANS LA CIVILISATION REPOSE SUR L'ÉMOTION COLLECTIVE, NON SUR LA RAISON*

En commençant les chapitres de cette partie et de celles qui suivent, j'ai conscience d'entreprendre la présentation en une esquisse sommaire du système de connaissance qui doit, dans l'ordre de la nature, devenir la base d'un nouveau type de civilisation. La raison de cette conviction apparaîtra prochainement ; mais il est désirable, maintenant, de saisir de la façon la plus claire et la plus ferme quelques principes fondamentaux qui sont impliqués dès l'abord.

On aura remarqué dans les chapitres précédents

traitant de la faillite du savoir occidental que tous les chefs de la grande renaissance païenne dans l'Occident ont mis en relief une idée dominante, à savoir, celle de l'hérédité innée, en tant que base de l'édifice de la civilisation. Pendant plus d'un demi-siècle, cette idée a été mise en avant avec grande force comme étant l'opposé exact de deux conceptions profondément ancrées, jusque-là, dans la vie de l'Occident, et toutes deux inhérentes au système chrétien d'éthique. La première était la conception de l'égalité de tous les hommes, également fondamentale dans la religion chrétienne et dans tous les idéals du mouvement démocratique dans l'histoire de l'Occident. La seconde était la conception que l'âme de l'enfant, à chaque génération, est comme une page blanche sur laquelle la bonne et la mauvaise discipline produisent des effets indélébiles; conception qui, elle aussi, est à la racine de l'éthique chrétienne.

Ces deux idées, qui avaient été fondamentales pendant des siècles dans la pensée occidentale, étaient directement contrecarrées par la science que développa Darwin. Celle-ci était basée sur la lutte, reposant sur l'inégalité. Son centre, c'était l'hérédité même. Si dans la lutte pour l'existence A pouvait tuer B avant que B tuât A, alors la race devenait une race faite d'A possédant les qualités de A. C'était là, en deux mots, la science

darwinienne de l'évolution. Elle reposait sur l'hérédité innée. Aussi n'y-a-t-il pas d'idée plus en relief dans toutes ces phases de la science occidentale où l'on a tenté de faire de l'hypothèse darwinienne la base d'une science de la civilisation, que la conception de l'influence dominante de l'hérédité innée.

On remarquera comment cette idée, d'une hérédité fixe et presque inchangeable pour les races et les peuples compris dans la civilisation, en est venue, de notre temps, à se mêler à presque toutes les théories politiques et sociales dans l'Occident. Dans les journaux et revues, les écrivains lui assignent toujours une place prépondérante. En Grande-Bretagne et en Amérique, depuis le moment où les théories sociales d'Herbert Spencer ont commencé à agir sur l'opinion, ceux qui partagent ses vues ont été fortement sous l'influence de l'idée que l'hérédité innée est le facteur dominant dans la civilisation. Sur le continent, en Europe, la conception de l'hérédité darwinienne a fourni la base de presque toutes les théories modernes relatives aux relations de l'individu avec la société. Haeckel a fait de l'hérédité la base de son Éthique, Lombroso et son école ont fait de l'hérédité la base de leurs théories caractéristiques sur les facultés individuelles dans leurs rapports avec la société. Le groupe d'écrivains s'occupant de science

politique qui a le plus profondément influencé le développement de l'Allemagne dans la période antérieure à la grande guerre commencée en 1914, a été profondément influencé par l'idée d'hérédité. Bernhardi, dans ses écrits, glorifie continuellement en termes darwiniens l'hérédité guerrière caractéristique de l'Occident. Même les essais de Treitschke sont parsemés d'expressions telles que « nobles nations », « braves races », et d'allusions aux hérédités physiques et mentales des peuples germaniques et autres, et toutes, comme la plupart des théories darwiniennes citées par Bernhardi, impliquent cette conception de l'importance prédominante de l'hérédité innée.

L'idée que la civilisation repose sur l'hérédité fixe et permanente dans l'individu a, récemment, à un point de vue spécial, constitué un préjugé accablant chez ce groupe considérable d'écrivains modernes dans tous les pays d'Occident, qui ont tenté d'appliquer de pures conceptions biologiques aux théories de la civilisation.

La présomption que la civilisation repose sur une grande supériorité intellectuelle, imaginée comme innée chez le civilisé, par opposition au sauvage, était la préoccupation fondamentale de Galton dans sa discussion de la différence entre hommes de races plus avancées, et plus attardées. Ce fut la présomption d'une grande infériorité in-

telle que la civilisation correspondante, innée chez le non-civilisé, qui l'amena à sa comparaison bien connue entre les traits mentaux des Demaras, et ceux du chien; et à nous dire qu'entre le Demara et le chien « la comparaison n'était guère à l'honneur de l'homme »<sup>1</sup>. Dans toutes ses imaginations eugéniques, Galton resta fortement sous l'influence de cette conception de l'hérédité innée.

On peut, pareillement, dire de Bateson qu'il a eu l'esprit fixé dans la même direction dans son rêve d'une civilisation rétrogradant vers une sorte de système de caste, basé sur des facultés innées. Bagehot avait sans cesse en vue une conception de l'hérédité innée dans ses théories de politique. Karl Pearson, dont l'horizon est plus étendu que celui de Galton, peut être caractérisé comme étant toujours plus ou moins sous l'influence de la même idée de la lenteur du changement et de la permanence relative du type dans la société humaine.

L'homme de cabinet et de laboratoire, qu'il considère comme étant le juge compétent en la matière, sait très bien, nous dit Pearson, que la société humaine ne peut être changée en un an; à peine en cent ans, car, dit-il, elle est régie par des lois d'influence psychologique comme le tempérament, l'impulsion et les passions, si inchangeables de direc-

1. *Narrative of an Explorer in Tropical South Africa.*

tion, relativement, que « nul homme isolé, nul groupe isolé d'hommes, nulle génération d'hommes, ne peut façonner à nouveau la société humaine »<sup>1</sup>.

Or, une des premières choses nécessaires à une conception exacte des forces exerçant leur contrôle sur la civilisation, et, par conséquent à une conception exacte de la possibilité d'un ordre de civilisation entièrement nouveau, c'est de comprendre que la plupart de ces présomptions relatives à l'hérédité innée, en tant que base de civilisation, n'ont, en fait, aucun fondement. Au contraire, au jour que fournissent des faits irrécusables et directs, elles ont une signification toute différente. L'intervalle, qui va croissant, entre la civilisation et la barbarie, ne dépend pas de l'hérédité innée. La science de la civilisation n'a presque rien à voir avec les faits de l'hérédité innée. Bien loin que la civilisation soit pratiquement inchangeable ou ne puisse changer que sous des influences agissant lentement pendant de longues périodes de temps, le monde peut être changé en un court espace de temps. En dedans de la durée d'une seule génération, il peut être amené à subir des changements si profonds, si révolutionnaires, si permanents qu'il semblerait presque que la nature humaine elle-même a été complètement changée dans l'intervalle.

1. *The Ethic of Free Thought*, v.

En outre le mécanisme et les forces capables de produire des changements de cette nature existent déjà au monde. On peut les voir en opération partout autour de nous. La science de l'organisation de ce mécanisme et du contrôle de ces forces est la véritable science de la civilisation. Elle représente, à présent, un monde presque inexploré de la connaissance. Si seulement la moitié de l'intelligence et de l'effort que les nations ont jusqu'ici consacrés à l'organisation collective de la société pour la guerre avait été consacrée à l'étude et à l'organisation collective de la société, à la lumière de cette connaissance, le résultat serait qu'on verrait de tous côtés que la civilisation peut être altérée si radicalement et si rapidement que la manière de voir de l'humanité sur presque toutes les choses fondamentales peut être modifiée au cours d'une seule génération.

Voyons si nous pouvons saisir les premiers contours d'une position dont la complète compréhension apparaîtra bientôt, dans l'avenir, comme étant de première nécessité pour tous les gouvernements, pour tous les réformateurs, et pour tous les maîtres de la puissance en civilisation. Le mécanisme par lequel une puissance sans limites, et transformatrice, est capable d'être presque instantanément incorporée dans la civilisation avançante est absolument différent du mécanisme avec lequel, jusqu'à

une époque très récente, le monde avait presque universellement accoutumé de croire le progrès humain associé.

L'Allemagne a été le premier pays d'Occident à faire voir à l'esprit de l'homme, bien que malheureusement, en ce qui concerne seulement les atavismes de guerre, le fait néanmoins indiscutable et de la plus haute signification pour la civilisation, qu'une nation entière peut être complètement modifiée dans son caractère, ses points de vue et ses motifs, en une seule génération. Beaucoup de livres récents traitent de ce sujet à des points de vue variés. Mais presque tous les auteurs sont d'accord sur la nature absolument fondamentale et universelle du changement qui s'est étendu sur une nation entière en une courte période. Cette vaste transformation d'un peuple a été effectuée pratiquement en quelque vingt ans, dit un auteur expérimenté<sup>1</sup>. Elle s'est faite si complètement, dit un autre écrivain bien renseigné, que presque tout ce qui, auparavant, était inclus dans le type de « germanique », disparut en quelques décades. L'altération qui se fit dans la psychologie des peuples germaniques est décrite par l'auteur comme étant un phénomène si vaste et si puissant qu'il a exercé une influence permanente sur l'esprit humain, et cela sur

1. Charles Tower, *Changing Germany*.

une échelle telle que rien ne lui est comparable dans l'histoire<sup>1</sup>.

L'attention des moins observateurs doit s'arrêter plus encore sur le caractère soudain du changement que sur sa nature radicale. La plupart des particuliers ayant une expérience quelque peu étendue de l'Allemagne et des Allemands auront été frappés par ce trait. Un des amis les plus étroits de ma jeunesse, pendant de nombreuses années, fut un capitaine retraité de la marine allemande dont le type d'esprit, les idées et les motifs me paraissaient, d'après un contact pratique avec son entourage, dans son propre pays, être tout à fait habituel parmi les classes cultivées en Allemagne, au temps où il atteignait l'âge viril.

Dans la génération montante de la nation allemande, comprenant 65 millions d'habitants, il n'existe, maintenant, probablement pas un seul individu de ce type.

Le changement n'était pas principalement un changement chez les individus à l'égard de leurs intérêts. C'était un changement affectant si profondément et si dynamiquement toute la nation allemande dans son attitude à l'égard du monde qu'il a déjà exercé une influence incalculable sur l'histoire de la civilisation.

1. Voir F.-M. Hueffer, *When Blood is their Argument*. Parties II et III.

Tout ceci, qu'on se le rappelle, fut accompli par une classe dirigeante en Allemagne presque exclusivement vouée à la poursuite de ces idéals de guerre qui ont été décrits au chapitre précédent. Mais, tout à fait à part de la nature des idéals impliqués dans le changement, ce sont le fait du changement même, son caractère complet, achevé, son universalité, et sa soudaineté, qu'il convient de noter ici comme phénomènes d'une importance de tout premier ordre.

Une révolution d'un caractère différent qui s'est produite dans des circonstances similaires dans la psychologie d'une autre nation, en un temps presque aussi court, est encore plus remarquable. Chez les Japonais, l'Occident a vu une nation orientale, en l'espace de moins de deux générations, traverser tout l'intervalle qui sépare le féodalisme des conditions modernes. En cet espace de temps, un changement dans les habitudes générales, dans les points de vue sociaux et mentaux, dans la conscience nationale, a été accompli comme par un coup de baguette de magicien. La nouvelle hérédité sociale ainsi presque subitement acquise a eu une telle action transformatrice, et a si profondément influencé les virtualités du Japon dans le monde que, dans la brève période mentionnée, des résultats ont été obtenus, absolument contraires à tout ce qui, jusque-là, était cru possible.

La civilisation a vu un peuple jusque-là négligeable, et considéré comme ne devant pas être fréquenté par les nations occidentales, atteindre presque d'un bond une effcience dans les arts de la paix, et plus tard dans la dure tension de la guerre, qui l'a mis sur un pied d'égalité avec les grandes puissances conductrices de la civilisation.

En ses oumettant collectivement, de propos délibéré, à une nouvelle sorte d'hérédité sociale, les Japonais ont atteint en moins de deux générations une position que les principales nations occidentales n'ont atteint qu'au cours de siècles d'effort, dans le processus ordinaire de développement.

L'historien de l'avenir, regardant en arrière, s'apercevra que, pendant trois siècles, il n'y a pas eu d'événements au monde comparables, au point de vue de la signification et de la leçon qu'ils constituent pour l'avenir, à cette soudaine transformation du Japon moderne et de l'Allemagne moderne. Une nouvelle science, un nouvel ordre d'idées, une nouvelle sorte de connaissance dont les éléments eux-mêmes sont encore presque inconnus, sont entrés dans le champ de vision de la civilisation.

Il y a quelques années, quand je publiai dans *Social Evolution* une critique jetant à bas l'examen des facultés mentales de races prétendues inférieures, tel que le pratiquait Galton, ce fut comme

une sorte de révélation pour beaucoup d'esprits et même de ceux qui avaient une éducation scientifique, d'apprendre qu'il n'y a pas de large intervalle inné de supériorité, intellectuelle ou mentale, même entre les races les plus civilisées et le sauvage. L'efficiace que possède la civilisation par rapport à la barbarie repose, disais-je, sur une base tout autre que celle qui a été jusqu'ici presque universellement admise.

C'est à ce propos que, à l'époque, je formulai une prédiction à laquelle il faut maintenant se reporter<sup>1</sup>. Je me hasardai à assurer que tôt ou tard il deviendrait clair, dans la présente tension du monde, que les peuples d'Occident, en prétendant à la suprématie sous prétexte de la possession de quelque supériorité innée, intellectuelle ou mentale sur les races humaines, moins avancées, se leurraient d'un faux espoir. Toute la promesse de l'intellect dans le passé, à ce point de vue, était destinée, selon moi, à se terminer dans les désillusions. La civilisation reposait, disais-je, non sur l'intellect ou le processus de raisonnement de l'esprit, mais sur l'héritage psychique transmis de génération en génération, et certainement indépendant de l'hérédité innée de l'individu.

Toute cette part d'héritage de la civilisation qui

1. *Evolution Sociale*, chap. ix, p. 244 et suiv.

consistait en conquête de l'intellect, en sciences, arts et autres produits de l'esprit, devait, disais-je, être rapidement acquise par les peuples moins avancés, et serait, dans l'avenir, utilisée avec une efficacité frappante contre les races les plus développées par des populations que celles-ci avaient jusque-là considérées de haut.

Cette prédiction a été littéralement réalisée. Elle fut formulée, il y a plus de vingt ans, non seulement avant la récente guerre Russo-Japonaise, mais avant la guerre qui précéda, entre Chine et Japon, et à une période où nulle puissance occidentale n'avait rêvé que le Japon pût obtenir son entrée dans le groupe des grandes puissances du monde en vertu de son effcience militaire manifestée par l'acquisition de l'art et des méthodes de la guerre de l'Occident.

Toute la science de l'expansion de la civilisation dans l'avenir est en rapport avec les principes jusqu'ici non inventoriés qui sont à la base des changements ainsi presque subitement survenus dans l'histoire récente du Japon et dans l'histoire surprenante de l'Allemagne moderne. Mais nous n'avons touché qu'à la marge d'un vaste sujet, et même, dans une phase seulement de celui-ci.

Il est nécessaire de saisir la base physique du processus dans la nature humaine qui gît sous ces événements pour pouvoir distinguer pleinement

la portée de celui-ci dans l'avenir de la civilisation. Une zoologiste de premier ordre a fait particulièrement avancer le côté purement biologique de ce sujet, depuis le moment où j'écrivais : c'est Sir Edwin Ray Lankester, membre de la Société Royale. Dans l'article sur la Zoologie, de la dernière édition de l'*Encyclopaedia Britannica*, cet auteur a récemment insisté de façon toute spéciale sur la signification qu'a, pour la civilisation, le mécanisme de cette sorte d'héritage social que j'ai décrit dans *Social Evolution*.

Sir Edwin Ray Lankester décrit le fait principal auquel elle se rapporte comme « un facteur nouveau, et sans précédents, dans le développement organique ».

Toute la recherche conduite dans le passé a, dit-il, été dominée par des idées erronées. L'hérédité qui importe, au degré suprême, à la civilisation, n'est pas celle qui est innée dans l'individu. C'est l'héritage social qui constitue le facteur dominant dans le progrès humain, cette sorte d'hérédité étant, pour employer les termes de Sir Edwin Ray Lankester, « totalement dégagée des limitations de la continuité protoplasmique... Elle s'accroît et développe, dit-il ailleurs, « selon des lois autres que celles qui régissent les corps périssables des générations humaines successives » de sorte que, dans chaque génération, l'enfant commence, pour ainsi

dire, avec une table rase, l'héritage ainsi transmis exerçant « une influence incomparable sur le cerveau éduicable ».

Il convient de se rappeler toujours qu'il n'est pas inné en aucun de nous une partie quelconque des effets soit du bon, soit du mauvais, de cette hérédité collective, y compris ses éléments psychiques. Si donc elle était interrompue dans le cas de la société, et si l'héritage se trouvait n'être pas transmis entre deux générations quelconques par enseignement ou par imitation, le résultat serait extraordinaire. Il y aurait une lacune subite dans tout l'ordre de la civilisation. Les hommes naîtraient physiquement et mentalement les mêmes, mais ils ne posséderaient par hérédité en eux-mêmes nulle trace, et aucun des effets du savoir et de la discipline passés de la société.

Ce fait impressionnant est, à un certain point, déjà vaguement saisi par l'opinion : sans cesse la portée en est mise sous ses yeux par les systèmes d'éducation. Mais le fait contraire n'a jamais été saisi par l'esprit humain dans toute sa signification.

*Si la génération montante d'hommes était soumise à une nouvelle hérédité collective, comprenant en particulier ses éléments psychiques, elle l'accepterait tout aussi facilement que l'ancienne. Et nous assisterions au spectacle surprenant d'un grand changement dans le monde, donnant à l'observateur l'im-*

*pression qu'une modification fondamentale dans la nature humaine s'est produite soudainement, et sur une échelle universelle.*

C'est à ce fait plus qu'à tout autre dans le domaine entier du savoir humain que se rapporte fondamentalement la science de civilisation. Tous les faits et théories relatifs aux qualités innées des individus sont, en comparaison, d'une signification tout à fait secondaire. Comment obtenir le contrôle du mécanisme de cette hérédité collective qui, nous le verrons bientôt, est principalement psychique dans ses éléments majeurs : tel est le problème prochain de la civilisation, et dont l'esprit du monde aura à s'occuper pour longtemps dorénavant.

L'immense virtualité de cette hérédité en tant que cause d'efficacité dans la civilisation est due à deux faits dont l'un nous porte bien au delà de l'horizon étendu des vues frappantes de Sir Edwin Ray Lankester. Elle est due, en premier lieu, à cette accumulation de savoir enregistrée dans l'héritage social que cet auteur avait principalement en vue. Mais elle est due en second lieu et bien plus distinctivement à la création et à la transmission, en tant que partie de l'hérédité collective, de cet élément psychique consistant en idées et idéalismes reposant sur l'émotion, et qui sont transmis aux jeunes sous l'influence de l'émotion psychique. Ceux-ci ont dans la nature humaine une base phy-

sique différant des lois du processus du raisonnement de l'esprit dont, jusqu'ici, les manuels de l'Occident ont été pour la plus grande partie remplis. Mais cet héritage psychique dans la civilisation est l'élément qui, de tous, a le plus d'influence dans l'hérédité collective. Son importance est profonde, et dépasse de beaucoup celle de l'hérédité innée dans l'individu. Il est capable de donner l'être à des groupes d'hommes munis, de façon permanente, de caractères, sentiments, types de conduite, de l'influence desquels ils ne peuvent jamais s'affranchir, et dont la marque distinctive est le pouvoir de renoncement et de sacrifice qu'ils créent chez l'individu.

Dans l'avenir, on verra clairement qu'au temps où nous sommes tout le savoir occidental subit une profonde révolution. Dans le passé, l'intelligence occidentale a été concentrée exclusivement sur ce phénomène dans le temps qu'on peut nommer l'émergence de l'individu efficient. La science de cet individu efficient est fondée sur la raison. La Raison est essentiellement la connaissance de la force matérielle et non celle du monde tel qu'il est, c'est-à-dire que c'est la science des causes qui permirent à A de tuer B avant que B pût tuer A dans le milieu qui a dominé dans le passé du monde. Les controverses supérieures dans le savoir occidental depuis 50 ans, auxquelles ont participé des esprits

tels que ceux de Bergson, de Bradley, de James, de Balfour, de Ward, de Schiller, de Lange, de Lodge, de Mc Taggart, de Tolstoï, de Mc Dougall et de beaucoup d'autres, présentent un trait commun que l'on retrouve dans tous les développements.

Toutes représentent cette phase de la pensée moderne en Occident où l'on s'efforce de séparer la psychologie de l'intégration individuelle de la psychologie de l'intégration sociale, cette dernière se fondant dans l'universel et l'infini<sup>1</sup>. Ce sont les lois de l'intégration de l'individu efficient dans la lutte pour ses propres intérêts qui ont jusqu'ici rempli presque tous les manuels scientifiques de l'Occident.

Il en est ainsi de la Physiologie à l'Éthique, de l'Économique et de la Politique à la Psychologie. *Tout ce système de connaissance passe aux tas de décombres du temps, en tant que science de la civilisation.*

C'est dans l'intégration sociale que l'homme doit atteindre son efficacité maxima. Les lois de l'intégration sociale sont de caractère psychique et elles doivent, dans la nature des choses, contrôler l'évolution de l'esprit humain et de son contenu. Les lois d'émotion sociale, comme le D<sup>r</sup> A. Sutherland<sup>2</sup>

1. Ceci a été le fait le plus frappant manifesté par les pages des recueils tels que *Mind* ou le *Hibbert Journal* depuis un temps fort long.

2. *Origin of the Moral Instincts*.

l'a le premier indiqué clairement, ont dans l'organisme humain une base physique différant de celle des lois de l'esprit s'exprimant par la Raison. La cause du progrès humain est l'émotion psychique. *Le grand secret de l'âge qui vient dans l'histoire du monde est que la civilisation repose non sur la Raison mais sur l'Émotion.*

Un des résultats les plus remarquables de la concentration de l'âme occidentale, pendant des âges, sur le phénomène de l'émergence de l'individu efficient dans son propre intérêt dont il vient d'être question, est notre situation vis-à-vis de l'émotion. Nous ne connaissons guère celle-ci qu'autant qu'en rapport avec la science de cet animal efficient. Dans la civilisation, nous sommes constamment dans la nécessité de dominer cette sorte d'émotion dans le conflit quotidien de la vie. Mais il a suivi comme une des conséquences de ceci qu'une partie considérable des hommes, même cultivés, a acquis l'habitude de concevoir une diminution d'aptitude à l'émotion comme un trait de civilisation montante. L'erreur provient d'une confusion d'idées fondamentales. C'est le *contrôle* de l'émotion, et non l'absence de celle-ci qui est une marque de civilisation élevée. *Toutes choses égales d'ailleurs, plus l'individu ou le peuple est élevé, et plus est élevée et complète son aptitude à l'émotion.*

Dans la civilisation telle qu'elle existe autour de

nous à présent, on discerne partout l'influence de cet élément d'émotion psychique transmis dans l'héritage collectif. On en aperçoit des phases dans les effets profonds de la discipline nationale et de la morale nationale sur les différents peuples, dirigés dans le passé presque uniquement vers la réalisation des idéals de guerre. Elle est visible dans l'influence des idées et des types d'opinion sur les classes, groupes et associations d'hommes. Mais les résultats les plus frappants et permanents de l'émotion psychique ainsi transmise dans la civilisation sont visibles dans la culture intensive de l'âme et de l'esprit que les formes de croyance, et surtout les types supérieurs de religion, sont capables de produire sur les hommes et les peuples.

A la seule exception d'efforts gigantesques consacrés à l'idéal national de sacrifice dans la cause d'une guerre heureuse, dont les résultats dans l'histoire récente ont été stupéfiants, le monde n'a été témoin d'aucun exemple, dans son histoire, des idéalismes de l'âme universellement imposés par une culture intensive à la jeunesse de la civilisation en conditions d'émotion et avec l'appui de tout l'équipement et des ressources de la civilisation moderne. Les grands systèmes de religion qui ont été le plus près de réaliser pareille conception dans le passé ne sont pas, à beaucoup près, jusqu'ici arrivés, même de loin, à ce qui est possible sous les

conditions modernes de savoir. Nous sommes sur les confins d'une nouvelle ère de civilisation, et le peuple ou le type de civilisation qui, le premier, réussira dans cette expérience obtiendra le contrôle de tous les réservoirs de force de la civilisation à un point qui n'a jamais été rêvé dans le passé.

Il n'y a pas une institution existant dans le monde de l'humanité civilisée qui ne puisse être profondément modifiée, ou abolie, au cours d'une génération. Il n'est forme ou ordre de gouvernement, ou du domaine de la force, qui ne puisse être expulsé du monde en moins d'une génération. Il n'est point d'idéal conforme aux principes de la civilisation, rêvé par un utopiste ou un idéaliste quelconque, qui ne puisse être réalisé durant la vie de ceux qui l'entourent. Treitschke, en tant que jeune professeur d'université, parlant en 1863, prophétisait de plus loin, et plus exactement qu'il ne pensait, quand il disait qu'il n'était point d'idéal qu'un peuple vivant pût se proposer qu'il ne pût réaliser dans l'histoire<sup>1</sup>. Si seulement le peuple allemand eût eu la liberté d'en faire l'expérience sur un idéal de civilisation, qu'est-ce que l'Allemagne moderne n'aurait pu accomplir dans le monde ?

1. Ad. Hausrath. *Vie de Treitschke.*

---

## CHAPITRE V

### *L'ÉMOTION DE L'IDÉAL EST LE PRINCIPE SUPRÊME D'EFFICIENCE DANS LA LUTTE COLLECTIVE DU MONDE*

Celui qui se soustrait aux effets des obsessions du passé et qui peut regarder le monde tel qu'il existe, droit en face, celui-là a aussitôt l'âme envahie, sans pouvoir faire la moindre résistance, par la conviction que la civilisation de l'Occident n'est pas grand'chose de plus que la barbarie glorifiée. Ce qui est arrivé dans celle-ci est que ceux qui ont obtenu le pouvoir se sont efforcés principalement de fonder toutes les institutions occidentales sur l'hérédité de l'individu efficient dans la lutte pour ses propres intérêts. Recevant cette hérédité innée, venant en ligne droite du temps où l'effort universel consistait pour A à tuer B avant que B pût tuer A, ceux qui survivent grâce à elle l'ont organisée en ce qu'on appelle la civilisation. Le résultat était inévitable. Dans nos relations inter-

nationales, pour citer le propos mémorable de l'Hon. George Peel, l'histoire d'Occident est synonyme d'homicide universel. Et à mesure que les écailles nous tombent des yeux, nous voyons nos systèmes économiques recevant leur impulsion de la même hérédité inhérente, non pas vêtus des euphémismes dont nos manuels ont cherché à les draper, mais tout nus, et, comme Treitschke les a décrits, offrant les types permanents de cette besogne de guerre où les hommes sont sans cesse dressés les uns contre les autres.

Bref, la civilisation n'est pas arrivée. Le pouvoir caractéristique de la civilisation, rendant celle-ci irrésistible, n'a jamais encore été mis en action. La prodigieuse virtualité de la civilisation, opposée à la barbarie, consiste en son hérédité de culture, ou collective, imposée à la génération montante sous des conditions appropriées. L'élément le plus important en l'affaire, c'est-à-dire les idéalismes d'âme et d'esprit transmis aux jeunes de chaque génération sous l'influence de la passion sociale, est absolument illimité dans ses effets. Le pouvoir qu'il représente est capable de créer un nouveau monde dans l'espace d'une génération. Il est capable de balayer en une seule génération n'importe quel ordre existant du monde. Mais jamais on ne l'a vu en existence, dirigé et régi par la civilisation.

Le plus récent exemple occasionnel de la portée de cette puissance dans l'histoire stupéfiante de l'Allemagne moderne est le plus grand événement de l'histoire moderne. Mais c'est un événement où nous ne voyons créer et utiliser l'hérédité de culture que presque exclusivement aux fins de guerre et à l'asservissement du monde aux idéals fondés sur la guerre et dépendant de la guerre pour leur perpétuation. Même ainsi dirigée, elle a donné à l'histoire un exemple de sacrifice de soi organisé si colossal et si admirable qu'il a pu paraître « presque surhumain » comme l'a dit un récent écrivain américain, bien que ce soit aussi un exemple de puissance presque surhumaine si mal dirigé, qu'il constitue « un des événements les plus pathétiques de l'histoire de l'humanité<sup>1</sup> ».

Il est impossible de croire que la civilisation permettra à la puissance illimitée qu'elle possède ainsi de continuer à être de la sorte mal dirigée ou laissée latente. La tentative d'imposer les idéalismes de la civilisation collectivement à l'esprit de la génération montante, faite sur une échelle immense, de façon délibérée et voulue, et avec tout le mécanisme de haute organisation sous les conditions où l'émotion sociale est profondément remuée se fera certainement en grand dans l'avenir.

1. *From an American (Times, 11 juin 1915).*

Les processus de l'époque sont devenus un mécanisme pour la présentation des idéalismes de l'esprit à l'imagination générale avec une puissance suggestive qui jusqu'ici n'a jamais été possible. La signification des nouvelles forces a naturellement été d'abord et le plus profondément sentie dans les grands centres du système nerveux de la civilisation représentée par la vie nationale des nations principales. Mais cette signification s'étend bien au delà de ses relations avec les idéals de nationalité. Toute institution dans la civilisation est aux prises avec une nouvelle sorte de savoir dont le contrôle deviendra pour elle une question de vie ou de mort. Il est évident que la science de la création et de la propagation de l'opinion publique sous l'influence de l'émotion collective est sur le point de devenir la principale science de civilisation, la science maîtresse à laquelle s'adresseront, dans l'avenir, avec toutes les ressources dont ils disposent, tous les gouvernements et tous les intérêts puissants.

C'est un progrès énorme dans la connaissance que de comprendre clairement, avec ses conséquences à longue portée, le fait que la faculté humaine représentant le centre de l'intégration s'opérant dans la civilisation est, non pas le processus logique de l'esprit, mais *l'émotion de l'idéal*. A un moment qui ne tardera guère, on verra que

tous les mouvements principaux dans la pensée occidentale, depuis que j'ai publié *Social Evolution*, montrent combien les anciennes attitudes intellectuelles s'adaptent de plus en plus à ce fait. Considérez nos centres de culture. Ici, c'est M. F.-C.-S. Schiller déclarant que la recherche raisonnée de la vérité absolue n'est plus un idéal opérant<sup>1</sup>; là, c'est Bergson décrivant, comme étant la force caractéristique du monde, celle qui pousse l'homme à tirer de lui-même plus qu'il ne s'y trouve par création actuelle<sup>2</sup>; plus loin c'est William James déclarant absolument inutile d'essayer de démontrer par des processus purement intellectuels la nature de la vie intérieure en nous qui pourtant travaille à créer le monde<sup>3</sup>. Partout la portée et la signification du processus de changement sont apparentes.

Les spéculations prématurées du passé concernant la place de la raison dans le monde seront toutes, en leur temps, mises de côté. La Raison, qu'elle pèse les planètes ou bien discute la nature de l'Absolu, n'est que le mécanisme mental élaboré dans le passé en correspondance avec ces forces qui ont produit l'*intégration individuelle*. L'individu

1. *Infailibility and Toleration* (*Hibbert Journal*, VII, 1).

2. *Hibbert Journal*, oct. 1911.

3. *The Varieties of Religious Experience*.

du passé a nécessairement été l'individu efficient dans la lutte pour ses propres intérêts. Mais dans l'intégration sociale qui s'opère, l'éternelle loi d'efficiencé ne peut être formulée en termes de raison. Car elle ne peut se résumer que par un mot : le sacrifice.

A cette période, la loi d'efficiencé est toujours le sacrifice, le sacrifice de l'unité dont l'homme ne devient capable qu'en raison de l'émotion de l'idéal seule. Le pouvoir de sacrifice et de renoncement est le premier et le dernier mot dans cette sorte d'efficiencé qui prend de plus en plus de profondeur dans l'ère sociale de la race. L'homme ne peut atteindre sa plus haute puissance que dans l'intégration sociale ; et il n'y a aucune cause dans l'univers qui soit capable de rendre l'individu, qui est efficient dans la lutte pour ses propres intérêts, capable du principe de sacrifice sur lequel repose l'intégration sociale, en dehors de la cause qui s'exprime par l'émotion de l'idéal. La civilisation a son origine, a son existence et a la cause de son progrès dans l'émotion de l'idéal. C'est par cette faculté que l'esprit humain se hausse à l'Universel. C'est son aptitude à l'émotion de l'idéal et non son esprit raisonnant qui fait l'Homme pareil à Dieu et le sépare des bêtes.

Le premier trait remarquable de l'émotion de l'idéal consiste en ce que c'est une attitude de

l'esprit qui, pour des raisons physiologiques profondes dont il sera parlé plus loin, atteint son plus haut développement chez l'enfant. Pour produire les résultats les plus permanents — résultats qui, le plus souvent, ne peuvent être extirpés par la suite — c'est à l'émotion de l'idéal qu'il faut toujours faire appel dans l'âme de l'enfant. Un des passages les plus significatifs dans l'essai de M. Bateson, traitant de l'hérédité innée dans ses rapports avec la société, est celui où il reconnaît, sans toutefois discuter la pleine signification du fait, que les émotions altruistes — qui, il vient de l'être dit, fournissent cette aptitude au sacrifice sur laquelle est édifée la civilisation —, sont le plus hautement développées chez le jeune. A mesure que l'hérédité innée de l'individu de notre civilisation existante se développe, les émotions altruistes, dit M. Bateson, tendent « à s'affaiblir après l'adolescence et à disparaître à mesure que survient l'âge adulte<sup>1</sup> ».

C'est là une observation exacte, enregistrant un fait dont l'application a la plus grande portée et le plus d'importance dans l'avenir de la civilisation. L'extraordinaire intensité de l'émotion de l'idéal dans l'âme de l'enfant, et le rôle que joue cette faculté dans la production de l'aptitude au sacrifice sur laquelle repose la civilisation doit toujours être

1. *Biological Fact and the Structure of Society.*

tendue présente à l'esprit. C'est un fait fondamental dans la science de l'hérédité de culture. M. Havelock Ellis reproduit un passage du P<sup>r</sup> Stanley Hall où il est dit que « l'enfant normal sent l'héroïsme de l'inexplicable instinct du sacrifice de soi » à un âge très précoce, même « beaucoup plus tôt, et avec beaucoup plus d'acuité qu'il ne peut comprendre le sublime de la vérité<sup>1</sup> ». La conséquence de ce fait et sa portée physiologique commencent seulement à attirer l'attention de la science. Mais la connaissance de celui-ci a longtemps gouverné la direction de développement dans les mouvements supérieurs en art, en religion, et dans toutes les grandes littératures.

L'effet des conceptions de l'esprit fournies à la jeunesse par la discipline et l'exemple sous l'influence de l'émotion de l'idéal est absolument indestructible. Il donne au caractère une direction permanente qui ne peut jamais être modifiée. Il crée chez l'individu une aptitude au sacrifice, au service de ces idéals, qui s'élève au-dessus de l'intérêt personnel, et est absolument indépendante de la faculté de raisonnement de l'âme humaine. En des temps récents, on a pu voir diriger dans ses formes les plus caractéristiques vers des fins nationales, le contrôle de cette puissance illimitée au

1. *Man and Woman.*

moyen de la direction de l'émotion de l'idéal chez la jeunesse. Et il en est résulté les exemples étonnants de sacrifice dont le monde a pu être le témoin au cours de la grande guerre commencée en 1914.

A travers toute cette guerre, la capacité de sacrifice chez les hommes s'est manifestée à un degré qui n'a jamais été atteint auparavant, sous les conditions les plus dures. C'est grâce à elle qu'on a pu voir, sans arrêt, de vastes troupes s'élevant à des millions, faire face résolument à une mort presque certaine, en formations denses, au service de l'Allemagne. Elle a provoqué les mêmes exemples de sacrifice, sur une échelle fabuleuse, chez les autres nations engagées dans la guerre. Elle a donné à la civilisation l'exemple de millions d'hommes enrôlés par la Grande-Bretagne et ses peuples, par recrutement volontaire, partant au-devant de la mort, au service de leur cause, à la suite d'un jugement joyeux et réfléchi : et ceci, dans une proportion qui, sous de pareilles conditions, est sans précédent dans l'histoire. Mais dans tous ces cas une enquête montrerait que la force de la dévotion obligeant au sacrifice pour les idéals de nationalité ne devait rien à l'hérédité innée de l'individu, mais avait sa source, son origine première dans l'hérédité collective imposée à la génération ascendante sous l'influence de l'émotion de l'idéal, puissamment éveillée par l'en-

seignement et l'exemple, à quelque période, dans l'âme de l'enfant.

Une influence indirecte de l'aptitude au sacrifice ainsi créée peut être observée bien au delà de cette phase où d'après Bateson les émotions altruistes tendent à s'affaiblir et à disparaître. On peut en voir un effet puissant dans son influence sur l'opinion générale. Car, si égoïste que puisse devenir la perspective générale, les hommes, pourtant, comme l'a affirmé William James « ne tolèrent point quiconque n'a nulle aptitude quelconque au sacrifice héroïque... Peu importe ce que peuvent être, autrement, les faiblesses d'un homme ; du moment où il est prêt à risquer la mort dans le service qu'il a choisi, ce fait le consacre à tout jamais<sup>1</sup>. »

Il a été déjà dit que l'œuvre que l'Allemagne a faite en créant et imposant à la génération ascendante les idéalismes collectifs de sa nationalité constitue le plus grand événement de l'histoire moderne. C'est, il est vrai, l'histoire d'une puissance immense mal orientée, mise au service de fins ataviques. Mais ceci n'enlève rien à la signification du fait. Il reste à la civilisation à voir en pleine clarté la véritable application de la leçon

1. *The Varieties of Religious Experience*, conférence, XIV, p. 364.

qu'il renferme. C'est exactement la leçon que j'ai annoncée dans la *Herbert Spencer Lecture* à l'université d'Oxford en 1908, comme étant celle que l'Allemagne avait à donner au monde<sup>1</sup>. C'est devenu une leçon qui maintenant — c'est affaire de vie ou de mort — doit être mise à profit par la civilisation, aussitôt que comprise. Il est, pour cette raison, d'une importance vitale de concentrer l'attention sur le mécanisme du processus tel qu'on peut le voir actuellement en existence.

Dans ce processus de l'Allemagne moderne par lequel la psychologie de tout un peuple fut changée en une génération, le fait fondamental à saisir est que le siège et le centre de la vaste expérience, durant toute la période d'accomplissement, était dans l'âme de la jeunesse. C'est le système éducatif allemand qui a créé la psychologie par laquelle l'Allemagne moderne fut entraînée dans la guerre mondiale de 1914, avec toutes ses répercussions lointaines. Et la direction précise de l'éducation allemande fut, par surcroît, donnée par un petit nombre de personnes. Ce fut, principalement, l'œuvre de deux personnes seulement, d'Adalbert Falk, ministre de l'Éducation, en Prusse jusqu'en 1879, et de l'empereur Guillaume II. Dans la plupart des pays on cherche les chefs des

1. *Individualism and after*, p. 30-31.

grands mouvements nationaux parmi les intelligences qui ont été prééminentes dans les diverses activités nationales et dans les systèmes de culture nationaux.

Mais, en Allemagne, il en fut autrement pour cette tâche. En Prusse, c'est vers les maîtres des écoles élémentaires que l'État se tourna d'abord pour trouver un appui dans sa tentative de création des idéalismes du nationalisme allemand, et pour les imposer à la jeunesse. Après quoi, il s'orienta vers les maîtres des écoles plus élevées, et enfin vers les professeurs d'Université. C'est seulement à la dernière phase que l'on tint compte de l'âme adulte de la nation.

Peu après son avènement, l'empereur Guillaume II s'adressa personnellement aux maîtres des écoles élémentaires et supérieures de ses royaumes et leur exposa ses idées sur la nécessité de concentrer l'esprit de la jeunesse sur les idéals nationaux, au moyen du système d'éducation qui fut, immédiatement après, imposé à la nation. Dans son discours, et dans le projet de système, l'idéalisation de la guerre, l'idéalisation de la nation allemande en tant que reposant sur la guerre, et l'idéalisation du rôle joué dans l'une et l'autre par la maison de Hohenzollern tenaient une place considérable. L'esprit de ce discours et des mesures qui le suivirent fut introduit ensuite dans les moindres

dres détails d'éducation par la totalité de la puissance organisée de l'État en Allemagne.

L'effet qu'exerça sur la génération montante en Allemagne cette *auswärtige Kulturpolitik* fut profond. Par cette expression il faut entendre, en pratique, la présentation continue des conceptions nationales à l'âme de la jeunesse allemande, sous l'influence de l'émotion de l'idéal.

Essayons d'imaginer, quoique imparfaitement, ce qui se passa en fait. Les idéals choisis étaient sans cesse gravés par les maîtres sur l'âme de la jeunesse de tout un peuple dès l'âge le plus tendre. Il faut nous défaire de cette notion courante et superficielle que ces idéals de nationalisme allemand pouvaient être visibles pour les gens de l'extérieur et les étrangers, comme ils l'étaient pour le peuple allemand. Car la force de toute l'expérience résidait en ceci : le système allemand atteignait les sources de l'âme à ses centres psychologiques les plus profonds en présentant toujours des buts nationaux en étroite association avec cette conception de sacrifice et de devoir à laquelle l'émotion de l'idéal est indissolublement alliée dans l'âme de la jeunesse.

Les idées maîtresses\* du système d'éducation allemand ressemblaient fortement, par tous leurs traits, à celles que Mazzini avaient antérieurement

exposées à ses concitoyens<sup>1</sup>. On y trouve l'écho du clairon idéaliste de Mazzini. En outre, partout l'âme allemande saisissait la profonde distinction faite par Mazzini, à savoir que l'éducation s'adresse par l'émotion aux facultés morales de la jeunesse, et l'instruction, aux facultés intellectuelles, et que la vie d'une nation est toujours dans son éducation. Il faut donc se représenter cet enseignement organisé de l'idéal du nationalisme allemand imposé à la jeunesse des écoles élémentaires continuant à opérer sur celle-ci dans les écoles supérieures. Il faut se représenter cet enseignement comme agissant encore sur la génération montante dans les universités à une phase plus avancée. Et il faut se représenter, plus tard, la totalité de la nation adulte continuant à s'entendre prêcher de façon continue les mêmes idéals par des fonctionnaires, par l'état organisé, et enfin par l'Empereur à la tête de l'État.

La politique collective supérieure de l'État, à sa phase finale, fut bien décrite dans une lettre écrite en juin 1913, un an avant le déchaînement de la grande guerre, par M. de Bethmann-Hollweg au P<sup>r</sup> Lamprecht, de l'Université de Leipzig, demandant aux classes cultivées leur appui et leur coopé-

1. *Sur les Devoirs de l'Homme, IX. Éducation.*

2. *German Ideals (Times, 13 déc. 1913).*

ration constants en maintenant devant l'esprit du peuple allemand les idéals nationaux. Elle fut particulièrement définie avec un sérieux et une simplicité surprenants, et avec beaucoup de puissance par l'empereur Guillaume II dans une longue série de discours, près d'un millier, prononcés durant les 25 premières années de son règne à l'occasion de presque tous les types de devoir public.

Le but de l'État, dans cette œuvre, était partout d'orienter l'opinion publique par l'intermédiaire des chefs de ses départements, tant spirituels que temporels, de la bureaucratie, des officiers de l'armée, de la direction gouvernementale de la presse, enfin, de la direction gouvernementale de tout le commerce et de toute l'industrie de la nation, de façon à amener l'idéalisme de la nation tout entière à la conception et à la défense de la politique nationale de l'Allemagne moderne.

C'est l'émotion de l'idéal que nous avons sous les yeux à travers toute cette stupéfiante élaboration de l'histoire dans l'Allemagne moderne, et dans l'influence qu'elle a exercée sur le monde. Ce furent la conception du devoir et la capacité de sacrifice, évoquées dans l'âme de la jeunesse dès le début par l'émotion de l'idéal qui formaient la base de tout l'édifice : là était la vitalité de toute la conception.

Ce fait déjà remarqué à propos des écoles est

particulièrement évident dans les discours de l'Empereur sur presque tous les sujets. Dans ses discours aux recrues de l'armée et de la marine à l'occasion des serments annuels, et dans ses discours à l'armée, on retrouvait, mélangée à cette note d'appel à l'instinct primitif chez l'homme qui, une fois<sup>1</sup> fut sévèrement condamnée par Tolstoï, la note incessante de la nécessité du sacrifice, du devoir, de la discipline, du dévouement, de l'obéissance inflexible au service des idéals nationaux. Lors d'occasions publiques, plus étendues, par l'extraordinaire mélange de l'éthique de Nietzsche et de Haeckel avec celle du christianisme, la note la plus caractéristique des discours impériaux se trouvait dans l'inoculation de l'esprit d'effort et de sacrifice requis par le service des idéals nationaux : « Pour nous, peuple allemand les grands idéals sont une propriété permanente... encourager l'idéal est le plus grand œuvre de la culture. »

Il est impossible d'estimer trop haut l'influence de l'émotion de l'idéal dans un cas pareil. C'est l'effet de capacité de sacrifice qu'elle a produit qui retentit à travers toute l'histoire de l'Allemagne moderne. Même, comme dans le cas présent, appli-

1. Discours de l'Empereur, à Potsdam, 23 novembre 1891, lors du serment des recrues.

2. Discours, Berlin, 18 décembre 1901.

quée à la réalisation des plus basses et des plus grossières fins de guerre, cette aptitude au sacrifice, sous la forme organisée, produit des effets tels qu'ils justifient pleinement la description de l'américain déjà cité : « presque surhumains ». Si les idéals nationaux qui furent mis en avant n'avaient pas été ataviques, et avaient cadré avec le sens de l'évolution ascendante de la civilisation, ce n'est pas aller trop loin de dire qu'il n'est rien que l'Allemagne moderne n'eût pu accomplir dans le monde par les moyens qui furent employés.

La conclusion sur laquelle doit se concentrer l'esprit est qu'inévitablement à l'avenir la civilisation se tournera vers l'émotion de l'idéal, utilisée sous les conditions voulues pour la réalisation de ses fins. La science de la fonction de l'émotion de l'idéal dans l'intégration sociale qui s'opère n'est rien de plus, ni rien de moins que la science de l'efficiencé, et par conséquent la science de toutes les causes gagnantes en civilisation. De l'incommensurable futilité de toute autre sorte de savoir prétendant à constituer la science de l'efficiencé dans la civilisation, l'âme du monde entier acquerra peu à peu la conviction. Une fois que l'on a saisi la différence élémentaire entre la cause de l'efficiencé dans l'intégration individuelle reposant sur l'affirmation de soi, et la cause de l'efficiencé dans l'intégration sociale reposant sur l'oubli de soi,

l'importance fondamentale de l'émotion de l'idéal en tant que cause de progrès humain devient de plus en plus visible.

Ce sont les principes de l'âme de l'enfant dans leurs rapports avec la capacité de sacrifice chez l'individu qui se trouvent sur la courbe ascendante d'efficiencé dans toute institution sociale de la race. C'est l'âme de l'enfant, avant que l'enfant passe sous l'influence de cette hérédité innée de l'individu efficient dans la lutte pour acquérir la richesse, comme Bateson l'a décrit avec une inspiration extraordinaire, qui constitue la base sur laquelle se prépare l'intégration sociale.

Toute force organisée dans la civilisation, depuis celle des partis politiques et de la vie nationale des peuples, jusqu'à celles que représente le vaste monde souterrain de la finance qui renferme toutes choses dans ses plis, est en train de saisir ce fait par l'instinct fondamental de sa vie, que l'émotion de l'idéal est devenue la première cause au monde avec laquelle il faille compter dans les conditions modernes.

Ce fut l'émotion de l'idéal pareillement appliquée par l'héritage collectif imposé à la génération ascendante par la nation, et appliquée de façon à engendrer le sens puissant du devoir et la capacité de sacrifice qui lui est toujours intimement uni dans l'âme de la jeunesse, qui créa cet autre phé-

nomène absolument imprévu, et incalculable, du monde moderne, la puissance nouvellement née du Japon. Il n'y a encore aucune nation occidentale, en dehors de l'Allemagne, qui ait aussi nettement perçu la signification, dans l'avenir, du fait que la science de l'émotion de l'idéal est la science de la puissance en civilisation. Dans tous ses récents rapports avec la Chine, on pourra remarquer que, derrière les événements plus sensationnels excitant l'attention des politiciens, c'est la lutte conduite par le Japon pour l'âme de la jeunesse et pour le contrôle des écoles par lesquelles la jeunesse de la génération ascendante peut être influencée sous les conditions désirées, qui occupe logiquement l'attention des chefs de la nation japonaise.

La conclusion qui s'impose à l'esprit, avec une grande force, et le convainc, c'est que le résultat qui doit être obtenu en civilisation par le procédé consistant à influencer le monde à travers l'héritage social, comme il vient d'être dit, réduit à l'insignifiance les résultats que rendrait possible n'importe quel projet eugénique reposant sur l'hérédité innée de l'individu. C'est un des faits les plus gros de conséquences dans l'histoire de l'humanité que cette concentration prolongée, dans le passé, de l'intelligence de l'Occident sur le rôle relativement sans importance joué par

l'hérédité innée de l'individu dans l'évolution humaine, en négligeant l'immense fonction de l'hérédité de culture de la société imposée à l'esprit de chaque jeune génération sous l'influence de l'émotion de l'idéal. C'est certainement une cause qui a longtemps retardé le développement de la civilisation.

Ce fait est d'autant plus frappant que, depuis un long temps, on pouvait deviner dans l'Occident, dans presque toutes les branches maîtresses des activités de l'âme occidentale, une perception instinctive de la véritable orientation que prend l'évolution humaine, et de l'importance, dans le développement en civilisation, de qualités n'atteignant leur plus haute expression que dans l'âme de la jeunesse.

Par exemple, en science, c'est un fait qui a été noté que le développement du visage humain après l'enfance en le visage habituel de la maturité adulte (durant laquelle selon Bateson, les émotions altruistes tendent à « s'affaiblir après l'adolescence ») constitue un développement vers un type de visage qui, on ne sait pourquoi, frappe l'esprit, et est instinctivement reconnu par ce dernier comme plus voisin du simiesque par le caractère.

Havelock Ellis, commentant ce fait, parle du type de visage que représente l'enfant comme semblant,

pour quelque raison, être le type vers lequel se meut toute la civilisation<sup>1</sup>. A ce propos on a souvent remarqué, comme nous le verrons en détail, plus loin, que le type de visage chez les peuples d'une civilisation avancée se distingue nettement par son caractère de jeunesse. Le progrès de la barbarie à la civilisation se traduit par un accroissement de juvénilité dans l'apparence parmi les races typiques, au cours de leur ascension. Le P<sup>r</sup> Chamberlain, dans ses études sur l'âme de l'enfant, a conclu dans le même sens de façon catégorique. Le petit de l'homme, à son avis, prend une apparence plus simiesque à mesure qu'il avance vers l'âge adulte. Quand l'individu arrive à cette phase de maturité après l'adolescence, discutée par M. Bateson, où il est dit que les sentiments altruistes commencent à décliner et disparaissent, il se perd chez lui ce que le P<sup>r</sup> Chamberlain appelle « les caractéristiques ultra-humaines relatives de sa première enfance ». Les qualités présagées chez l'enfant, dit-il dans un autre chapitre, « semblent être celles qui, un jour, constitueront les propriétés les plus précieuses de la race »<sup>2</sup>.

On peut noter encore que l'instinct que les qualités atteignant leur plus haut développement chez

1. *Man and Woman.*

2. A.-F. Chamberlain, *The Child, a Study in the Evolution of Man.*

le jeune sont en rapport avec les plus hauts types de civilisation dans l'avenir s'exprime avec une force et une constance remarquables à travers toutes les phases supérieures de l'Art occidental. Quiconque, l'ayant étudié, a atteint le sens suprême de l'Art grec, aura plus ou moins vite vu qu'il y avait une claire conception de l'esprit grec, cherchant toujours, avec une grande force, à s'exprimer à travers l'Art grec. Il se sera convaincu que c'était dans ses représentations de la qualité de l'enfantin dans le visage humain que l'Art grec s'est efforcé d'exprimer ce qu'il contenait de plus élevé. Dans cet effort du génie grec pour reproduire le contenu de l'esprit de l'enfant dans ses représentations de la face humaine, ce à quoi le spectateur assiste en réalité, c'est à rien de moins qu'à l'effort soutenu de ce peuple occidental si étonnamment doué pour exprimer ainsi l'âme du monde par l'intermédiaire de son art.

Et l'on voit que le même effort se représente à travers tout l'art occidental jusqu'au temps présent. La perception instinctive de la supériorité et de la suprématie de l'âme de l'enfant dans la civilisation se manifeste dans toutes les phases supérieures de la littérature occidentale. La conception que le génie représente l'enfantin, ou lui est étroitement apparenté, et que la marque de l'un ou de l'autre est leur parenté supérieure avec

l'universel imprègne toute la littérature de l'Occident, comme aussi à un moindre degré toutes les grandes littératures du monde. C'est la même note qui caractérise la vie intérieure de toutes les formes supérieures de religion. « Si vous ne devenez comme de petits enfants » vous ne sauriez entrer dans la vie supérieure ou voir avec une vue plus haute : telle est l'expression constante de ce fait dans la religion chrétienne.

La portée de ces phénomènes au point de vue de l'évolution ne peut être méconnue. Une fois que l'on a saisi le sens essentiel de l'émotion de l'idéal par rapport à l'efficiencce collective, et le fait que c'est seulement dans l'âme de l'enfant que l'émotion de l'idéal peut être suscitée dans les conditions où elle produit ses effets les plus élevés, les plus permanents, et les plus transformateurs, sur l'hérédité culturelle de la civilisation, la portée des faits est évidente. Une connaissance de la signification de tels faits constitue le premier pas dans la science de puissance en civilisation. Car ce que nous voyons réellement dans les phénomènes décrits est l'émergence graduelle devant le regard de ce qui est devenu la principale cause d'efficiencce collective dans l'ère de l'intégration sociale du monde.

L'effet accablant et révolutionnaire de l'émotion de l'idéal dans l'âme de l'enfant dirigée par l'héri-

tage culturel de civilisation ne peut être mieux illustré qu'en essayant de l'imaginer en œuvre dans le cas le plus difficile et le plus extrême que l'on puisse concevoir.

L'idéal le plus distant, au sens que c'est celui qui est le plus éloigné de la réalisation, que l'esprit humain eût pu se proposer dans l'Occident depuis quelques générations, a été celui de la paix universelle permanente. A quel point la perspective de réalisation était éloignée sous les conditions existantes, tous les esprits réfléchis le voyaient immédiatement avant le déchainement de la guerre mondiale en 1914. Ils le voyaient à ce spectacle des nations armées, et en armement, de la civilisation, et revenant aux premiers principes de la force. Mais la chose était évidente aussi pour une raison plus profonde ; on la voyait à la nature des raisons invoquées en faveur de la paix que les pacifistes en étaient venus à présenter au monde.

Dans le plaidoyer en faveur de la paix, tel qu'il était présenté avant la guerre débutant en 1914 on prêchait la paix à la civilisation non parce que c'était un but méritant qu'on fit les plus grands sacrifices pour l'atteindre, mais parce que c'était pour les nations d'une saine économie politique. La guerre était véhémentement condamnée, non parce que le dernier crime de la civilisation, mais parce qu'on tenait pour une grande illusion de

croire que c'était une politique nationale plus profitable que la paix. Il serait naturellement très injuste de croire que c'était là la pensée significative de l'argumentation en faveur de la paix, car l'esprit si ce n'est la forme de la propagande s'élevait bien au-dessus de ce niveau chez la plupart des esprits. Pourtant il reste ce fait que la guerre était dénoncée essentiellement, non en tant que guerre, mais comme étant la politique qui, pour employer les termes flétrissants de Sir William Robertson Nicoll, « retarderait l'heure bénie où l'on se remplit les poches en paix »<sup>1</sup>.

Pour quiconque réfléchissait, il était évident qu'on entreprenait une tâche désespérée en essayant de convertir un univers guerrier à une politique de paix universelle au moyen de pareille profession de foi. Car la première lettre de créance de tout mouvement vivant dans la civilisation est la capacité de sacrifice qu'il est capable d'engendrer, sacrifice à tout prix aux fins servant d'articles de foi. Même la profession de foi de la guerre, exigeant comme toujours par le passé pour la cause le plus grand sacrifice dont la nature humaine soit capable, était incomparablement plus noble et plus élevée que celle de la paix, déclarée en de tels termes.

1. *British Weekly*, 3 juin 1915.

Il est évident que nulle doctrine d'intérêt ne peut jamais abolir la guerre. Dans la civilisation où le premier principe de vie est le sacrifice, toute doctrine de conduite utilitaire quelconque, fondée sur le plus grand intérêt matériel de l'individu existant, est toujours et essentiellement, comme M. Balfour l'a lumineusement dit des opinions de ce type, *parasitaire*. Elle peut prospérer au milieu de toute la vie qui l'entoure, mais elle n'a pas de racines personnelles ; à la première épreuve imposée par la réalité elle se flétrira. Rien ne peut l'emporter sur la guerre dans la civilisation, si ce n'est quelque cause capable de dominer et contrôler cette hérédité guerrière de l'homme qui lui vient de tout son long passé, et qui a été introduite par lui, particulièrement, dans toutes les institutions de la civilisation occidentale.

Pareille cause peut-elle jamais exister au monde ? Peut-on l'imaginer universellement opérante entre nations ? La réponse, on l'obtient en considérant une cause qui est actuellement opérante entre les hommes dans le droit civil de la civilisation.

L'homme moyen ne se demande pour ainsi dire jamais pour quelle raison le citoyen courant, respectueux de la loi et de l'honneur, qu'il rencontre dans la vie quotidienne, observe la loi de civilisation et ne rêve jamais de devenir escroc ou bandit de grand chemin. L'homme plus avisé, simplement,

pense que la raison dominante semble être que dans la civilisation un système social bien organisé reposant sur la loi qui, à son tour, repose sur une force irrésistible, rend pareille façon de faire déraisonnable, en faisant de toute violation de la loi une entreprise à la fois inepte, et des plus désavantageuses. On considère que l'honnêteté est la meilleure politique, tout comme la paix est proposée comme étant la meilleure politique : et voilà, semble-t-il, une raison parfaitement évidente et suffisante pour l'adopter.

Et pourtant cette réponse est bien loin de la vérité. Le citoyen ordinaire, respectueux de la loi, ne viole pas celle-ci, et ne devient ni escroc ni voleur de grande route. Mais ce n'est nullement pour une cause reposant sur un raisonnement du genre de ceux qui précèdent. Il ne viole pas la loi, simplement parce qu'il lui est impossible de le faire. Il lui serait impossible de le faire même s'il n'y avait pas quelque intérêt personnel de cette nature pour l'avertir, pas de force irrésistible pour le maîtriser, pas de système social organisé pour le punir. Il ne peut enfreindre la loi, non parce qu'il subirait un châtement civil, mais parce qu'il sait, à n'en pas douter, que si grandes que fussent les chances de réussir dans sa tentative, et si grand que pût être le bénéfice qu'il pourrait espérer en tirer, cela ne lui servirait de rien. Car, par son

acte il perdrait tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue, en perdant le *standard* intérieur de lui-même qu'il porte dans son âme. C'est-à-dire qu'à un moment quelconque de sa vie l'individu moyen de la civilisation, que nous rencontrons de tous côtés, a passé de façon permanente sous l'influence de l'émotion de l'idéal. Elle lui a été communiquée par l'enseignement ou par l'exemple, par héritage culturel. Et par là il est entré irrévocablement dans un autre monde. Il ne pourra jamais se libérer de l'influence de ce « type » intérieur qui a été dressé en lui. Celui-ci le poursuivra jusqu'au bout. Thompson l'invoquait comme le chien limier du ciel. « Je le fuyais, gémit-il dans son angoisse, à travers les nuits et à travers les jours ; je le fuyais par les arches des années, je le fuyais dans les méandres de ma propre âme ». Mais en vain. Jamais l'individu ne peut échapper à son poursuivant : jamais non plus il ne pourra revenir en arrière et devenir celui qu'autrement il serait devenu. Même l'individu le plus bas et le plus méprisable est, dans de pareilles circonstances, capable de la plus extraordinaire capacité de sacrifice plutôt que de se montrer totalement infidèle à cet idéal invisible, intérieur, qu'il porte au fond de l'âme.

Ce miracle se produit autour de nous partout dans le monde, à chaque génération. Il n'est

aucune façon dont l'esprit humain puisse concevoir l'abolition de la guerre, sauf par un miracle similaire. La paix universelle ne peut être assurée que d'une façon : en élevant l'âme de la civilisation, par l'émotion de l'idéal communiquée à la génération montante par héritage collectif, à un niveau où la barbarie de la guerre lui fait tant horreur que la dégradation résultant du fait d'y participer enlèverait à un peuple ce motif principal de respect de soi faisant que la vie vaut d'être vécue.

*Avec une opinion générale y voyant clairement, cet héritage culturel, si impossible que cela puisse paraître, pourrait être imposé à la civilisation en une seule génération.* C'est seulement dans un monde présentant la condition permettant d'imposer pareil héritage collectif à l'âme de chaque génération que l'on conçoit la possibilité du droit international acquérant jamais la même autorité irrésistible entre nations que celle qu'a le droit civil actuellement entre individus. C'est seulement dans de telles circonstances que l'on peut concevoir la réduction de la force matérielle à cette fonction légitime parmi les nations qu'elle remplit actuellement dans la vie civile, celle de protéger, sous la direction de la civilisation, les *standards* plus élevés et plus développés de la race contre ce qui deviendrait alors les *standards* criminels des sociétés humaines moins civilisées.

A la réflexion, il n'y a évidemment nul but où l'émotion de l'idéal ainsi dirigée ne puisse porter l'âme humaine. Dans le passé, elle n'a été utilisée que par à-coups, et de façon ignorante : et pourtant c'est la cause qui se trouve derrière tout le progrès du monde. Elle est capable de tout, à condition d'être bien orientée dans le sens voulu aussi longtemps qu'il le faudra. Le caractère, la nature de la vision interne qu'elle suscite, consistent en ce qu'elle ne laisse jamais qui la possède satisfait du monde tel qu'il est, et qu'elle lui fait entreprendre les efforts les plus durs pour essayer de réaliser son idéal. Évoquée dans des conditions appropriées dans l'âme de la jeunesse, elle est capable de rendre les générations successives sur lesquelles elle agit fermes dans leur propos, capables des travaux les plus soutenus, aptes encore à s'imposer des mesures de subordination et de sacrifice de soi qu'il serait, autrement, impossible de réaliser.

C'est dans cette cause de l'émotion de l'idéal que nous possédons, sans aucun doute, les ressorts de toute puissance dans les conditions modernes du monde. Ce n'est point exagérer, c'est simplement énoncer un fait, que de la dire capable de balayer hors de la civilisation en une seule génération n'importe quelle institution, n'importe quel ordre de société, n'importe quel héritage du passé. Bien que

n'ayant jamais été organisée en grand dans la science de civilisation dans les conditions modernes, elle a été la cause que tout conducteur d'hommes a employée dans le passé. Tout esprit pénétrant de la race, des fondateurs des premières religions, de Platon, cherchant à tâtons la signification de l'âme dans le *Phèdre*, des prophètes de l'Hébraïsme et des chefs de la chrétienté jusqu'aux voyants de l'âge présent, tous ont ressenti la signification illimitable de l'émotion de l'idéal dans le développement du monde. C'est la cause caractéristique de l'intégration sociale, la cause que M. Compton Leith a essayé de définir dans *Sirenica* en nous la dépeignant comme une passion plus puissante chez l'homme qu'aucun désir animal. La science de cette cause est la science de puissance en civilisation. La manière dont elle opère constructivement dans l'esprit individuel est bien décrite par William James dans son *Text Book of Psychology* bien qu'il n'ait pas touché à ses côtés collectifs plus amples dont il sera parlé plus loin au chapitre IX.

Un des rédacteurs du *leader* du *Times*<sup>1</sup> a récemment décrit de façon correcte l'émotion de l'idéal quand il en a dit qu'elle émet cet appel intérieur dans l'âme humaine sous l'influence duquel toute

1. *Times*, 25 oct. 1913.

institution humaine se trouve pouvoir nous prophétiser son moi plus élevé, de façon à nous rendre à jamais mécontents de son état présent.

Sous cette influence, l'esprit humain s'élève de façon permanente au-dessus de toutes les théories raisonnées de conduite utilitaire. C'est ainsi que les croyances religieuses supérieures du monde ont influencé de façon permanente des générations humaines successives, les incitant à atteindre ces idéals intérieurs de perfection, en apparence hors de toute portée, qui sont invariablement proposés par toute religion à ceux qui y adhèrent. C'est ainsi que le P<sup>r</sup> Gilbert Murray a vu l'âme grecque, dans le développement de l'épopée grecque, s'efforçant de se défaire dans l'histoire de l'héritage animal du passé de la race<sup>1</sup>. C'est ainsi que nous voyons la passion de l'Absolu dans l'âme du poète et de l'artiste défiant le monde au nom d'un idéal qui n'a jamais encore été réalisé.

Il n'est point d'âme de la race, possédant la vision du génie, qui n'ait à un moment ou l'autre senti de la sorte l'illimitable supériorité de l'émotion de l'idéal sur toute autre qualité humaine. « Si le monde a progressé, disait un jour M. H. G. Wells à l'auteur de ces lignes, ce n'est pas grâce à quoi que ce soit qui ait été écrit, depuis l'origine, dans les manuels de

1. *Rise of the Greek Epic.*

science sociale. L'âme humaine a toujours réalisé le progrès en construisant des Utopies ». Cela est parfaitement vrai. C'est l'émotion de l'idéal qui a amené à la moisson de l'action les âmes de tous les chefs de toutes les causes ayant existé depuis que le monde a commencé. Le problème qui se présente maintenant est celui de l'organisation de cette cause illimitable sous les conditions du monde moderne. Le fait capital de l'intégration sociale est que la science de puissance en civilisation est la science de la passion pour l'idéal. La passion de l'idéal est la passion de perfection, qui est la passion de Dieu.

---

## CHAPITRE VI

### *LA PRODIGIEUSE POSITION DANS L'OCCIDENT*

Aux vastes problèmes avec lesquels l'âme occidentale se débat dans l'histoire il y a donc, comme on voit, deux côtés distincts et absolument opposés. Pendant des siècles passés l'attention de l'intelligence occidentale a été concentrée sur les forces d'un côté seulement du problème. De temps immémorial, le thème dominant de l'Occident a été partout le même : celui des activités de l'individu réussissant dans la lutte pour ses propres intérêts. Ce sont la science de ces activités, l'hérédité de cet individu, les lois de cette lutte, qui constituent la somme principale du savoir occidental, et qui ont fourni les éléments principaux de l'histoire occidentale. L'ère d'évolution que représente ce développement est l'ère de l'intégration de l'individu. Et Darwin, et Darwin seul, est celui qui met authentiquement à nu les lois naturelles de la

phase dans l'histoire humaine, où elle atteint son apogée.

De l'autre côté du tableau nous sommes témoins d'un phénomène contraire surprenant. Nous voyons, dans l'Occident, se rassembler les forces représentant la supplantation ou la négation de chacun des principes directeurs de cette ère du passé. Car le but vers lequel tend la civilisation est non l'intégration individuelle mais l'intégration sociale. C'est dans l'intégration sociale que l'âme du monde prend naissance. Et les lois de l'intégration sociale ne sont pas celles de l'intégration individuelle. La cause de l'efficience, le siège de la puissance dans l'avenir du monde, se trouvent, non dans l'hérédité innée de l'homme civilisé, si exactement décrite par Bateson, mais dans l'hérédité culturelle infiniment plus importante imposée à l'homme civilisé par la civilisation elle-même, par l'action de l'émotion de l'idéal sur la jeunesse de chaque génération.

C'est là le fait fondamental se trouvant sous toutes les phases de la vie de l'Occident. Les intérêts puissants et universels de la civilisation en ont déjà instinctivement conscience. On peut les voir partout, souvent avec les plus étranges gestes à la Caliban, prenant pour la galerie les attitudes particulières qui représentent ce savoir. A travers tout l'Occident, toutes les institutions en qui le pouvoir

est centralisé, des empires militaires aux organisations financières internationales, ont conscience de se trouver devant des conditions telles que le passé cesse de leur servir de guide. Absorbées dans le tourbillon des luttes actuelles, elles savent par un sûr instinct de leur vie, que l'émotion de l'idéal dans l'âme générale est une cause de première grandeur avec laquelle il faudra compter à l'avenir. Mais le fait à noter et qui se détache en relief sur les autres phénomènes est que les intérêts qui ont jusqu'ici régné dans l'Occident ne comprennent pas la fonction de l'émotion de l'idéal et se montrent hors d'état de compter avec elle. Ce sont comme des organismes plongés dans un milieu sans posséder d'organes correspondant à celui-ci.

Dans le groupement des forces, sous les conditions présentes dans l'Occident, on observera que l'enjeu pour lequel luttent presque tous les combattants avec une détermination désespérée, c'est, en dernière analyse, le privilège de gagner à leur parti et d'organiser dans leurs intérêts l'émotion de l'idéal dans l'âme générale. Pourtant il n'y a rien de comparable dans l'expérience humaine au fait que dans tout l'Occident pas un effort n'a été fait pour employer à la cause de la civilisation l'émotion de l'idéal sous aucune de ses formes. L'écrivain américain déjà cité considérait la tentative faite pour diriger l'âme du peuple allemand pendant deux géné-

rations à l'appui des idéals ayant abouti à la guerre mondiale de 1914 comme un des exemples les plus pathétiques dans l'histoire de l'humanité d'une puissance colossale conçue et dirigée de façon erronée. Mais la vraie vérité va bien plus loin encore. L'âme occidentale a, en réalité, presque complètement manqué dans toutes les formes, à utiliser au service de la civilisation l'émotion de l'idéal. Et là où elle a tenté d'utiliser cette cause illimitable, elle ne l'a jusqu'ici orientée que vers un but si essentiellement barbare et monstrueux dans sa conception que l'effort était, dès le début, destiné à échouer.

Quelle est l'explication de cette étrange, de cette prodigieuse situation dans l'Occident? L'émotion de l'idéal, quand elle est dirigée par la civilisation, est une cause si puissante de transformation du monde qu'en réalité il n'est rien qu'on ne puisse réussir grâce à elle, rien, pas même le changement de la psychologie d'un peuple en une seule génération. C'est la cause dans la fonction de laquelle se trouve le centre de toute l'intégration sociale. Pourquoi donc l'âme de l'Occident a-t-elle si complètement manqué à saisir et comprendre cette fonction? Pourquoi un esprit cultivé de l'Orient ferait-il entendre une note sonnante si vrai en décrivant la science occidentale comme n'étant que du savoir ignorant? Pourquoi, après des siècles de progrès industriel, aurions-nous encore dans tout

l'Occident le système économique où manque le moindre souffle d'idéalisme collectif, auquel Marx déclara la guerre sociale, et contre lequel un Président des Etats-Unis a pu formuler cette accusation terrible que c'est uniquement une lutte d'intérêts dont la loi est « chacun pour soi : que chaque génération veille à ses propres intérêts : et en même temps nous organisons une machinerie gigantesque faisant qu'il était impossible à qui que ce soit de pouvoir veiller à ses intérêts, en dehors de ceux qui se trouvaient avoir en main les leviers de commande ?<sup>1</sup> » Et surtout, pourquoi, dans le seul cas où l'Occident a saisi la conception, et employé l'émotion de l'idéal en grand pour une fin collective, c'est-à-dire pour organiser les nations en vue de la guerre, ne l'a-t-il dirigée qu'en vue de résultats si ataviques et si dévastateurs que, pendant mille ans, la civilisation occidentale a fait synonymes histoire universelle et homicide universel.

Si nous considérons l'histoire de l'Occident, le premier fait qui ressort devant l'imagination est la dominante et écrasante influence de l'hérédité de la lutte chez tous les peuples occidentaux. Ceux-ci représentent, on l'a déjà dit, le processus le plus considérable, le plus intense et le plus prolongé

1. Discours inaugural du président Woodrow Wilson, 1913 (*Times*, 5 mars 1913).

de sélection militaire au monde. Pendant des milliers d'années avant l'aurore de l'histoire, l'Occident a été le siège de la plus haute expression de force représentant la plus haute expression de l'individu efficient dans la lutte pour ses propres intérêts. Les conséquences de ce fait sont ressenties aujourd'hui dans toutes les fibres de la civilisation occidentale. Ce sont les qualités guerrières qui survivent de façon accablante dans toutes les institutions occidentales : les qualités qui dominaient à la période d'évolution où l'effort universel de l'individu efficient de la race était pour A de tuer B avant que B pût tuer A.

Regardons ailleurs maintenant, et considérons les tentatives collectives faites dans l'histoire de l'Occident pour utiliser l'émotion de l'idéal collectivement comme force créatrice et transformatrice en relation avec l'héritage culturel de civilisation : le spectacle qui se présente dans ces conditions offre des traits fort remarquables.

De beaucoup, la plus grande tentative faite par l'Occident pour appliquer l'émotion de l'idéal à l'héritage culturel de civilisation s'est opérée par le Christianisme. Dans cette religion, la passion sociale transfigure toutes les autres émotions, et les dépasse. La sanction pour le sacrifice est la plus haute qui se puisse concevoir. Le Christianisme fut accepté par l'Occident, et a pendant des siècles été

enseigné par l'Occident, à travers le monde, comme étant la religion de paix universelle. C'est essentiellement, entre toutes, la religion de la fraternité, de l'amour, de la bonne volonté entre les hommes. Elle proclame ces conditions comme inflexibles, universelles, comme opérant au delà des frontières des croyances, comme s'étendant même aux ennemis. Elle ne reconnaît ni race, ni couleur, ni nationalité ; tout cela disparaît devant les idéals qu'elle met au sommet et devant lesquels rien n'est plus. L'essence de ces idéals, telle qu'elle a été récemment décrite avec beaucoup de clairvoyance et d'exactitude dans un article de tête du *Times*, c'est le fait que ce qui paraissait être une des plus complètes et une des plus terribles des faillites du monde devient, par son échec, et par lui seulement, le plus incroyable triomphe sur toutes les puissances du monde<sup>1</sup>.

Pourtant le résultat, s'il pouvait seulement être envisagé par un esprit absolument dégagé des préjugés dont nous sommes imbus, est de ceux qui feraient chanceler l'imagination. La terrible hérédité dominante de guerre, innée dans l'Occident, a fait de cet idéal à travers l'histoire une cause de guerre, d'effusion de sang et de conflits s'étendant sur le monde entier. Le déploiement de la religion

1. *Times*, 21 mars 1913.

Chrétienne en Occident a été une histoire de batailles et de massacres visant au triomphe temporel, sans parallèles dans aucune autre phase de l'histoire de la race. Dans tous les développements où nous voyons l'Occident s'efforcer de présenter à l'âme humaine les idéals formidables de la religion chrétienne, un but semble presque invariablement devenir dominant, à quelque phase dans l'âme batailleuse de ceux qui ont détenu le pouvoir en Occident. Dans le développement de ses églises, de ses articles de foi, de ses nationalités, de ses théories de l'État par rapport à la civilisation, l'Occident a continuellement, fait des interprétations de l'intérêt ou des fins de la religion Chrétienne, ou de quelque système de politique nationale qui en procédait, l'occasion de se retrancher derrière des absolutismes reposant toujours sur la force, toujours organisés par la force, et visant toujours directement ou indirectement à s'imposer aux autres par la force.

Le thème principal dans l'histoire de l'Occident est le thème de ces guerres universelles de massacre conduites par les nations et peuples au nom des principes de la religion de paix universelle. Dans ces conflits, malgré toutes les apparences contraires, le droit, la vérité, la justice ont été presque sans exception, tout comme dans le monde païen, établis en dernier ressort sur la force

heureuse. Les combattants de chaque côté proclament les principes du Christianisme comme partie de leur cause. Et après leurs victoires ils portent leurs drapeaux souillés de sang jusque dans les églises et temples de la religion chrétienne, exactement comme dans les systèmes païens du passé où la vérité et le droit n'étaient rien de plus que des expressions locales de force ayant réussi. La civilisation occidentale, à travers toute l'histoire, s'est déclarée la civilisation fondée sur le Christianisme. Et pourtant, presque chaque développement de l'Occident a été basé sur la guerre, et s'est produit sous la menace de guerre, ou avec accompagnement de guerre.

La terrible hérédité individuelle du mâle combattant d'Occident aveugle tellement l'esprit dans tous ses effets, que les contradictions violentes de *standards* par elle provoquées passent, pour la plupart, absolument sans être remarquées. Des hommes cultivés, et jusqu'aux chefs et maîtres enseignants du Christianisme, semblent n'avoir nullement conscience d'une contradiction qui, en réalité, dépasse tout ce que le monde a pu voir sous n'importe quels autres *standards*. Le spectacle de l'Occident, depuis plus de mille ans sous l'influence de l'hérédité batailleuse innée dans ses classes dirigeantes, dévastant le monde, par la guerre, au nom de la religion de paix universelle, frappera

sans aucun doute l'esprit de l'univers, à l'avenir, comme étant probablement le phénomène le plus monstrueux dans l'histoire de l'humanité.

L'esprit de la lutte qui accompagne et produit cette contradiction imprègne toutes les phases de la vie occidentale, tant politique qu'économique. Il a stérilisé pendant des siècles toute tentative d'application de l'émotion de l'idéal au service de la civilisation. Tout esprit dégagé qui parcourt les documents principaux d'ordre social où ont été enregistrées les décisions vitales de l'Occident : chartes, discours, bulles, pièces d'État de premier rang, etc., éprouvera cette conviction avec une force écrasante. En outre, l'influence de la cause stérilisante qui a empêché l'Occident d'utiliser la fonction de l'émotion de l'idéal au service de la civilisation n'a jamais été plus puissante ni plus généralement répandue qu'au temps où nous vivons.

Pendant deux générations passées, le trait dominant de l'histoire de l'Occident n'a été autre chose que la lutte entre la classe relativement restreinte qui a détenu le pouvoir militaire dans l'Allemagne moderne, et l'âme du monde. L'histoire n'a point produit de série de documents plus frappants que celle où sont enregistrées les phases de ce gigantesque conflit. Et il n'y a pas de documents plus caractéristiques, dans cette collection, que les discours publics qu'a prononcés l'Empereur Guil-

laume II durant son règne. Il serait impossible d'avoir, sous une forme plus impressionnante que dans ces discours, la preuve de l'opposition des *standards* de deux époques, tels qu'ils existaient dans l'âme du souverain qui, plus qu'aucun autre individu isolé tenait la puissance militaire réunie dans sa main et qui, en même temps, saisissait, même au milieu de la lutte, la signification collective écrasante de l'émotion de l'idéal dans l'avenir du monde.

Par exemple, nous voyons ce chef d'État occidental, en montant sur le trône en 1888, s'adresser à son peuple comme souverain Chrétien<sup>1</sup>, portant aux nues les actes « nés de l'humilité chrétienne » et promettant à Dieu « d'être un prince droit et doux ». Tournons quelques pages et écoutons-le, presque au même moment, s'adressant à son armée. Le lecteur se croit transporté dans un autre monde. Immédiatement l'armée est placée avant la nation. L'hérédité d'une autre époque semble dominer chaque pensée et chaque phrase. Dans le discours à l'armée nous voyons figurer la force comme étant le fait ultime du monde. Et le fait vital

1. Ici et ailleurs les passages des discours de l'empereur sont empruntés à la traduction due à Christian Gauss, professeur de langues modernes à l'Université de Princeton. Celui-ci n'a reproduit que les discours qu'il dit avoir reçu une sanction officielle ou semi-officielle.

et significatif dans l'histoire de l'État, c'est la dépendance, des ancêtres de l'empereur par rapport à l'armée. Et le discours continue ainsi : « Nous sommes donc liés l'un à l'autre, moi et l'armée, nous sommes nés l'un pour l'autre... Vous allez maintenant me prêter le serment de fidélité et d'obéissance, et je jure que je me rappellerai toujours que les yeux de mes ancêtres me regardent de cet autre monde et que j'aurai un jour à leur rendre compte de la gloire et de l'honneur de l'armée<sup>1</sup>. »

Dans l'esprit de ce document extraordinaire, l'atmosphère de l'Occident moderne nous échappe comme si elle n'avait jamais existé. Le lecteur n'éprouverait nulle surprise si, ignorant la place qu'occupe dans l'histoire ce document, celui-ci lui était présenté comme étant le discours de quelque chef à son armée, prononcé n'importe où sur la planète il y a dix mille ans.

Ce conflit de *standards* dans lequel l'hérédité combative occidentale de l'individu lutte contre l'esprit de la religion Chrétienne, et par moments le domine complètement, est perceptible partout, presque à chaque page de ce recueil remarquable. A de nombreuses reprises dans les discours de l'Empereur, l'esprit de la religion chrétienne semble

1. *Op. cit.*

tenir la place prépondérante. Les *standards* du Christianisme sont dressés bien haut en tant qu'idéals, aux yeux de la nation allemande. Ses soldats, leur dit-il, dans un discours lors de la prestation de serment des recrues à Berlin, en 1897, doivent être de bons chrétiens<sup>1</sup>. Mais toujours c'est comme si on pénétrait soudain dans un autre monde.

Dans le discours à Potsdam, en 1891, quand le sentiment contre les socialistes s'élevait fort haut, il était dit à ces mêmes soldats chrétiens que « dans le *Vaterland* l'incroyance et le mécontentement lèvent toujours plus haut la tête, et il se pourra que vous ayez à fusiller ou à charger à la baïonnette vos propres parents et frères. Alors scellez votre loyalisme avec le sang de votre cœur »<sup>2</sup>. C'est ce discours qui amena Tolstoï à décrire comme un « abîme de dégradation » la condition où étaient réduits les jeunes soldats en promettant obéissance.

Et il en appelait au monde, lui signalant cette contradiction de soi paralysante et neutralisante de l'Occident où « des hommes, des chrétiens, des libéraux, des hommes cultivés de ce temps, tous, non seulement ne se sentent pas outragés par cette insulte, mais n'y font même pas attention »<sup>3</sup>.

1. *Op. cit.*

2. *Op. cit.*

3. *Op. cit.*

L'hérédité guerrière unie au pouvoir sans contrôle dans l'âme de l'Occident est capable de produire des résultats si extrêmes que, sans les faits à l'appui, on aurait eu peine à les concevoir. Dans son discours à Brême, en mars 1905, sur la mission de l'Allemagne, l'Empereur mit de côté, au nom de la nation allemande, tous rêves d'un empire mondial vide. « J'ai fait le vœu, disait-il, de ne jamais lutter pour une domination mondiale vide. Car qu'est-il advenu des prétendus grands empires mondiaux ? Alexandre le Grand, Napoléon I<sup>er</sup>, tous les grands guerriers, ont nagé dans le sang. L'empire mondial que j'ai rêvé consistera en ceci, qu'un empire allemand de nouvelle création jouira tout d'abord de la plus absolue confiance en tant que voisin tranquille, honorable, paisible, et... qu'il ne sera pas fondé sur des conquêtes gagnées par l'épée, mais sur la confiance mutuelle des nations qui s'efforcent vers le même but <sup>1</sup>. »

Il convient de conserver le souvenir de ce propos qui paraît manifester avant tout l'esprit du Christianisme pour apprécier pleinement à quel point l'Occident s'est contredit lui-même. Ce propos émanait, notez-le bien, du chef absolu de la nation qui fut obligée par ses classes dirigeantes à jouer immédiatement après le rôle de l'Allemagne dans la guerre

1. *Op. cit.*

mondiale de 1914 avec toutes ses conséquences pour les États voisins et le monde entier ; de l'Allemagne dont la diplomatie et la politique étaient presque au même moment définies par ses écrivains militaires tels que Bernhardt comme reposant non pas sur « la plus absolue confiance de toutes parts » mais, comme cela fut explicitement proclamé par cet écrivain « simplement et uniquement sur la puissance et l'expédience ». C'était encore le propos du chef militaire suprême de la nation dont l'État-Major général publia peu après, pour l'instruction des officiers allemands, le *Kriegsbrauch im Landkriege* où toute morale de l'État allemand en guerre cède pareillement la place à la puissance et à l'expédience appliquées sous les plus terribles conditions de guerre.

Citons encore le résumé qu'a fait le P<sup>r</sup> J.-H. Morgan de quelques-unes des règles du *Kriegsbrauch im Landkriege* : « Les habitants paisibles d'un pays envahi peuvent-ils être exposés au feu de leurs propres troupes ? Oui. Le procédé peut n'être pas défendable ; mais sa principale justification est qu'il réussit. Peut-on mettre à mort des prisonniers de guerre ? C'est toujours laid, mais c'est souvent expédient. Peut-on avoir recours à un assassin, ou corrompre un citoyen, ou inciter un incendiaire ? Certainement : cela peut n'être pas estimable, et l'honneur peut éprouver quelques scrupules, mais la loi de

guerre est moins délicate. Doit-on permettre aux femmes et enfants, aux vieillards et aux infirmes de s'éloigner avant le commencement d'un bombardement? Au contraire, leur présence est très désirable; elle rend le bombardement d'autant plus efficace. »

Dans tout ce tableau du génie illimité de l'humanité ainsi dirigé vers des fins monstrueuses, un trait qu'il convient de noter avec une attention spéciale est l'effet de la concentration du pouvoir entre un petit nombre de mains. Le fait a une grande signification pour l'avenir de la démocratie. Car c'est dans de telles conditions de pouvoir, même là où elles se présentent dans des institutions extérieurement représentatives de caractère, que l'hérédité guerrière innée de l'individu se débat contre l'hérédité culturelle imposée à l'individu par la civilisation, et finit par la dominer complètement.

Après le Christianisme, la nationalité a été la principale institution au moyen de laquelle l'Occident a cherché à utiliser l'émotion de l'idéal collectivement, au service de la civilisation. Mais l'hérédité guerrière innée et puissante a, partout dans l'Occident, transformé les expressions de nationalité en des formes similaires de combativité.

Le résultat est que nous voyons chez les peuples occidentaux, tout comme dans le monde païen, presque toute manifestation de nationalité

transformée en une expression d'exclusivisme, avec le fait ultime de la guerre à l'arrière-plan. L'appel à l'émotion de l'idéal par l'intermédiaire de la nationalité, dans l'Occident, a, en somme, toujours été un appel à l'instinct de combativité, et presque toujours avec la conception de la guerre à l'arrière-plan. Toute nation vivante s'idéalise elle-même. Mais dans tout l'Occident l'idéalisation d'un peuple par la nationalité a presque invariablement revêtu la forme de l'idéalisation en contraste avec, ou par opposition à, quelque autre peuple ou nation.

L'histoire d'Occident présente une courbe ascendante de massacres en s'élevant au déchaînement de 1914, lequel fournit un exemple de l'instinct de combativité, s'exprimant par la nationalité, qui serait incroyable si nous n'étions familiarisés avec la chose, et si elle nous avait été présentée comme l'histoire de quelque ordre sauvage du monde.

Même à l'intérieur des frontières nationales, l'influence de l'hérédité combative imprègne toutes les formes de la conscience nationale des races occidentales. Quand nous considérons un chef tel que Mazzini rêvant les hauts idéals de la nation italienne dans ses relations avec la fraternité plus large de l'humanité, nous le voyons poussé par la nécessité inhérente à son milieu à penser et raisonner en termes de combativité et de force.

« Ce qu'il nous faut faire pour établir l'ordre

nouveau, dit-il à ses compatriotes, c'est renverser par la force la force brutale qui s'oppose aujourd'hui à toute tentative de progrès<sup>1</sup>. » Et ce que pense Mazzini en Italie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est exactement ce que, d'après la *Westminster Gazette*, pensent les chefs de la démocratie en Angleterre, près d'un siècle plus tard, quand elle déplore le fait que la politique intérieure de la nation britannique devient « une bataille plutôt qu'une délibération, et que de notre temps » la pratique de toutes les minorités en est venue à consister « à menacer de poursuivre toute controverse par les moyens violents et extra-constitutionnels, même quand le Parlement s'est prononcé contre ».

Il n'y a pas davantage de changement essentiel dans la note essentiellement combative quand l'horizon de cette conscience de classe qui s'exprime en dedans et au dehors par le nationalisme se transforme en organisations à aspirations mondiales. Les principaux adversaires à qui s'adressaient les sentiments extrêmes du discours cité plus haut de l'empereur Guillaume II à Potsdam étaient les socialistes qui suivaient Karl Marx. Mais il suffit de lire avec soin pour s'assurer que dans les pages du *Capital* de Marx, comme dans les

1. *Sur les Devoirs de l'Homme, I; Au travailleur italien.*

discours de l'empereur, le fait caractéristique consiste en ce que nous nous trouvons en présence de la même furieuse hérédité combative. Il n'y a de changé que les conditions. Chez Marx la guerre nationale est devenue la guerre sociale, et les frontières de la patrie de Marx ne font qu'un avec les frontières du socialisme international. Mais nous ne sommes toujours qu'en présence de l'homme darwinien primitif dont l'hérédité nous a été si correctement décrite par Bateson, comme ne fournissant qu'un seul motif universel d'action : le combat contre n'importe qui pour l'acquisition de biens.

Et quand nous passons du programme socialiste, formulé par Marx dans le *Capital*, au programme socialiste formulé par K. Pearson dans l'*Ethic of free Thought*, l'esprit reste toujours le même. M. K. Pearson trace dans une retraite académique, en Angleterre, l'image de son nouvel ordre de société sous le socialisme. Puis l'hérédité frénétique du mâle combattant de l'Occident s'empare de son âme. Pour ceux qui offensent les lois de la propriété publique dans le nouvel ordre de société de M. K. Pearson, il n'y a, comme il le dit lui-même, que « jugement sommaire, et le réverbère le plus proche ». Les règles du *Kriegsbrauch im Landkriege* fourniraient à peine un exemple plus caractéristique de l'homme darwinien.

La contradiction de l'Occident avec lui-même est, en somme, aussi complète et aussi absolue de la part du professeur socialiste anglais qu'elle paraissait l'être, pour Tolstoï, de la part de l'empereur chrétien d'Allemagne.

Et l'ironie tragique du fait consiste en ce qu'en ce cas aussi Tolstoï aurait pu également déclarer que les hommes cultivés, les libéraux, même les confrères en libre-pensée à qui s'adresse M. K. Pearson, « non seulement ne se sentent pas outragés par cette insulte ; mais n'y font même pas attention ».

L'histoire de l'émotion de l'idéal en Occident a, en somme, été la même dans toutes ses manifestations principales. Quand elle a été sous le contrôle de ceux qui détenaient le pouvoir, surtout quand celui-ci a été concentré en un petit nombre de mains, toujours la tendance a été à ce qu'elle fût dirigée et dominée par les qualités de l'hérédité combative primitive. Dans les propagandes des partis, et dans le groupement et l'organisation des grandes forces du jour, l'orientation de tous les arguments, tous les intérêts, se fait instinctivement, comme il vient d'être observé, vers l'émotion de l'idéal dans l'âme générale. Mais la faillite de cet effort sous toutes les formes est un des traits les plus marqués de l'époque

C'est un fait que l'âme de l'Occident, en somme, a complètement manqué à comprendre l'émotion de

l'idéal. Elle n'en a pas saisi la nature, ni la grandeur, ni la façon d'en tirer parti dans l'avenir de la civilisation. Le seul moyen par lequel elle ait jusqu'ici essayé d'utiliser collectivement cette force transformatrice de l'avenir, en imposant l'héritage culturel de la civilisation à l'âme générale, sur une échelle universelle, a été le moyen de l'instinct de combativité primitif et caractéristique.

Le niveau de l'argumentation dans toute grande question du jour en Occident est à ce titre extraordinairement remarquable. C'est presque comme si les chefs de civilisés en appelaient sans cesse à une assemblée de sauvages. Ce sont les mêmes émotions que l'on agite, les mêmes sentiments de combativité que l'on réveille, les mêmes sortes d'arguments que l'on emploie. Pour émouvoir ou exciter les sentiments combatifs, tout est bon, toute ruse, tout stratagème, toute absurdité : jusqu'à de grotesques déformations de la vérité.

Étonnant spectacle. A mesure que le gouvernement de parti s'est développé dans l'Occident sous les institutions démocratiques, un nouveau monde de littérature et d'art a pris naissance dans la presse pour fournir toute la machinerie de cet appel à l'instinct combatif. Tout directeur de journal sachant son métier comprend que, dans toutes les questions dominantes du jour, l'appel le plus efficace à la masse est l'appel émotionnel à travers l'esprit

de combativité. Nul n'ignore que l'appel au pur instinct de la lutte ou à cette conscience de classe sur laquelle repose la combativité, et que l'homme partage avec le monde animal, constitue le moyen le plus direct et le plus efficace d'agiter l'âme générale à propos des questions publiques.

Dans ces circonstances, on a atteint des résultats remarquables en ce qui concerne les *standards* d'efficacité qui en sont venus à prévaloir dans la presse des pays occidentaux au milieu de la lutte des intérêts commerciaux et financiers d'un côté, et la guerre des partis politiques de l'autre. Jusqu'à une époque récente, en Occident, la presse avait été, après les institutions organisées du Christianisme, le principal agent agissant sur le monde par l'émotion de l'idéal. Ses activités ont été un des faits ultimes principaux sur lesquels ont reposé les libertés occidentales. Ses porte-parole ont exercé dans le passé une influence mille fois supérieure à celle des orateurs du Pnyx, dans l'ancienne Athènes, en créant et en maintenant dans l'imagination de la masse les idées grâce auxquelles l'héritage culturel de la civilisation était imposé au peuple. Mais les conditions du passé ont été profondément modifiées à mesure que la presse a passé, comme toutes les autres institutions, sous la coupe des forces dominantes de l'époque.

M. R. Donald, directeur du *Daily Chronicle* de

Londres, parlant récemment en Grande-Bretagne en tant que président de l'*Institute of Journalists*, a décrit, dans un discours remarquable <sup>1</sup>, la grande révolution que la presse britannique a subie à ce point de vue en moins d'une génération. Le fait essentiel, dans le changement, d'après M. Donald, c'est que la presse a été commercialisée sur une échelle gigantesque. Le trait central de cette transition est qu'autrefois le journal appartenait à un particulier du type idéaliste ; maintenant il appartient à un ensemble corporatif, sur le type de la société par actions. L'effet, avec d'autres changements, a été « de mettre entre les mains d'un petit nombre une énorme puissance d'action sur l'opinion publique ». C'est un trait inhérent à ces associations, d'après M. Donald, qu'elles sont contrôlées exactement par les mêmes forces qui opèrent dans d'autres domaines d'activité financière et commerciale. Sous l'ancien système, le propriétaire « aimait mieux gagner moins que transiger avec les principes » : mais avec le nouveau système le but suprême est nécessairement le paiement de dividendes. « Il faut gagner des dividendes, dit M. Donald, même si le principe doit en être lésé. »

Les conditions sous lesquelles l'écrivain travaille au milieu de cette guerre déchaînée d'intérêts,

1. *Times*, 19 août 1913.

intérieurs et extérieurs, où la presse elle-même est engagée, et tient une place centrale, ont été décrites récemment en langage sincère et frappant par plus d'un observateur expérimenté. Un écrivain, dans la *British Review*, a exprimé en termes modérés la façon dont le public considère, du dehors, le côté partisan de la presse, en disant que le lecteur commence à comprendre, avec inquiétude, que « la présentation impartiale de la vérité ne constitue pas le but principal<sup>1</sup> ». M. Chesterton, écrivant en journaliste expérimenté, a décrit la lutte telle qu'il l'a vue de l'intérieur, dans la presse même. Il a esquissé en quelques traits hardis et lumineux la besogne telle qu'elle se fait dans le bureau d'un journal ayant de l'action. Sous les conditions régnantes, M. Chesterton voyait la direction supprimant constamment la vérité comme Turner supprimait une tour parce qu'elle ne lui convenait pas. La direction lui apparaissait comme le créateur essentiel de fait, se servant du grand instrument de publicité pour plonger chaque jour tout un peuple dans l'obscurité, comme Rembrandt plongeait tout un tableau dans les ténèbres, — en vue d'un but à atteindre. Le journaliste lui apparaissait comme le maître artiste de son temps, travaillant sur les événements, effaçant et altérant

1. *British Review*, décembre 1913.

les traits des affaires comme Whistler effacerait un visage féminin, afin que personne ne vînt se mêler de sujets plus importants<sup>1</sup>.

Cette description des conditions intérieures de la presse, telles qu'elles régnaient dans un des pays les plus libres d'Occident, au premier quart du xx<sup>e</sup> siècle, est d'un intérêt très profond. La légèreté de touche voulue ne fait qu'ajouter au sens, pour qui lit entre les lignes. Ceci s'écrivait en un temps où la Grande-Bretagne était en paix avec le monde entier, en une période où tous les intérêts commerciaux et industriels de l'Occident étaient en plein feu de la plus haute prospérité. Ce fut écrit par un des principaux journalistes britanniques, tenant ses renseignements de sa propre expérience. Mais si nous examinons de près la description, nous lui trouvons une signification extraordinaire qui nous heurte et nous choque l'esprit.

Deux ans après, la plupart des grands pays du monde étaient engagés dans la plus grande des guerres de tous les temps. La presse publique, dans la plus grande partie du monde occidental, était tenue, comme elle ne l'avait jamais été auparavant dans l'histoire, dans la main d'une censure militaire illimitée. La surprenante signification du fait auquel il vient d'être fait allusion est la sui-

1. *Ibid.*

vante. Lisant maintenant la description de M. Chesterton, celle-ci nous semble être, à chaque ligne, à chaque mot, une description presque exacte des conditions auxquelles la presse a été soumise dans les principaux pays d'Occident, sous la forme la plus implacable de censure militaire à laquelle aient jamais été soumises en grand les nouvelles publiques et l'opinion publique.

Car, durant l'Armageddon, la vérité a été abolie dans la presse à travers la plus grande partie de la civilisation occidentale — parce qu'elle ne convenait pas. Les peuples furent, en fait, quotidiennement plongés dans l'obscurité universelle pour servir une fin. Les visages et traits des hommes et des affaires furent effacés, pour ne pas gêner dans des choses plus importantes. Et pourtant la description de M. Chesterton se rapportait aux conditions régnant dans la presse dans un des pays les plus avancés du monde en ce qui concerne ses affaires sociales, politiques et industrielles, en un temps de paix et sous des conditions normales. Jamais condamnation plus pénétrante de notre civilisation n'a été formulée. Elle fait apparaître le sens de notre vie occidentale dans ces conditions normales comme par un éclair d'illumination universelle. C'est un état de guerre permanente, sans pitié, sans remords, tueuse de vérité, primitive, dans toutes

nos institutions nationales et politiques, sociales et économiques.

Et l'ironie tragique de la chose, dans ce cas aussi, est que Tolstoï aurait encore lieu de dire que « des hommes, des chrétiens, des libéraux, des hommes cultivés de notre temps, tous », peuvent écouter ces descriptions et d'autres analogues de nos institutions usuelles, et rester inconscients de leur signification, et ne pas comprendre à quel point il y a là négation de notre civilisation. « Non seulement ils ne sont pas insultés par l'outrage : ils n'y prennent même pas garde. »

Voilà à quelle condition la longue hérédité combative intensive, innée chez l'Occidental, a réduit la civilisation. C'est la phase culminante de l'époque de l'intégration individuelle : c'est-à-dire l'époque de l'ascendant dans le monde de l'individu efficient dans la lutte pour ses propres intérêts. L'avenir git dans l'intégration sociale. Celle-ci repose sur l'organisation. Et dans cette organisation, le siège de l'efficiencia et le centre de toute puissance dans l'avenir se trouve dans cette hérédité culturelle que la civilisation impose à l'individu au moyen de l'émotion de l'idéal. Il n'y a, pratiquement, rien qui ne puisse être accompli au moyen de l'émotion de l'idéal en civilisation. Il n'est absolument aucune fin que la civilisation puisse se proposer, que celle-ci ne puisse réaliser, y compris

l'expulsion du monde existant et la création d'un nouveau monde en un court espace de temps. La grande question de l'époque, celle auprès de laquelle toutes autres sont secondaires, est la suivante : où devons-nous chercher dans le nouvel ordre le centre psychique de cette hérédité culturelle de civilisation ?

---

## TROISIÈME PARTIE

### LE NOUVEAU CENTRE PSYCHIQUE DE PUISSANCE

#### CHAPITRE VII

#### *PREMIÈRES LOIS DE LA SCIENCE DE PUISSANCE*

Quand l'âme occidentale saisira, dans toutes ses applications à longue portée, le fait que la Science de Puissance dans l'intégration sociale est la science consistant à diriger la volonté collective à travers de longs espaces de temps vers des fins définies par le moyen de l'émotion de l'idéal, on aura fait le premier pas vers un nouvel ordre de civilisation. Il convient donc de considérer bien en face quelques-uns des faits dominants se trouvant derrière cette position cardinale.

En attirant l'attention sur le sujet de la Puissance, il me faut ici demander au lecteur de bien

considérer un sujet qui est fondamental. Depuis le commencement de la connaissance, l'esprit humain a travaillé à trouver la réponse à la question : Qu'est-ce que la Vérité ? Si étrange que le fait puisse paraître, cette question a entraîné l'Occident en de nombreuses et longues périodes de tension et de violence.

A travers toutes les phases changeantes de ces périodes de développement, il y a eu une position qui n'a jamais pu se présenter dans la pleine lumière du jour à l'esprit des combattants, à savoir que la Vérité est indissolublement attachée à la Puissance. Les hommes ne se sont pas permis, en ayant conscience, de considérer ce fait le plus fondamental de tous, que, dans la science du monde en développement, la Puissance est l'indice, non seulement de l'action humaine, mais aussi de tous les principes de connaissance.

Le système académique d'idées et d'arguments relatifs à la nature de la Vérité que l'esprit occidental avait élaboré durant des siècles fut en réalité mis en miettes du jour où l'on vit la réalité qui se trouve derrière un énoncé formant le titre d'un des chapitres de *Social Evolution*. Cet énoncé, c'était que dans l'intégration sociale *il n'y a pas de sanction rationnelle des conditions du progrès*. C'était l'affirmation de la connexion essentielle entre la Vérité et la Puissance, et la Puissance

seule, exprimée sous cette forme verbale simple, qui méritait d'attirer toute l'attention. La perception de ce rapport fit passer une sorte de frisson de re-création à travers les os desséchés des philosophies de l'Occident. Dans la période semi-articulée qui suivit la publication de *Social Evolution*, les chefs du nouveau mouvement dans la pensée occidentale qui prit le nom de Pragmatisme, conscients du rapport qui venait d'être mis en lumière entre la Vérité et la Puissance, se mirent, tout chaud, à proposer des définitions de la Vérité qui, d'un coup de balai, réduisirent les constructeurs et définisseurs de systèmes dialectiques à un état de défense effarée. Et il pouvait bien en être ainsi. Car les Pragmatistes commencèrent aussitôt à définir la Vérité de telle façon que seule la conception de Puissance était visible. Ils définirent la Vérité comme étant « ce qui est opérant », « ce qui est expédient », « ce qui a de la valeur », et ainsi de suite.

Le temps est venu où il me faut respectueusement demander aux Pragmatistes de m'accorder ce droit de passage qui m'est dû. Le début de ce développement n'est point de leur cru. Ces définitions de la Vérité ont une valeur permanente dans l'histoire de la connaissance. Mais elles sont de la nature des choses d'essai, des tentatives incomplètes, produits naturels de cette période de transition qui a

suivi le moment où j'ai fait apparaître la position. Il mē faut, à ma façon, prolonger cette philosophie de la Puissance jusqu'aux conséquences plus lointaines qu'elle implique. Je prierai donc le lecteur de ne pas s'émouvoir si je m'occupe de lui donner la réponse à la question « qu'est-ce que la Vérité ? » et si je continue en affirmant que c'est une réponse complète et que le développement de la connaissance dans les 2 000, ou dans les 20 000 ans qui vont suivre ne servira qu'à établir la conviction que la réponse est définitive.

I. — *La Vérité est la Science de Puissance.*

A cet axiome on peut en ajouter un second, également fondamental.

II. — *L'Evolution dans tous les phénomènes de la vie suit la ligne de puissance maxima.*

Quand le Christ, se disant l'interprète de la Vérité, se tint devant le juge Pilate, selon toutes apparences entièrement vaincu et défait, le Romain cultivé lui posa la question : « Qu'est-ce que la Vérité » ? Le Christ, est-il dit, ne répondit rien et Pilate s'étonna. La position était complète. Rien n'y pouvait être ajouté. Car la véritable réponse était absolument en dehors de la compréhension de Pilate. Le centre du plus grand système de Puissance qui ait surgi dans l'histoire était là devant lui et il n'en savait rien. Car Pilate ne comprenait pas et ne pouvait pas comprendre la science de

Puissance telle qu'elle était passée de l'intégration individuelle à l'intégration sociale.

Il y a eu trois phases dans la définition de la science de Puissance dans l'Occident. A la première, Newton, dans ses *Principia*, a formulé les lois de l'univers matériel en termes de Force. A la seconde, Darwin a défini les lois de l'intégration individuelle dans la vie en termes de Puissance. La troisième est celle où nous sommes présentement et où les lois de l'intégration sociale dans la vie se définissent similairement en termes de Puissance.

Pour comprendre l'application de la doctrine de Puissance aux activités courantes, personnelles et collectives du monde moderne de la civilisation, il importe de bien saisir quelques principes cardinaux. Les deux points les plus essentiels sont : 1° la compréhension de la différence à faire entre Force et Puissance ; 2° la compréhension de la nature de la différence fondamentale entre la loi contrôlant l'intégration individuelle et la loi contrôlant l'intégration sociale.

Les mots Force et Puissance sont de ceux que l'on emploie constamment de façon lâche, et comme équivalents, dans l'Occident<sup>1</sup>. Dans ce chapitre et

1. Voir les *Principia* de Newton, introduction au livre III, ou encore l'exemple cité par Karl Pearson ; *Ethic of Free Thought*, p. 32.

dorénavant ces mots seront employés ici strictement au sens qui leur est attribué par définition.

La *Force* ou *Énergie* est la qualité caractéristique ou constituante de l'univers matériel. Ses modes peuvent être changés mais la quantité qui en existe dans l'univers ne peut ni être diminuée, ni être augmentée. La distinction entre la *Force* et la *Puissance* est fondamentale.

III. — *La Puissance est la capacité d'utiliser la Force ou l'Énergie par intégration — c'est-à-dire par organisation, de façon à produire en un point donné des effets plus intenses ou plus élevés qu'il n'eût été possible autrement.*

IV. — *La Puissance est la qualité caractéristique ou constitutive de la vie, comme la Force est celle de l'univers matériel.*

V. — *La vie sous toutes ses formes est un processus d'intégration — c'est-à-dire d'organisation — de Force ou Énergie.*

Celui qui nous a amenés à la loi fondamentale d'évolution dans la vie, comme Newton nous amena à la loi fondamentale de l'univers matériel, fut Darwin. Darwin et Herbert Spencer nous fournirent la première loi d'évolution dans la vie en énonçant le principe qui est résumé dans l'expression *survivance du plus apte*, ou encore dans cette autre de *sélection naturelle*. Ces deux formules ont été l'objet de critiques à fond. « Venir nous dire que

survivre, c'est être le plus apte, c'est simplement nous dire que le plus apte doit survivre. Dire que la vie progresse par sélection naturelle, c'est simplement nous dire qu'elle progresse de la manière dont elle progresse. » Ainsi ont parlé les critiques. Il manquerait quelque chose d'essentiel à la formule.

En fait il en est ainsi : aux deux formules manque un élément essentiel. L'axiome ou loi de progrès qui fournit ce qui manque dans la conception de Darwin et exprime le sens caractéristique d'intégration de la vie, de manière à amener ce sens au rang des principes établis au Livre I des *Principia* de Newton, doit se formuler de la façon suivante :

II. — *L'intégration dans la vie suit la ligne de Puissance maxima.*

Le principe de la survivance du plus apte, ou de la sélection naturelle, nous venant de Darwin et Spencer est, on l'observera, une expression moins complète de cette loi de Puissance maxima.

Le caractère de la vie est de présenter deux phases d'intégration régies par des applications tout à fait différentes de la loi de Puissance maxima. D'abord il y a l'Intégration Individuelle. En pratique c'est d'elle seule que Darwin s'est occupé. Sa conception ne s'étendait en aucun sens véritable à l'Intégration supérieure ou Sociale. Le principe

directeur distinctif de chacune de ces deux phases d'évolution peut être formulé ainsi que suit :

VI. — *Dans l'Intégration Individuelle l'évolution suit la ligne de Puissance maxima par l'affirmation de soi de l'individu. Le centre de gravité dans le processus est dans la vie de l'individu, c'est-à-dire dans le présent.*

La plus haute forme de Puissance dans l'intégration individuelle est celle qu'a décrite Darwin, savoir la plus haute aptitude à survivre de ces unités qui ont réussi dans la lutte pour leurs propres existence et intérêts. Mais :

VII. — *Dans l'Intégration Sociale, l'évolution suit la ligne de Puissance maxima grâce à l'entière subordination de la vie et du bien-être des unités individuelles à une efficience de survivance dans l'Intégration Sociale qui est projetée au delà de celle de la vie, du bien-être, et même de la conscience des unités existantes. Le centre de gravité, dans le processus, est au delà de l'individu : il est dans l'avenir.*

La plus haute forme de Puissance dans l'intégration sociale est celle qui produit la plus haute efficience en assurant ce type de subordination. J'ai ailleurs défini celle-ci *Efficience Projetée*<sup>1</sup>.

En examinant de près cet énoncé de la diffé-

1. *Principles of Western Civilisation*, chap. II.

rence entre les principes de Puissance dans l'intégration individuelle et dans l'intégration sociale, nous avons sous les yeux la cause de tout ce que les *standards* de l'Occident moderne renferment de confusion profonde et de conflit. *Presque tout l'effort de l'esprit occidental pour appliquer le Darwinisme aux standards collectifs du monde a été un effort pour appliquer aux affaires de la civilisation les principes de Puissance dans l'intégration individuelle en les croyant être les principes de Puissance dans l'intégration sociale.* Évidemment l'esprit occidental s'est attelé là à une tâche impossible. Car la Puissance en tant qu'exprimée par les formes de l'intégration sociale est incomparablement plus grande que la Puissance exprimée par les formes d'intégration individuelle dont Darwin nous a donné les lois. Les principes sur lesquels repose la Puissance dans l'intégration sociale seront donc les principes obtenant la victoire dans le monde.

L'ascendant et la qualité victorieuse dans l'ère de l'Intégration individuelle a été la Raison. On peut la définir ainsi qu'il suit :

VIII. — *La Raison est la plus haute forme de la somme des émotions se rapportant à soi. C'est la principale expression de cette capacité mentale par laquelle l'individu se rend compte des séquences par où la Puissance est reliée à la Force. C'est le principal organe humain de la science de Force,*

Même là où la raison nous mène dans les plus hautes régions de la science pratique, ou de la pensée, ou de la spéculation, ses exploits restent tous des applications de ces qualités de survivance ou victorieuses acquises par l'esprit en jugeant les relations de la Force à la Puissance dans le milieu hors duquel l'homme s'est échappé dans le passé. D'autre part :

La qualité possédant l'ascendant et donnant la victoire dans l'ère d'intégration sociale est l'Émotion de l'Idéal. Cette qualité peut se définir ainsi qu'il suit :

IX. — *L'Émotion de l'Idéal est la plus haute forme de la somme des émotions se rapportant à autrui. C'est la principale expression de cette aptitude ultra-rationnelle dans l'esprit grâce à laquelle l'individu réalise les séquences par lesquelles la Puissance individuelle est rattachée à la Puissance sociale en intégration supérieure. C'est le principal organe humain de la Science de Puissance.*

Si l'on examine et compare soigneusement les deux énoncés précédents, VIII et IX, on s'aperçoit qu'il y a une signification étendue dans la manière différente dont la Puissance est transmise par hérédité dans l'intégration sociale, comparée à l'intégration individuelle. On peut l'exprimer ainsi qu'il suit :

X. — *Dans l'intégration individuelle, l'hérédité*

*par laquelle la Puissance est transmise est individuelle. Elle passe d'une génération à la suivante par continuité du protoplasma. Les changements considérables sur une haute échelle sont rares, et ne se font d'habitude que lentement.*

C'est sur cette sorte d'hérédité que l'attention de la science a été presque exclusivement concentrée dans le passé. Par contraste avec elle nous avons dans l'intégration sociale les principes suivants :

XI. — *Dans l'intégration sociale l'hérédité par laquelle se transmet la Puissance est dans l'héritage culturel<sup>1</sup>. Elle est indépendante de la continuité protoplasmique. L'agent de transmission est l'émotion de l'idéal. Une transformation universelle peut se faire rapidement : au cours d'une seule génération.*

Les axiomes précédents nous amènent à de nouveaux horizons dans la pensée et l'action occidentales. Ils constituent les fondements de la science de Puissance. Il nous faut maintenant considérer leurs applications pratiques, applications d'une signification incommensurable pour l'avenir de la civilisation.

1. Voir *Social Evolution*, chap. ix, et l'article *Zoology* de Sir Edwin Ray Lankester, dans *Encyclopædia Britannica*, 11<sup>e</sup> édition.

---

## CHAPITRE VIII

### *LA FEMME EST LE CENTRE PSYCHIQUE DE PUISSANCE DANS L'INTÉGRATION SOCIALE*

Pendant longtemps dans le passé les énergies humaines ont été paralysées et limitées de tous côtés par suite de la concentration de l'intelligence occidentale sur les causes qui ont régi l'intégration individuelle, comme il a été décrit au chapitre précédent. L'âme et la volonté de la civilisation ont été absorbées de façon écrasante dans l'étude des faits qui ont favorisé l'effcience de Puissance dans les luttes de cette ère. C'est là une transitoire phase du monde. Les principes de Puissance, à l'avenir, se trouvent tous dans l'intégration sociale. Et dans l'intégration sociale le fait de première signification est que la Puissance a son centre dans l'Émotion. L'intégration sociale est, à toutes ses phases, en rapport avec cette capacité suprême dans l'âme collective qui réalise et dirige la Puissance, savoir l'émotion de l'idéal.

Un des faits les plus étranges de ce temps est le suivant. L'Occident ne sait pratiquement rien de la science de l'émotion, c'est-à-dire qu'il ne sait presque rien de l'émotion dans ses manifestations les plus importantes qui sont dans l'intégration sociale. Si l'on ouvre l'un quelconque des principaux manuels relatifs à la psychologie au temps présent, on se trouve en présence d'un spectacle étrange : on voit que tous ceux qui, en Occident, ont écrit sur le sujet, à l'exception notable de M. William Mc Dougall et d'un petit groupe, émettent des réflexions, et font des théories sur les faits de l'émotion presque comme si celle-ci ne se rapportait qu'à l'individu. L'émotion est considérée comme quelque qualité relativement inférieure de l'individu, en rapports étroits avec le passé animal, et se trouvant en connexion, principalement, avec les fonctions que l'homme partage avec le monde animal. La science de l'émotion sous ses aspects collectifs est, pratiquement, lettre morte en Occident.

Pendant les phases de la grande guerre, par exemple, c'était un fait d'occurrence quotidienne, dans la presse occidentale, et particulièrement britannique, que la désignation des peuples allemands, de façon méprisante, comme constituant la race la plus émotionnelle en Europe. Il semblait, qu'à les décrire ainsi, on les avait relégués définitivement dans quelque catégorie inférieure. Sans

doute le peuple allemand est émotif. La prodigieuse leçon de Puissance que l'Allemagne donnait au monde était, dans toutes ses phases, et dans ses conséquences, une leçon enseignant l'illimitable et incalculable puissance de l'émotion. Avec nos usages prédominants dans l'Occident, nous nous imaginons sans cesse le contrôle de l'émotion comme indiquant l'absence de celle-ci.

C'est là une conception erronée, si contraire à la vérité, qu'on peut tenir pour une maxime de la civilisation que, toutes choses égales d'ailleurs, plus un individu ou un peuple est élevé, plus il est capable d'émotion.

C'est l'émotion seule qui, dans ses applications pratiques, peut diriger l'âme générale dans les longues séquences à travers lesquelles la Puissance doit s'exprimer dans l'intégration sociale. C'est par l'émotion de l'idéal et par elle seule que la volonté collective peut être concentrée et dirigée à travers de longues périodes de temps vers des fins particulières. C'est par l'émotion seule que le présent peut être subordonné à l'avenir et que la volonté organisée de la civilisation peut être transmise d'une génération à la suivante par la jeunesse. C'est par l'émotion de l'idéal que tout but collectif quelconque, que peut se proposer, en civilisation, l'imagination organisée d'un peuple, devient chose pouvant être atteinte, et ce en un temps incroyablement court.

Où nous faut-il chercher la principale source, le réservoir futur de cette capacité suprême ? En elle siègera toute Puissance. Ce sera la cause ultime d'efficiencé dominant dans la lutte prochaine du monde.

La réponse à cette question est la plus frappante de toutes celles qu'il a jamais été donné à un écrivain de fournir. Il ne saurait y avoir le moindre doute quant à ce qu'elle doit être. *Ce n'est pas dans le mâle combattant de la race : c'est dans la femme que nous avons le futur centre de Puissance en civilisation.* Ceci, si étrange et paradoxal que cela puisse sembler, est la première leçon, en Puissance, qui se dégage de la grande Guerre de la civilisation, à la seconde décade du xx<sup>e</sup> siècle.

Si nous considérons l'histoire du mâle combattant de la race dans la vaste lutte pour la Puissance qui forme le passé historique du monde, la signification de certains faits commence à se dessiner de façon très nette devant l'esprit. Le monde existant, à toute phase de sa vie, a été la phase culminante du drame prolongé de l'efficiencé individuelle. C'est l'âge d'épanouissement dans toute institution des qualités qui ont fait, des individus au plus haut degré efficients dans la lutte pour leurs propres intérêts, les centres de tous les systèmes de Puissance, et les maîtres du monde. Il représente l'âge où les intérêts ont été court-circuités aux

mains de ceux qui ont la puissance de les tenir par la force, et où le besoin urgent des individus et institutions a été, absolument, ou relativement, que A puisse tuer B avant que B puisse tuer A.

Or, il est évident que, dans tous les systèmes de Puissance à cette phase du monde humain, le mâle combattant a été, dans la nature des choses, l'ultime source et origine de la Puissance suprême. Il a été celui qui agit, celui qui fait, la créature du besoin instant et urgent, depuis le début des choses. Toutes les qualités, basées en dernier ressort sur son sexe, ont été, chez le mâle combattant de la race, celles de la réalisation instante. Cela a été la condition impérieuse de son efficience dans la lutte pour la Puissance qu'il n'y ait pas en lui de demain pareil à l'aujourd'hui. Les idéalismes des longues séquences, les longs drames du renoncement et du sacrifice n'ont jamais, en réalité, eu qu'une bien faible signification pour l'homme des races guerrières de l'Occident.

Pour cette raison, il n'y a pas de peuple pratique ou d'affaires de l'Occident où le mâle typique ne méprise pas au fond de son cœur l'idéalisme et l'émotion caractéristique sur laquelle repose l'idéalisme. Derrière l'âme mâle de tout peuple de combat et d'affaires, règnent l'esprit des règles païennes et la philosophie d'Omar Khayyam. Au cours de mon existence, riche en expériences, je n'ai jamais connu

d'Anglais qui crût réellement aucun des dogmes de la religion chrétienne au travers de sa raison. Dans tous les cas, l'individu s'y rattachait comme à une partie d'un héritage qui lui avait été imposé du dehors par des causes où sa raison n'avait aucune part.

Dans les systèmes d'intégration de Puissance dans le monde, cette base va disparaître, balayée. Dans l'intégration sociale où la Puissance repose sur les causes décrites au chapitre précédent, l'histoire de l'humanité devient avec une intensité croissante le vaste drame tragique du devoir, du sacrifice, du renoncement. Tous les systèmes de Puissance qui l'emportent dans l'intégration sociale sont ceux où le centre de gravité se trouve en dehors des limites de la conscience de l'individu même, et où, dans les longues séquences de cause à effet, les unités sont subordonnées à une signification qui dépasse de beaucoup leur propre vie et leurs propres intérêts, par l'émotion de l'idéal. La raison, en réalité, est tout à fait incapable de transporter un seul de nous, des principes de l'intégration individuelle à ceux de l'intégration sociale. L'individu meurt pour que le monde puisse vivre : on ne peut véritablement pas exprimer ceci en termes quelconques de la raison de l'individu. Consentez-vous à être perdu pour la gloire de Dieu ? Aucun processus de raison ne permet de répondre affirmativement.

Mais quand la nature humaine, se traînant avec peine dans sa marche ascendante, la face tournée vers l'infini et l'universel, répond oui, elle a simplement atteint la plus haute expression de Puissance.

Ces systèmes de Puissance, en intégration sociale, ne reposent pas sur la raison. Ils ne font pas appel à des faits : les faits ne sont pas arrivés. Ils ne répondent rien aux arguments. Ils sont la Puissance elle-même. Ils reposent sur l'émotion. Et à travers l'émotion de l'idéal, l'homme s'est attaché à la Toute-Puissance.

Si, après avoir considéré le mâle combattant de la race, nous envisageons l'autre moitié du monde représentée par la femme, l'effet qu'ont ces principes sur l'esprit est très frappant à mesure que nous en discernons la portée. Au fond de la conscience humaine, comme en témoignent les littératures de presque tous les peuples, a toujours erré la conception que l'âme de la femme est, dans des circonstances que les hommes ne se sont jamais permis d'imaginer librement, une puissance d'une incalculable grandeur. Sauf dans les expressions de celle-ci qui résultent directement de ses relations avec le sexe opposé, l'âme de la femme, au temps présent, même dans les systèmes les plus élevés de culture humaine, demeure le plus grand mystère de la race.

A travers toute la durée de l'ère humaine, le déve-

veloppement de l'âme de la femme a représenté un fait de signification absolument suprême : en elle a été exprimée la lutte des intérêts de l'avenir contre l'ascendant dans le présent de ces systèmes de Puissance naissant des activités de l'âme masculine, reposant sur la force, et qui, par une nécessité catégorique de la lutte, ne se rapportent qu'à des objectifs fragmentaires, et à courte portée, et qui, par suite d'un point de vue ainsi limité de façon inhérente au besoin du présent, et sous le contrôle de la raison, cherchent toujours à imposer leurs propres conceptions, sous le nom d'Absolu, à toute forme d'activité humaine. Ces systèmes de Puissance, caractéristiques de l'intégration individuelle, ont toujours cherché à exploiter la femme à tous les points de vue, comme aucun autre être n'a été exploité dans la vie. L'âme de la femme a émergé hors de cette lutte. Elle est comme l'âme de la civilisation même émergeant dans la tension ascendante du progrès. La femme est, en fait, le prototype présent de tous les grands systèmes de religion, de moralité, de droit, sur lesquels repose la civilisation en voie d'intégration. Car dans tous ceux-ci le sens dominant, constituant le centre de leur développement, a été cette même lutte pour les intérêts de l'avenir contre les systèmes de force cherchant à exploiter et à dominer dans le présent les intérêts de l'avenir qu'ils représentent.

Dans l'intégration individuelle dont Darwin nous a fourni les lois, il y a un fait nous donnant l'indice de Puissance dans toutes les qualités et institutions des types victorieux. L'hérédité par laquelle la Puissance est transmise est dans l'individu. Le centre de gravité, en Puissance, est donc dans le présent. La ligne de Puissance maxima que suit l'évolution est l'individu efficient dans la lutte pour ses propres intérêts, c'est-à-dire l'individu efficient que Nietzsche nous a présenté comme ne reconnaissant d'autre autorité que sa propre volonté, ni d'autre moralité que son propre intérêt. Tout, chez cet individu, a été, et est encore régi par des intérêts ayant leur centre dans le présent, et par la nécessité explicite ou implicite, dans toutes ses institutions, de rendre A capable de tuer B avant que B puisse tuer A.

Dans l'intégration sociale, c'est tout autre chose. L'hérédité par où se transmet la Puissance n'est pas dans l'individu. C'est l'hérédité sociale ou de culture. L'évolution continue à suivre la ligne de Puissance maxima, mais c'est le principe caractéristique de l'intégration sociale qu'une Puissance incomparablement plus vaste a son centre dans ces systèmes qui, tout en restant efficientes dans le présent, subordonnent le présent à l'avenir en même temps.

Le centre de gravité de Puissance dans l'intégra-

tion sociale est donc toujours dans l'avenir. Le contrôle des longues séquences organisées de cause et d'effet à travers lesquelles l'Évolution suit ainsi la ligne de Puissance dans l'intégration sociale ne peut donc être atteint que d'une façon, par l'émotion dirigeant l'action, au moyen de l'héritage culturel à travers de longues périodes de temps, vers des idéals se trouvant au delà de la vie et des intérêts des individus existants.

*C'est la femme qui, par les nécessités de son être, a porté dès le début, dans sa nature et dans ses potentialités les plus élevées, le principe directeur de cette nouvelle ère de Puissance.*

Par son histoire dans l'évolution, par sa fonction par rapport à l'homme, par sa position par rapport à la génération future, la femme a toujours été la créature dont la maturation est dans l'avenir, par contraste avec l'homme. Le principe directeur de la nature de la femme, à tous ses niveaux les plus élevés, a toujours été, par pure nécessité physiologique, la subordination du présent, avec toutes ses exigences impérieuses, à un dessein qui la dépasse, elle-même, et dépasse tous les intérêts visibles dans le présent. Par les nécessités de l'évolution, toute fibre de l'être plus profond de la femme a vibré vers ce dessein, pendant des âges sans fin. Le mâle combattant est, par la nature de son histoire, la créature de ces émotions animales brèves

qui deviennent d'une importance toujours moindre dans la civilisation en progrès. La femme, au contraire, de par son histoire, a toujours été la créature des émotions à longue portée grâce auxquelles les besoins pressants du moment sont subordonnés au dessein impliqué par les longues séquences de cause à effet par lesquelles la Puissance maxima s'exprime dans l'intégration sociale.

Rien n'est plus surprenant pour beaucoup de femmes qui ont longtemps collaboré avec des hommes dans les affaires publiques, et aussi pour beaucoup d'hommes ayant fait une expérience similaire en collaborant avec des femmes, que l'impression populaire régnante d'après laquelle la femme représente le sexe apte à être détourné de fins éloignées par des émotions de passage, alors que l'homme est considéré comme étant relativement non influençable par l'émotion. Une expérience de quelque étendue démontre presque invariablement à l'esprit que c'est là le contraire de la vérité. Chez l'homme, toutes les émotions plus puissantes sont des émotions à courte portée. Ce sont, toutes, les émotions en rapport avec l'hérédité dominante de la lutte. En civilisation, la nécessité de dominer extérieurement les émotions de cette classe est constante et impérative. Les hommes, dans toute leur existence, sont, par suite, en conflit constant avec leurs émotions, occupés à les étouffer, à les

dissimuler, à en avoir honte. Le but continuel du sexe mâle, en civilisation, est de paraître non émotif, et le résultat est que cette pose est devenue une des marques extérieures de culture parmi les hommes civilisés.

Mais ceci est purement superficiel. Les émotions du mâle existent, dans la profondeur, effroyablement fortes. La femme, par un instinct sûr et profond, méprise ce qu'elle voit être de l'émotion à courte portée chez l'homme dans les affaires publiques. Même dans les plus hautes affaires de l'État, dans les procès, dans les assemblées parlementaires, l'émotion relativement faible de l'idéal chez l'homme est presque toujours une émotion à courte portée. Tous les déploiements d'éloquence et de rhétorique chez le mâle sont en connexion intime avec les émotions du combat. Il n'est pas de situation où l'homme civilisé se transforme aussi soudainement et aussi complètement en un être à émotion à courte portée dans la lutte que lorsqu'il se met à parler des affaires publiques. Les gesticulations, les coups sur la table pour souligner les propos, l'éclat des yeux, l'animation du visage où les expressions se succèdent rapidement, du sinistre au sublime, autant de caractéristiques de l'homme primitif dans l'extase des émotions de la lutte.

Lecky a décrit de façon frappante l'extérieur de Gladstone prononçant, avec beaucoup d'éloquence,

un discours sur un sujet moral élevé, avec beaucoup des aspects et des concomitants de l'émotion chez le sauvage en pleine bataille. J'ai souvent vu des individus des races indigènes guerrières de l'Afrique du Sud, comme les Zoulous, qui, après s'être intoxiqués avec des drogues, sont incités à la rhétorique la plus enflammée : se dressant debout, ils lancent dans l'espace vide de longues périodes d'éloquence incandescente et de déclamation, tout imprégnées de la passion, et colorées par les idéals du combat.

Même au service des plus hautes causes, c'est l'émotion à courte portée du combat qui agit le plus puissamment sur les hommes. J'ai assisté un jour à une réunion privée, lors d'une crise dans la politique britannique, où l'on faisait choix des chefs. Le nom d'un chef, maintenant homme d'État en vue, fut proposé par un des membres présents qui le recommandait de façon forte et impressionnante. Ce par quoi il était le mieux qualifié pour servir de chef était, fut-il dit, que c'était un homme capable d'atteindre n'importe quel but, si seulement il était excité par l'esprit de combativité, et cet esprit existait à un haut degré, fut-il dit aussi, dans le cas en question.

Dans la recherche des principes et dans la chasse faite par l'intelligence dans la recherche scientifique, on observera continuellement que ce

sont les émotions reçues par hérédité du milieu de la chasse, de la poursuite et de la bataille, qui agissent le plus puissamment dans l'âme masculine, et ceci même dans les plus hautes régions de la connaissance abstraite.

Comparée à cette psychologie du mâle si fortement développée dans toutes les races combattantes du monde, la psychologie de la femme est absolument différente.

Elle est séparée de celle de l'homme : les pôles en diffèrent totalement. L'âme de la femme, comme nous le verrons plus clairement au chapitre suivant, a en réalité dépassé celle de l'homme de toute une époque d'évolution dans le développement des qualités caractéristiques sur lesquelles repose maintenant la Puissance en intégration sociale. On pourra remarquer d'un coup d'œil que presque toutes les discussions du passé relatives à la femme se rapportent à des côtés de la question sans rapports importants avec la question fondamentale dans laquelle nous allons nous engager en civilisation.

L'homme s'est occupé à discuter la femme dans le passé au point de vue, soit des rapports de la femme avec l'homme, soit de ceux de l'homme avec la femme. Mais aucun de ces deux points de vue n'a, en fin de compte, d'intérêt fondamental pour la civilisation.

Le problème central, c'est la relation de la femme, non par rapport à l'homme, mais par rapport aux besoins de la société.

En cette affaire, la civilisation en développement est conduite par des causes inhérentes, et dans une direction inévitable. L'Évolution suivra les lignes de Puissance maxima. C'est cette question de Puissance qui, en fin de compte, contrôlera tout. Et le fait significatif vers lequel nous devons nous tourner est que les qualités par lesquelles la Puissance maxima doit s'exprimer dans les longues séquences de l'intégration sociale, c'est-à-dire les qualités que la civilisation réclame à grands cris, avec la forme vivante d'un type en évolution, sont précisément celles que représente de la façon la plus caractéristique l'âme de la femme. Ce sont les qualités par lesquelles la femme assujettit instinctivement le présent à l'avenir, au moyen de l'émotion soutenue, accompagnée d'une puissance de sacrifice au service de l'idéal qui dépasse beaucoup la même aptitude chez le sexe masculin.

Si nous considérons ce qu'il y a à dire en faveur de la femme à ce point de vue, celui de Puissance, ces faits font une forte impression sur l'imagination. Il convient de mettre entièrement de côté toutes les comparaisons auxquelles l'âme populaire s'est livrée dans le passé : entre ces capacités de l'homme et celles de la femme jugées selon les *standards* de

l'homme, au point de vue de la force, de l'endurance, des qualités cérébrales, des aptitudes au travail, de l'hérédité du caractère, etc. Toutes ces comparaisons, faites par rapport aux *standards* de l'homme dont nous nous sommes habituellement préoccupés, n'ont nulle signification réelle.

La relation de la femme à la Puissance est si différente de celle de l'homme dans l'intégration sociale qu'elle se trouve actuellement presque au delà de la pleine compréhension de l'âme masculine.

Pour mettre la chose au point, le mieux est d'éviter toute préconception venant du passé, et, pour ce faire le plus complètement, il vaut mieux ne pas prendre l'argument en faveur de la femme dans ses rapports avec la civilisation, des mains de l'un quelconque de ses défenseurs, mais marcher tout droit sur les discussions relatives au sexe et à l'âme de la femme, émanant de ceux qui ont le plus complètement et le plus hostilement instruit le procès contre la femme au point de vue de la civilisation.

Toute l'attaque moderne, en Occident, contre l'âme et les qualités de la femme, a son centre primitif dans Schopenhauer<sup>1</sup>. Le procès le plus barbare, mais aussi le plus raisonné, et celui qui

1. *Essai sur la Femme*, de Schopenhauer ; *Pages choisies (Selections)* de Schopenhauer par Belfort Bax.

a eu le plus d'influence, que l'on ait fait contre la femme dans la littérature de l'Occident, est celui qu'a intenté Schopenhauer. Dans son essai souvent cité sur la femme, Schopenhauer représente, comme nul autre ne le fait dans la science ou la littérature, le cri le plus profond du cœur du païen d'Occident qui a édifié le monde de l'intégration individuelle sur la force. Presque tous les arguments courants contre la position de la femme trouvent leur meilleure expression dans cet essai. Même les attaques grossières, féroces, animales, contre la femme dans la littérature ultérieure, comme celle de Nietzsche, Weiniger, et d'autres qui les ont suivis, ne sont guère plus que des échos de celles de Schopenhauer. Aussi vaut-il mieux s'en tenir à l'étude des arguments de Schopenhauer : c'est lui qui a dit l'essentiel, et avec le plus de force et de modération.

La première chose qui frappe l'observateur doué de pénétration, en lisant l'essai de Schopenhauer, est que l'âme de Schopenhauer se révèle, en présence de la femme, comme étant dans un état de peur. Cet essai manifeste la terreur de l'influence mentale de la femme, sous forme d'une sorte d'obsession accablante de l'intelligence de Schopenhauer, tout comme la peur de l'influence physique de la femme se manifeste dans les premières œuvres des pères de l'Église comme une obsession accablante de

l'âme ascétique. On verra clairement plus tard que l'attitude mentale de Schopenhauer dans ce cas est caractéristiquement fidèle au type. La psychologie de Schopenhauer, dans l'essai en question, est la psychologie typique d'une Puissance reconnaissant sa véritable relation avec une Puissance par laquelle elle craint d'être détrônée un jour. La position centrale de Schopenhauer est tout à fait fondamentale et intransigeante. Il déclare la femme l'ennemie naturelle de l'homme. Il faut noter la raison qu'il donne pour la dépeindre ainsi. C'est, dit-il, qu'elle mate et brise la puissance de volonté de l'homme.

En y regardant, nous reconnaissons que cette puissance de volonté à laquelle pense Schopenhauer n'est rien autre que la puissance de volonté du mâle combattant de la race, de la terrible, dominante et écrasante créature d'efficiencé dans l'intégration individuelle, ne reconnaissant d'autre autorité que sa propre volonté, ni d'autre moralité que son propre avantage. Et c'est comme représentant de cette puissance de volonté dominante du passé que nous voyons Schopenhauer se dresser devant la femme dans un état d'hostilité intellectuelle instinctive et presque vindicative. La description qu'il en donne, dans ces circonstances remarquables, sonne presque comme un hymne de haine.

Schopenhauer décrit incontinent la femme comme

étant de façon inhérente une créature de mal. Ses relations avec la vie en ont fait, dit-il, une menteuse née. Il la déclare atteinte de myopie intellectuelle. Ses vices fondamentaux sont l'injustice, la trahison et la déception. Elle manque totalement d'objectivité d'esprit. Elle est inférieure à l'homme comme intelligence. Et l'intelligence masculine ne peut la trouver belle qu'une fois obscurcie par l'impulsion sexuelle.

Incité par ses émotions à maudire ainsi totalement la femme, Schopenhauer prend aussitôt une des plus remarquables positions dans l'histoire de la pensée. Mû par l'instinct véritable du génie, Schopenhauer entreprend, dans le même essai, de rédiger la charte d'autorité de la femme pour tous les temps dans l'avenir de la civilisation. Car la cause de toutes les qualités qu'il a énumérées comme faisant de la femme une créature à redouter est pour Schopenhauer la seule cause significative.

† La qualité radicale de mal dans la femme, Schopenhauer la trouve dans ceci : que *pour elle la race est toujours plus que l'individu*. L'attitude naturelle, innée, interchangeable de tout le sexe de la femme à l'égard de l'homme est, pour Schopenhauer, l'attitude de la femme à l'égard d'un adversaire tout-puissant dont elle a à subjuguier la force avec laquelle il impose sa volonté, en vue d'une fin future. Car dans les recoins les plus sombres de

leur cœur, dit-il, « les femmes vivent, somme toute, plus dans la race que dans l'individu : elles considèrent les affaires de l'espèce comme plus sérieuses que celles de l'individu »<sup>1</sup>. C'est cette extraordinaire vision de la véritable relation entre la femme et la Puissance qui constitue la principale contribution de Schopenhauer à la somme de la connaissance humaine. Le résultat est qu'elle l'incite à une sorte d'opposition frénétique à la femme. La lignée des successeurs de Schopenhauer dans l'Occident moderne a depuis logiquement tenté de développer la doctrine de Puissance en s'en tenant résolument à ne considérer que le passé, si bien qu'à la fin celle-ci devient définitivement dans l'individu, comme dans l'État, la désastreuse doctrine nietzschéenne de force ne reconnaissant d'autre autorité que sa propre volonté, ni d'autre moralité que son propre avantage. De la femme, Nietzsche a dit : « Vas-tu la voir ? N'oublie pas ton fouet »<sup>2</sup>. Et Bernhardt a dit de l'État : « toute la question est non pas de droit international, mais simplement et exclusivement de puissance et d'expédience »<sup>3</sup>.

Et ce fut pourtant ce même Schopenhauer qui, se tenant à la tête de la grande régression païenne moderne ainsi indiquée, vit en la femme son adver-

1. *Op. cit.*

2. *Zarathustra.*

3. *L'Allemagne et la prochaine guerre*, 1 vol. in-8. Payot, Paris.

saire naturel et invincible. C'est Schopenhauer qui nous a donné la charte de la femme pour tous les temps dans la civilisation. Par opposition à l'homme, elle est *la créature pour qui la Race est plus que l'Individu, l'être pour qui l'Avenir est plus grand que le Présent*. Puisse la civilisation ne pas l'oublier. †

Si nous considérons maintenant les affaires pratiques de la civilisation, et si nous essayons de concentrer la lumière de ce principe sur les faits du monde, nous voyons que l'illumination s'étend fort loin. L'ensemble des preuves à l'appui de cette affirmation que c'est la femme qui, par suite de l'histoire des fonctions, de la race, et de l'évolution, est le principal organe dans la race de cette émotion de l'idéal, de la fonction de laquelle dépend la civilisation en progrès, est d'une grande étendue et de grande signification.

Dans les systèmes d'intégration de civilisation, la Puissance, nous l'avons vu, ne se transmet pas par l'hérédité de l'individu mais comme héritage social ou culturel. Pouvoir diriger ou contrôler cette hérédité sociale par l'émotion de l'idéal, c'est pouvoir en une période relativement courte altérer ou modifier profondément le monde ou n'importe laquelle de ses institutions existantes. C'est obtenir le contrôle de tous les réservoirs de Puissance en civilisation. Le rapport entre la femme et l'hérédité culturelle du monde à travers l'émotion de

l'idéal est donc le premier fait que nous rencontrons au seuil de la science de puissance.

L'émotion de l'idéal est un élément inséparable, et essentiel entre tous, de cette aptitude dans l'âme humaine qui a le sens de la Puissance. La femme, par suite de son assujettissement à la force dans le passé a, sans doute, dès une époque lointaine, possédé cette aptitude à un haut degré. C'est un fait qui lui est spécial que, maintenant, sous des conditions plus complètes de civilisation, elle possède à un bien plus haut degré que l'homme le sens qui reconnaît instinctivement les séquences au moyen desquelles la Puissance est transmise dans l'intégration sociale. La Puissance, en intégration sociale, comme Spencer l'a il y a longtemps indiqué, réside dans ces causes qui produisent les longues séquences d'effet, par opposition aux motifs et impulsions qui, dans la barbarie, produisent les effets moins importants, rapides et à courte portée. Il n'est pas dans la nature des choses que le mâle qui, dès le début, a été celui qui fait, qui agit, le constructeur, le combattant, l'instrument de force, celui qui s'occupe de tous les besoins instants du présent, soit l'égal de la femme dans cette qualité de subordination du présent à l'avenir au moyen de l'émotion de l'idéal.

C'est une circonstance à noter que, parmi les races combattantes avancées, ce fait est presque

toujours instinctivement reconnu par les hommes. Presque tout mâle des races occidentales, aussitôt qu'il se trouve engagé dans les activités de Puissance caractéristiques de l'intégration sociale, a le même instinct. Quand il a besoin de l'émotion de l'idéal pour le porter au delà de la mêlée de ses difficultés présentes, ou au delà de la perspective de son milieu, ou dans ces régions supérieures de commandement exigeant le sacrifice prolongé au delà de tous les intérêts du présent, il se tourne instinctivement, non vers un autre mâle de son espèce, mais vers la femme, à qui il demande aide et compréhension instinctive.

Les hommes ont tendance à cacher cette caractéristique à leurs congénères dans un monde où les *standards* de l'intégration individuelle survivent encore, et avec grande vigueur. Mais elle est développée au plus haut et au plus complet degré dans les esprits supérieurs et les plus vigoureux. Il suffit de consulter des documents tels que les lettres d'amour de Moltke et ses lettres à sa femme, pour voir à quel degré des esprits qui, pour l'imagination populaire, ont représenté la personnification de la puissance, de la puissance précise, calculatrice, méthodique, mathématique, ont possédé cette caractéristique. La Puissance, chez les esprits de la plus haute envergure, se montre ainsi presque toujours en association étroite avec l'émotion

de l'idéal. Et dans de telles circonstances, quand nous connaissons les faits, nous voyons ces esprits se tourner instinctivement et naturellement vers la femme pour fortifier en eux cette qualité, qui est le principal élément de Puissance dans ses plus hautes expressions.

Il est caractéristique de la femme que l'habitus d'esprit requis en ces circonstances est presque toujours présent. Il est généralement inné quoiqu'il demeure latent. Il rend la femme capable d'atteindre, à travers de longues périodes de temps, un état d'élévation supérieure, permanente et contrôlée, qui exerce une influence profonde sur toutes les activités de la vie ordinaire. C'est cette sorte de capacité qui permet à des femmes, même délicates, de maintenir leur constance envers un idéal durant une période prolongée malgré les plus grandes difficultés et persécutions. La femme, en ces circonstances, a la même aptitude au dévouement à l'égard des causes, qu'en d'autres circonstances elle a envers les personnes, même à travers une longue succession de tortures mentales et corporelles. J. S. Mill a dit du type d'esprit d'où procède cette qualité, tant chez l'homme que chez la femme, qu'il est toujours en association étroite avec l'aptitude à jouer le rôle de conducteur parmi les hommes<sup>1</sup>.

1. *Subjection of Women*, chap. III, paragr. II.

C'est un des traits les plus prononcés et fondamentaux de la nature de la femme, en étroite association avec cette qualité, que, dans un conflit entre l'intérêt présent et le principe, elle tend instinctivement et instantanément à défendre plutôt le principe que l'intérêt. C'est par la possession de cette caractéristique que la femme se trouve être à un haut degré, en fait et littéralement, ce que Schopenhauer a dit d'elle, à savoir, l'être pour qui la race est plus que l'individu, et l'avenir plus que le présent. C'est dans ces circonstances que Schopenhauer la considérait correctement comme étant l'ennemie que doit redouter l'homme fort ne connaissant d'autre autorité que sa propre volonté, ni d'autre moralité que son avantage, parce que, comme il le dit en propres termes « toujours avec la femme la source de sa moralité secrète, inexprimée, et en fait inconsciente et innée, est la croyance que le bien de l'espèce est placé entre ses mains »<sup>1</sup>.

Bref, la femme est, par nature, préposée aux fins éloignées dans l'avenir auxquelles elle subordonne le présent, de sorte que, pour citer encore Schopenhauer, « dans les replis de son cœur elle vit toujours et de façon générale plus dans la race que dans l'individu »<sup>2</sup>.

1. *Essai sur la Femme.*

2. *Essai sur la Femme.*

Ces faits présentent une signification d'un ordre élevé quand on discerne leurs relations avec la science de Puissance en tant que dirigée par l'héritage culturel de la civilisation. Il n'y a pas de phénomène plus remarquable dans l'Occident moderne que ce vaste changement, présentement en cours dans la psychologie de la race, et dont la portée se rapporte intimement à ce sujet.

Dans la littérature d'imagination et d'idéalisme, il est impossible de méconnaître certains traits. Dans la littérature d'imagination des peuples de l'Occident moderne, comparée à celle des peuples de temps et d'idéals plus primitifs, ce qui frappe est la situation occupée par la femme. Elle se détache comme figure centrale. C'est la femme qui inspire presque tous les actes et presque toutes les passions profondes de l'homme, formant le sujet de la littérature d'imagination des races modernes. Même sous les aspects pratiques et compétitifs les plus féroces de la vie, nous ne pouvons manquer de constater ce fait. La littérature d'imagination de l'Occident est le véhicule, sous une forme ou une autre, de tous ses idéalismes les plus élevés. Mais on y trouve toujours une femme, en relief, comme pierre de touche des idéals de l'homme. Partout où l'homme devient un idéaliste en littérature imaginative, c'est presque toujours la femme qui en est la mesure. C'est à la femme que l'homme apporte

toujours ses idéalismes pour les démontrer, et pour leur chercher un appui.

Cet instinct est si profondément établi qu'il est devenu un des canons de l'art occidental moderne, et il ne peut être violé sans que s'engendre un sentiment de faillite. Partout où l'homme est représenté dans l'art comme l'idéaliste supérieur, et la femme comme la cause inférieure qui l'a entraîné à bas, le résultat est un désastre au point de vue artistique. Nous sentons que l'idéal a été abaissé et que nous sommes revenus à l'atmosphère déprimante d'une phase plus primitive d'évolution humaine. Quels que soient le talent ou le génie du créateur, nous ne pouvons échapper à cet effet. Comme dans *The Healer* de Roland Herrick ou *New Grub Street* de Gissing, le résultat est invariablement le même. L'esprit du lecteur conserve un sentiment d'échec et d'outrage.

Il ne faut pas oublier, en considérant cette transition significative dans les *standards* de l'art, qu'à l'époque présente du monde, l'âme de la femme est le plus grand mystère du temps. Sous les conditions rabougrissantes et paralysantes de l'ère d'où elle a émergé, elle a été repliée sur elle-même, de force, sur tous les points, à un tel degré que le monde n'en sait à peu près rien, à part les expressions de cette âme engendrées directement par les rapports de la femme avec l'autre sexe.

L'effet le plus notable et probablement imprévu, sur beaucoup d'esprits en Occident, des *Désenchantées* de Pierre Loti, dont l'impression fut si forte dans les harems de Turquie, fut de faire sentir à ces esprits, à un degré qu'ils n'avaient jamais éprouvé, combien les rapports de la femme avec le monde général sont particuliers et étroitement restreints, non seulement dans les harems d'Orient, mais dans toute la civilisation occidentale du temps présent.

Les qualités de l'esprit masculin, héritier des formes inférieures d'évolution ont, été ennoblies et transmues aux niveaux supérieurs avec un effet considérable au service de la civilisation. Il n'en a pas été de même dans le cas de l'esprit de la femme. L'effet de toute l'éducation de la femme et de la discipline sociale qui l'accompagne jusqu'au jour présent, en civilisation, a été de s'opposer, au plus haut degré, à ce que les valeurs caractéristiques et particulières inhérentes à son âme puissent trouver accès au service de la civilisation.

L'effet culminant, dans le passé, de l'attitude de la civilisation à l'égard de la femme, même parmi les peuples les plus avancés, a été d'inculquer la doctrine que le seul devoir de la femme envers le monde est celui qu'elle a par l'intermédiaire de ceux avec qui elle est en rapport par le lien sexuel. Sa nature plus profonde et plus caractéristique a été

empêchée, autant par les usages occidentaux que par les orientaux, de se déverser dans d'autres directions que du côté de son mari et de sa famille.

Pourtant, même dans de telles conditions où une muraille s'oppose à l'accès de l'esprit de la femme au monde des affaires, partout où l'accès eût été possible, les résultats ont été remarquables. C'est un des faits les plus gros de conséquences dans la marche ascendante de la race, que l'émotion de l'idéal dans ses rapports avec la Puissance a *toujours eu ses principales et plus profondes expressions dans l'âme de la femme*. Même sous toutes les conditions désavantageuses qu'a dû subir son sexe, l'âme de la femme dans le passé a été la principale source de l'idéalisme créateur du monde. Quand toutes les autres voies lui ont été fermées, la femme a porté la capacité créatrice de l'émotion de l'idéal dans le monde pratique des affaires, principalement par son influence sur l'âme de la jeunesse. Et elle a fait ceci à un degré dont une grande partie du monde n'a absolument pas conscience.

*S'il était possible, aux périodes de développement et de crise inusités dans l'histoire du monde, de découvrir les fondements des événements et d'avoir un aperçu des causes et origines, on s'apercevrait que l'influence de création et de support de l'âme de la femme dans les phases de formation précédant l'action est énorme. Une connaissance*

des méthodes par lesquelles les *standards* et idées du temps sont imposés aux générations humaines successives ne permet pas de douter que l'influence de la femme sur l'héritage de culture ait égalé et probablement dépassé de beaucoup celle de tous autres facteurs quelconques.

L'effet de l'émotion de l'idéal transmise par la femme à la jeunesse de la génération montante ne peut jamais, par la suite, être entièrement effacé dans l'individu. Il est plus profond, plus considérable, plus durable, que l'effet de n'importe quel système quelconque d'éducation ultérieure. Là où il est combiné avec les effets de cette éducation ultérieure, comme il l'est à un certain degré dans les systèmes de l'Allemagne et du Japon modernes, il devient l'élément le plus puissant dans la formation du caractère, fournissant des résultats qu'il est absolument impossible d'obtenir par d'autres moyens, en ce qui concerne la capacité d'effort permanent et soutenu, et de sacrifice chez l'individu.

L'étude étendue des biographies des hommes qui ont été des centres de Puissance en histoire, qui sont devenus des chefs de causes, qui ont donné une direction aux idéalismes de classes, d'intérêts, ou de nations, ou de peuples, en civilisation, laisse fortement ancrée dans l'esprit la conviction que le rôle joué par la femme, en donnant une direction à l'âme de la jeunesse par l'émotion de l'idéal, dé-

passé de beaucoup ce que peut imaginer le monde. Cela a été un des principaux facteurs déterminants à travers l'histoire humaine.

La connaissance de l'influence qu'elle est capable d'exercer a été la base de nombre de systèmes d'éducation effectifs. Mais cette connaissance est restée bien en deçà de la réalité. Mesurer l'influence qu'a eue la femme pour modeler et déterminer l'âme de la civilisation à travers la jeunesse dans le passé n'est possible qu'aux esprits les plus expérimentés. Cette influence s'est étendue jusqu'aux régions de la pensée abstraite la plus haute. Leslie Stephen, en passant en revue l'histoire des systèmes philosophiques, déclarait que, d'après sa propre expérience, si honnêtement et avidement que le philosophe soit désireux de soumettre ses conclusions à l'épreuve la plus sévère, toujours en fin de compte le véritable problème finissait par se formuler ainsi : « Comment des conclusions qui sont agréables aux émotions peuvent-elles être rattachées à des postulats qui plaisent à l'intelligence du philosophe ? » C'est-à-dire en raccourci, que c'est toujours l'émotion de l'idéal qui prédétermine les conclusions.

Et dans presque tous les cas similaires, quand on pourra assez loin étendre la recherche, le fait direc-

1. *The English Utilitarians*, vol. I.

teur significatif à l'arrière-plan se trouve être que l'émotion de l'idéal a reçu sa force et sa direction d'une âme de femme à une phase précoce du développement de l'individu. Tous les résultats précédents, et ils ont une signification du plus haut ordre pour le monde existant, datent des conditions du passé où la femme a été pratiquement sans contact aucun, par son propre droit ou par droit de son sexe, avec les faits vivants du monde réel des activités humaines. Ils ouvrent à l'esprit une vision de possibilités de la science de Puissance que les hommes n'ont pas rêvée. Un nouvel horizon dans l'histoire de la Puissance se lèvera dans le monde quand la civilisation verra ce que signifie l'utilisation, pour les fins de Puissance collective, de cet être pour qui, à travers l'émotion de l'idéal, la race est toujours plus que l'individu, et l'avenir plus grand que le présent.

Le type de civilisation qui, le premier, s'organisera autour de cette aptitude centrale de l'âme de la femme, possédera un avantage prodigieux sur tous les autres dans la lutte mondiale qui vient.

---

## CHAPITRE IX

### L'ÂME DE LA FEMME

Il a été dit au chapitre précédent que, dans le tréfonds de la conscience humaine, il y a toujours eu présente la conception que l'âme féminine constitue, sous des circonstances que les hommes ne se sont pas permis d'imaginer, une puissance d'une incalculable grandeur. Cette conception se manifeste dans les annales de beaucoup de peuples primitifs. On la rencontre dans la fin de l'histoire romaine : elle a été visible pendant un court espace de temps aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, à partir du temps de Gaius, quand la femme, à l'époque de la civilisation romaine, ayant, avec l'assistance du droit, échappé aux restrictions de la *manus*, a atteint une position d'indépendance presque complète, et quand les jurisconsultes romains ont admis l'égalité des sexes comme un principe fondamental d'équité.

On peut voir le même fait se présenter vivement

sous des formes variées dans les temps modernes. En réalité c'est un hommage frappant à l'âme de la femme que l'antipathie et la méfiance violentes témoignées à celle-ci par la masse des écrivains et plus tard par beaucoup d'hommes d'action qui ont emboîté le pas à Schopenhauer et à Nietzsche, en imaginant que les principes de Puissance assurant la victoire dans l'Intégration Individuelle sont ceux qui l'amèneront dans l'Intégration Sociale. Car ce qu'il y faut voir, c'est que la crainte de l'influence mentale de la femme se présente comme une sorte d'obsession accablante pour l'intelligence masculine. Même l'opposition plus raisonnée aux revendications de la femme, que l'on rencontre souvent dans le monde courant chez des personnes ayant les idéals les plus élevés, doit être considérée comme prouvant la perception dissimulée de la portée des facultés féminines. Car dans le cas de la plupart des personnes de cette classe, surtout de celles qui ont les convictions et la sincérité les plus fortes, c'est l'instinct de l'énorme influence potentielle de l'esprit de la femme dans l'ordre de civilisation approchant qui les pousse à s'opposer de toutes leurs forces aux tentatives faites pour utiliser cette influence d'une manière qu'ils considèrent comme erronée, et abusive.

En traitant de l'âme de la femme dans l'avenir de la civilisation, le fait fondamental qu'il faut toujours

conserver présent à l'esprit est la relation existant entre la femme et la Puissance. Bien peu de ceux qui ont écrit des manuels de science sociale ont, jusqu'ici, saisi toute la signification de cette relation, et du fait que l'indice de tous les événements et de tous les principes dans l'avenir est que la victoire appartiendra à la forme la plus élevée d'intégration de Puissance.

Or la forme de Puissance la plus élevée dans l'intégration sociale est celle dans laquelle la société est rendue organique au plus haut degré possible. L'objet à peu près unique en vue duquel la société a été collectivement organisée, en tant que tout, dans le passé, a été la guerre heureuse, ayant pour but d'écraser ou conquérir les autres peuples, ou bien de résister à une tentative de ce genre. Il n'y a eu jusqu'ici aucun exemple, dans le monde, de Puissance sous son type le plus élevé et suprême, c'est-à-dire d'une société où l'esprit ait été organisé et dirigé de façon suivie à travers toutes les formes et fonctions de civilisation à travers un nombre indéfini de générations, en vue d'atteindre un idéal conçu comme comprenant la plus haute et la plus complète signification de l'effort humain. C'est ce type de société qui est inévitable dans l'avenir du monde, car dans la lutte pour l'existence elle dépassera en Puissance tous les autres types. Mais l'organisation de la Puissance en ce type suprême

n'est possible, en société, que d'une seule façon. Les individus existants doivent être rendus capables de subordonner leur esprit, leur vie, et tous les intérêts composant leur vie individuelle, à un idéal qui est au delà de leur vie, et qui peut même, à l'occasion, être au delà de leur compréhension.

Dans ce type de société profondément organisé, l'efficiencie ainsi projetée dans l'avenir implique toujours, nécessairement, et inclut l'efficiencie dans le présent. Une société capable de subordonner logiquement le présent au futur a en elle-même le pouvoir de réaliser pratiquement n'importe quel but qu'elle puisse se proposer en civilisation. L'âme sociale, dirigée en avant avec beaucoup de force et d'unité à travers de longs espaces de temps, vers une fin idéale maintenue dans le champ de vision, constitue une force irrésistible. Les systèmes de Puissance politiques organisés de la sorte l'emporteront sur tous les autres dans la lutte du monde à l'avenir.

La cause rendant possibles ces systèmes supérieurs de Puissance a été désignée dans ces pages par l'expression *émotion de l'idéal*. Il y a plusieurs années, William James a décrit de façon saisissante, dans la première édition de son *Text-Book of Psychology*, la manière dont cette cause de Puissance illimitable, existant principalement dans

l'âme de la femme, opère dans l'individu. Il ne donna pas à la cause le nom d'émotion de l'idéal. Il ne parla pas de sa transmission par l'hérédité sociale, ni de ses effets étendus en rapport avec la Puissance, comme je l'ai fait ici. Mais, dans les limites qu'il lui a données, la description qu'a présentée James de la manière dont l'émotion de l'idéal opère sur l'âme de l'individu est complète et de première importance. Il y a, inclus en moi, comme en chacun de nous tous, dit James, un homme intérieur. Cet homme intérieur, ou véritable, c'est le moi social idéal, le moi qui s'inquiète des autres. « Il peut être lointain ; peut-être même n'est-il qu'à peine représenté. Je puis ne pas compter qu'il se réalisera durant ma période de vie. Je puis m'attendre à ce que les générations futures, qui m'approuveraient si elles me connaissaient, ne sachent rien de moi quand j'aurai disparu. Et pourtant l'émotion qui me fait signe d'avancer est sans aucun doute la poursuite d'un moi social idéal. <sup>1</sup> » James continue en analysant les effets qu'opère cette cause dans l'âme de l'individu, presque jusqu'au point où elle prend pour nous un intérêt spécial par sa fonction collective, en tant que véhicule de puissance illimitée.

« Quelle est la nature du moi social idéal »

1. *Text Book of Psychology*, chap. xii.

demande James. Il répond que c'est un moi qui s'efforce d'établir à l'intérieur de l'individu rien de moins que les *standards* de l'Âme Universelle. Ce sont les mêmes *standards* d'Âme Absolue ou Universelle que nous attribuons à Dieu. Il est caractéristique de ce moi intérieur que, selon les expressions de James, « il ne peut trouver un *socius* adéquat que dans un monde idéal ». Tout progrès social, dit-il encore, consiste en la substitution de *standards* supérieurs aux inférieurs, et la qualité distinctive de ce tribunal intérieur est qu'il propose le *standard* le plus élevé qui soit, celui de l'Âme Universelle. « La plupart des hommes, dit-il en terminant, ont dans leur cœur, de façon continue, ou occasionnellement, quelque chose qui y correspond. Le plus humble des parias, sur cette terre, peut se sentir être réel et valide grâce à ce signe supérieur. »

C'est en faisant des *standards* de ce moi qui tient compte des autres la base de l'héritage social, et c'est en organisant et transmettant cet héritage sous l'influence de l'émotion de l'idéal, que l'on peut construire la route conduisant à tout but quelconque que pourra se proposer un peuple. Une fois que l'influence de l'idéal est imposée à l'individu par l'hérédité sociale, comme il a été dit au chapitre V, il ne peut jamais s'y dérober. C'est cette création de l'idéal, et l'organisation des esprits

auxquels il est imposé dans la volonté collective qui constitue le premier objectif de la science de Puissance dans l'avenir du monde.

De temps immémorial, les instincts qui ont imposé leur volonté au monde sont ceux où la puissance s'est exprimée par les émotions égoïstes. Les systèmes de Puissance, ne reconnaissant d'autre droit ou d'autre moralité que leur propre avantage auxquels les intérêts égoïstes ont donné naissance, se sont organisés et ont rempli le monde, dans le passé, de la tension et de la force de leurs activités. Mais jamais, jusqu'ici, les systèmes supérieurs de Puissance reposant sur les émotions altruistes ne se sont organisés, dans la civilisation, avec une intensité comparable, et avec la détermination d'obtenir le contrôle de l'héritage social et d'imposer au monde les idéals qu'ils sont capables de réaliser en civilisation.

Si nous considérons les principes de Puissance sous la forme la plus élevée, nous apercevons plus clairement la signification et la portée, dans l'ère qui est devant nous, des principes du moi intérieur de la femme. Du moment où nous saisissons le caractère des conditions réunies dans le monde, il est évident que tous les systèmes d'utilitarisme politique fondés sur l'intérêt personnel, tels que ceux que Bentham, les Mill, et Herbert Spencer ont contribué à édifier en Grande-Bretagne, et tous les

systèmes d'utilitarisme militaire qui sont l'apothéose de l'égoïsme, comme celui que l'Allemagne moderne a tenté d'établir en Occident, doivent, avec le temps, passer au tas de décombres. Leur condamnation finale gît dans ce fait que, malgré toute apparence contraire, *ils ne possèdent aucune validité ultime en tant que systèmes de Puissance*. Aussitôt que la civilisation saura ce qu'elle veut et discernera son propre objectif, avec les moyens et instruments permettant de l'atteindre, on s'apercevra, si étrange que cela puisse paraître, que ces systèmes n'ont pas un atome de chances, à la longue, dans la rude lutte du monde. Ils s'effondreront tous devant les systèmes d'intégration de Puissance à longue portée et à longue séquence, dont le sens dépasse le soi et les intérêts de soi, dont le centre de gravité est toujours dans l'avenir, et dont l'histoire, à toutes ses phases, constitue ce vaste drame créateur de monde, drame tragique, ennoblissant, de la subordination et du devoir reposant sur le sacrifice. Ce sont là les systèmes organisés au plus haut degré et, par suite, puissants au plus haut degré, vers lesquels la vie, par les lois qui lui sont inhérentes, doit évoluer dans l'intégration sociale.

✦ A l'évolutionniste qui comprend son sujet et qui a une fois fermement saisi, avec toutes ses conséquences, le fait dominant que la science d'évolution est la science de Puissance, la conclusion suggérée

dans ces chapitres commence ici à se présenter très fortement comme conviction. Il voit clairement que le rôle qu'a joué dans le passé le mâle combattant ne restera pas à celui-ci. C'est l'âme de la femme qui est destinée à prendre dans l'avenir la direction de la civilisation en tant que principal instrument de Puissance.

On reconnaîtra, avec le temps, comme un fait qui ne se discute pas, que c'est dans l'âme de la femme qu'est réalisée la plus complète expression de la somme des émotions altruistes qui a été décrite au cours de ces chapitres comme étant l'émotion de l'idéal. Schopenhauer a fait preuve d'une pénétration fort en avance sur celle de tous les philosophes et ratiocineurs de son siècle quand il décrit la femme comme étant la créature de la race plutôt que de l'individu.

C'est la femme qui, dans les longs âges de tension évolutive d'où son âme a émergé, a toujours été, en raison de ses rapports avec l'homme d'un côté, et avec les générations suivantes, de l'autre, l'être dans la constitution de l'âme duquel, bien plus que dans le cas de l'homme, ont été représentés les intérêts du futur, du distant, de l'universel. Elle a vécu continuellement dans toutes sortes de motifs et d'émotions la poussant à s'exprimer dans les autres et à subordonner le présent à l'avenir.

— La lutte entre la femme et la Puissance, pendant

des éternités, a donc été une lutte qui a graduellement amené son âme bien plus près des principes de l'âme universelle que n'est l'âme de l'homme. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu au dernier chapitre, la femme subordonne naturellement et instinctivement l'intérêt au principe. Le secret du progrès de l'homme est qu'il a graduellement mis au service de la civilisation, à des niveaux toujours plus élevés, toutes les rudes qualités de chasseur et de soldat que de longs âges de lutte primitive ont développées en lui. Mais quand l'émotion de l'idéal, chez la femme, pareillement engendrée en elle au cours des longues phases de notre passé primitif, aura été de même placée au service de la civilisation, l'effet l'emportera sur celui des qualités de l'homme. La femme, dans son ensemble, manifesterà dans ces circonstances la même puissance de dévouement aux idéals et aux causes qu'elle en témoigne actuellement aux personnes. Sa parenté avec l'avenir à travers les longues périodes de son évolution dans le passé a doué, de façon permanente, l'âme de la femme d'une capacité de sacrifice de soi et de renoncement persistant à travers tous les obstacles et toutes les souffrances jusqu'à la mort elle-même, capacité qui est le plus haut produit des émotions altruistes, et qui chez la femme atteint un degré nulle part dépassé dans tout le domaine de l'esprit.

Ce dont la civilisation a primordialement fait au moment présent est une opinion publique capable de subordonner le présent à l'avenir, une opinion publique qui exprimerait par la volonté collective exactement les qualités qui sont ici dépeintes comme atteignant leur plus haute expression chez la femme. C'est ainsi seulement que la civilisation peut s'assurer l'aptitude à s'élever au dessus de la règle des systèmes de Puissance ne connaissant d'autre droit que leurs propres intérêts : seulement par une opinion publique touchée et soutenue par l'émotion, de la façon décrite au chapitre V. Le miracle qui était présenté là comme se produisant au cours de toute vie dans la volonté de l'individu, quand il est contraint de passer irrévocablement dans un autre monde par l'influence exercée sur lui par des *standards* intérieurs proposés à son âme par l'héritage culturel, est un miracle qui, sous des conditions appropriées, doit également s'opérer dans la volonté collective.

+ Le plus urgent besoin de la civilisation, c'est de diriger la volonté collective, au moyen de l'héritage culturel, vers des fins définies, à travers de longs espaces de temps. *Mais le fait le plus profond de tous ceux de cet âge, c'est que l'âme masculine de la race, en raison des conditions d'où elle découle, est par elle-même incapable de rendre ce service à la civilisation.*

C'est dans l'âme de la femme que les peuples gagnants du monde trouveront le centre psychique de Puissance à l'avenir. †

L'immense importance de la fonction de l'hérité culturelle de civilisation imposée à l'esprit de la jeunesse à chaque génération, sous l'influence de l'émotion de l'idéal, a été décrite au chapitre V. C'est le fait le plus gros de conséquences dans l'histoire de la Puissance, en tant qu'écrite dans les luttes des peuples modernes. Il devient possible d'atteindre toute fin vers laquelle est ainsi dirigée la volonté de la civilisation. Toute institution existant au monde peut être altérée ou transformée en peu de temps.

La portée de ces faits est déjà devenue visible aux intérêts en possession dans la civilisation. Sous des formes nombreuses, le principal dessein des intérêts qui ont régné dans le monde est devenu d'ébranler maintenant celui-ci par l'organisation de l'opinion et en enrôlant l'émotion de l'idéal au service de leurs propres visées de Puissance.

† Mais la tâche est infiniment difficile pour les intérêts du passé qui sont en possession. Car ces intérêts ne peuvent enrôler l'émotion de l'idéal, ils ne peuvent la maintenir, ni l'inspirer qu'à ses niveaux les plus bas. C'est un fait important que jamais dans l'histoire il n'a été possible de l'organiser en grand, et de diriger à travers de longues

durées de temps vers un but clairement défini, au service de la civilisation, l'émotion de l'idéal à son plus haut degré de potentialité. La raison en est qu'il n'a pas été possible, jusqu'ici, de mettre l'émotion de l'idéal en action, en grand, autrement que par l'âme masculine. La civilisation n'a donc jamais pu enrôler à son service cette capacité à son plus haut niveau d'efficiencé. Le réservoir principal de celle-ci, dans la race, est l'âme de la femme, et ce réservoir n'a jamais été ouvert. C'est là le fait le plus significatif dans la science de Puissance.

On pourra observer que c'est cette lutte entre les *standards* psychiques caractéristiques s'exprimant dans l'homme et les *standards* caractéristiques s'exprimant dans la femme qui en est venue à dominer toutes les activités maîtresses de civilisation. L'écrasante hérédité combative oblige toute forme de Puissance s'exprimant par l'homme, et particulièrement par l'homme des races d'Occident, à se diriger vers cet objectif: la réalisation dans le présent qui distingue l'âme masculine. Tous les *standards* de conduite à l'influence desquels est due la guerre sont essentiellement des *standards* des émotions égoïstes, poussant ainsi l'homme à la réalisation égoïste dans le présent. « Il n'y a pas de Droits dans le monde comme les Miens. » « Il n'y a pas de Peuple au monde comme Nous. » « Il n'y a pas de Demain au monde comme Aujourd'hui. »

Telles sont les clameurs qui, dès l'origine, ont représenté les émotions élémentaires sous-jacentes à la guerre. Ce sont des défis à la loi primordiale de civilisation avec son centre de gravité dans l'avenir, défis aussi nettement indiqués que celui du voleur de grand chemin à la première règle d'une société ordonnée.

Rien ne pourra jamais concilier cet antagonisme fondamental entre les principes de civilisation et les principes de guerre. L'un des deux partis doit nécessairement annihiler l'autre. Mais nulle cause matérielle ou économique, nul accord entre nations ne peut, en soi, abolir la guerre. Il ne sera jamais mis fin à la guerre que lorsque l'héritage culturel de civilisation, imposé dès l'enfance à chaque génération sous l'influence de l'idéal, aura fait qu'il sera aussi impossible à une nation de s'engager dans une guerre et de perdre ce principal motif de respect de soi faisant que la vie vaut la peine d'être vécue, qu'il l'est actuellement à l'homme civilisé normal, en dehors de toutes considérations quelconques de perte, de gain, ou de châtement matériels, d'entreprendre un vol ou un meurtre.

C'est un des faits les plus remarquables de la nature humaine que l'émotion de l'idéal, qui est la somme et la forme la plus haute des émotions altruistes, n'est pour ainsi dire pas du tout représentée dans l'âme masculine quand sont en jeu les

grands et particulièrement les futurs intérêts de la civilisation.

Presque tous les pays d'Occident témoignent de ce fait, dans l'histoire de leur politique extérieure aussi bien que dans l'histoire de leur constitution ou de leur législation.

L'esprit animant le propos que Durkheim dit être attribué à l'empereur d'Allemagne, « Pour moi l'humanité finit aux Vosges » n'est particulier à aucun pays. C'est le véritable esprit inné de l'hérédité du mâle combattant de l'Occident, datant des périodes précédant l'aurore de l'histoire.

L'inaptitude à subordonner le présent à l'avenir est une caractéristique prononcée de la civilisation sous la règle de l'âme masculine. Tandis que les pays d'Occident, pour poursuivre la guerre, ont pris sur l'avenir des hypothèques qui confondent l'imagination, il ne s'était pas, jusqu'à la date de la guerre mondiale de 1914, constitué une seule démocratie possédant la faculté de se subordonner à un idéal dans l'avenir, même au degré limité consistant à s'acquitter de sa dette nationale en temps de paix dans l'intérêt de la postérité. Cette impuissance à concevoir l'importance de l'avenir se manifeste dans presque tous les mouvements publics et de classe dans l'Occident. Combien d'ouvriers, demande un écrivain contemporain, dans le dessein de réduire tous les idéalismes de ce genre à

l'absurde, refuseraient une rente de 5 000 francs par an pour la chance qu'en agissant ainsi ils pourraient amener une élévation du taux des salaires de 10 pour 100 dans 300 ans d'ici ? Plus une nation est pratique, plus est grand le succès de la classe d'hommes ne luttant que pour ses propres intérêts, plus doit paraître absurde pareil *standard* de renoncement à cette classe.

Dès que nous en arrivons aux réalités se trouvant derrière la science de Puissance en civilisation, il est visible que dans tout ce qui touche à l'émotion de l'idéal à ces niveaux supérieurs où elle est le plus capable d'agir avec puissance sur l'opinion publique dans un effort soutenu, visant un objectif situé au delà du présent, l'âme de la femme a, en réalité, déjà dépassé l'âme du mâle de la race, de toute une ère d'évolution. C'est chose significative que dans les quatre principales formes d'activité par où l'opinion publique, en Occident, est influencée de la façon la plus directe, et la plus ample, à savoir, en art, littérature, philosophie et religion, tous les principaux mouvements récents, d'ordre évolutif ou révolutionnaire, ont une commune signification se rapportant à ce fait. On ne saurait mieux les décrire qu'en les considérant comme des mouvements représentant l'effort de l'âme masculine pour arriver volontairement, par des étapes lentes, laborieuses et douloureuses, et par une voie

entièrement différente, au point où se trouve déjà la femme par hérédité innée.

Dans un récent *leading article*, le *Times*, commentant une lettre de Sir Martin Conway, appelait l'attention sur un changement remarquable qui s'est effectué en silence sous nos regards, dans les *standards* de l'art en Occident<sup>1</sup>.

Le caractère principal de ce changement consisterait en ce que, pour résumer la lettre de Sir Martin Conway, nous sommes en train de perdre graduellement le sens de tous les arts de la forme — entendant par là les arts tels que la peinture et la sculpture — en tant que moyens d'expression, les produits de ces arts n'étant plus considérés que comme objets décoratifs, tandis que d'autre part le plus grand art vivant du présent tend de plus en plus à trouver son expression dans la littérature et dans des moyens similaires, grâce auxquels le monde est puissamment remué par la création d'opinion.

Or, l'indice du développement en art, comme dans toutes les autres formes d'activité humaine, est sa relation sous-jacente avec la Puissance. Le commencement et la fin du sens inhérent à l'art peuvent s'exprimer en un seul mot: Emotion. Tout l'art n'est rien autre que l'aptitude à rendre l'émotion contagieuse et, de la sorte, à devenir un instrument

1. *Times*, 23 mars 1914.

de Puissance en exerçant une influence sur l'action humaine. L'histoire du développement en art est donc l'histoire du développement dans l'artiste de la faculté de rendre l'émotion contagieuse à divers niveaux à mesure que l'âme, en évolution, s'élève graduellement du point de vue de l'individu, dans les émotions égoïstes, à celui de l'universel, dans les émotions altruistes. C'est là la loi fondamentale du progrès en art, et elle est identique, en signification, à la loi fondamentale du progrès en morale.

Que signifie donc la transition dans l'art occidental courant, décrite par Sir Martin Conway, pourquoi nous faut-il voir les produits des arts de forme, comme la sculpture et la peinture, perdre la fonction d'art vivant, et en venir à être considérés simplement comme des objets décoratifs, tandis que le plus grand art, aujourd'hui, tend à s'exprimer par la littérature et des moyens similaires ?

La réponse correcte à cette question nous mène fort loin. Elle est à peu près comme suit. L'art caractéristique de l'Occident dans le passé, qui s'est exprimé par des formes, comme la sculpture et la peinture, est l'ère de l'ascendant, dans le monde, du mâle combattant. C'est donc un art essentiellement païen de caractère comme Tolstoï l'a compris, avec une intuition profonde<sup>1</sup>. C'est l'art dont Grant

1. *Qu'est-ce que l'Art ?*

Allen a essayé de nous donner — et dans une grande mesure il y a réussi — les véritables principes darwiniens dans ses *Physiological Æsthetics*.

Dans cet art sont exprimés, avant et par-dessus toutes choses, les sentiments et émotions grâce auxquels l'individu obtenait le succès dans la lutte pour ses propres intérêts, et grâce auxquels l'individu ayant ainsi réussi devenait la puissance dominante dans la création. L'art de forme de l'Occident est, en deux mots, de tout le monde, l'art qui exprime le plus profondément l'âme du mâle.

On peut constater de tous côtés que la psychologie essentiellement mâle des arts de forme de l'Occident, qui glorifie l'émotion égoïste sous tous ses aspects, est la cause qui dirige et régit l'artiste dans tous ses efforts. L'observateur réfléchi qui traverse les salles de sculpture ancienne dans les galeries consacrées à Rome et à la Grèce, au British Museum, et qui, ensuite, en pensée, considère les effets similaires reproduits dans la statuaire moderne dans les parcs et édifices publics de Londres, éprouvera profondément cette impression et ne pourra plus s'en défaire. Celle-ci sera confirmée et renforcée de façon non équivoque par une étude étendue de l'art d'Europe tel qu'il s'exprime par la sculpture dans presque toute ville d'Occident.

L'effet visé dans l'art de la statuaire est partout le même dans tout l'Occident. Dans des groupes

innombrables de statues et effigies classiques et pseudo-classiques, l'effort soutenu de la sculpture est la glorification ou la divinisation de presque tous les attributs humains par lesquels les émotions égoïstes peuvent être exprimées sous la forme la plus intense. Représentations d'athlètes, figures ailées, guerriers cuirassés, héros mourants, représentations de luttes, duels, enlèvements, batailles, représentations de jeunes gens, d'hommes, de femmes, de multitudes, d'animaux, toutes ces représentations de puissance et maîtrise, dans toutes les situations et circonstances, sont destinées à éveiller une admiration contagieuse pour les qualités par lesquelles les émotions égoïstes peuvent s'exprimer à la plus haute puissance.

Cet esprit a atteint en Europe, dans les villes de la Prusse moderne, un épanouissement particulier qui a été synchrone avec le développement en Allemagne des idéals militaires et intellectuels décrits dans les chapitres précédents. Un écrivain récent<sup>1</sup>, décrivant les objets remarquables qu'on peut voir en considérant le Schlossbruecke et le Musée à Berlin, énumère le nombre énorme de groupes et les attitudes représentées. « Pour couronner le tout, dit-il, et pour introduire de façon

1. F.-M. Hueffer, *When Blood is their Argument*, part. III, chap. I, paragr. VII.

frappante le symbole prussien au-dessus de la plinthe de la principale entrée du musée, il n'y a pas moins de 18 représentations de l'aigle prussien. Ainsi, sur un espace de terrain d'un front d'une quarantaine de mètres, on ne rencontre pas moins de 49 représentations classiques d'un quelconque des attributs de personnalité. »

Le but principal dans tous les effets, pour le cas précédent comme pour d'autres moins ambitieux, ne varie presque jamais. Exprimé par la sculpture dans toutes ses formes en Occident, ce but est de personnaliser les émotions égoïstes, et de les dépeindre triomphant dans les instruments de force vivante les plus parfaits.

Dans l'art voisin, la peinture, l'influence sous-jacente n'est pas aussi visible à première vue. Mais l'esprit critique constate bientôt que l'influence de la même psychologie mâle dominante en imprègne toutes les expressions. On voit combien elle imprègne jusqu'aux détails, même dans un art tel que celui du paysage. « Combien la valeur esthétique de la représentation d'un bois est accrue, dit Schopenhauer, le païen typique de l'Occident, si l'artiste peint, comme il le doit, un pin solitaire dépassant tous les autres, droit, et dressé vers le ciel. » Pourquoi ? Parce que, dans les arts de forme de l'Occident, le sens que l'artiste cherche à exprimer naît toujours d'une psychologie

subconsciente qui est profondément mâle. Sans en avoir conscience, l'âme combative réalise tous les traits et détails lui suggérant la toute-puissance de la force, et s'y délecte. Dans le détail du pin solitaire dominant les autres, et dressé vers le ciel, il traduit en émotion contagieuse le symbole de la puissance ainsi représentée comme victorieuse de la gravité.

Cette tendance en art est en conflit avec la tendance évolutive la plus profonde et la plus caractéristique se trouvant à la base de la civilisation occidentale.

Tous les mouvements directeurs dans l'art moderne, du Pré-Raphaélisme à l'Impressionnisme et au Futurisme, sont des reflets de phases dans la signification de la lutte entre ces deux forces en conflit. La monstrueuse inspiration que l'art occidental a reçue des anciennes civilisations était celle des émotions égoïstes triomphant par la perfection des instruments de force vivants. Les arts de forme ont été les principaux moyens par lesquels cette inspiration a été interprétée.

Mais l'inspiration qui gît au fond de tous les mouvements progressistes dans la civilisation de notre temps est celle du triomphe des émotions altruistes, par la croyance que la vie de l'individu est en rapport avec des fins et des principes qui dépassent en importance tout intérêt présent dans le monde qui nous entoure.

C'est pour cette raison que la tendance est, de notre temps, à ce que le plus grand art du jour devienne de plus en plus ce qu'on peut appeler l'art invisible. L'art le plus élevé, donc, cherche à s'exprimer par les moyens grâce auxquels l'émotion de l'idéal — qui, il faut se le rappeler, est elle-même la somme des émotions altruistes — peut être le plus profondément influencée. Ces moyens ne sont pas les arts de forme. Les principaux véhicules de cet art sont maintenant devenus la parole et l'esprit, et ses plus hautes expressions, comme l'a dit Sir Martin Conway, se trouvent dans la littérature et les moyens similaires par lesquels le monde est soumis à une action puissante. Ceux qui l'illustrent sont donc les maîtres de la littérature, les voyants des visions des écrivains, les poètes, les réformateurs, les maîtres qui créent l'âme de la génération ascendante sous l'influence de l'émotion.

Ce sont les inspirateurs de causes, les fondateurs de foi, les mainteneurs de l'idéal, les auteurs de ces grandes politiques de l'âme où l'esprit humain, s'élevant par l'émotion contagieuse de l'individuel à l'universel, travaille à transmettre par hérédité de culture une aptitude toujours plus grande à se subordonner, en civilisation, à la signification spirituelle qui est immanente dans le monde. Et le sens profond, c'est Puissance, toujours Puissance.

Ce sont les systèmes où cette inspiration se trouve avec le plus de force et de réalité qui l'emporteront sur tous les autres dans l'avenir du monde.

L'inspiration caractéristique accompagnant ce développement où la littérature imaginative et émotionnelle de l'Occident est devenue le véhicule de l'art le plus élevé est un phénomène très frappant. Dans la littérature d'imagination de tous les peuples de l'Occident moderne, par opposition à la littérature de tous les autres peuples, et de tous les autres temps, le trait caractéristique est la situation faite à la femme. Dans la littérature courante du monde occidental la femme se dresse triomphante comme figure centrale.

Dans cette littérature, comme je l'ai dit ailleurs, partout où l'homme devient un idéaliste, c'est presque invariablement la femme qui constitue la mesure de son idéalisme. C'est à l'âme de la femme qu'il soumet tous ses idéals, pour les démontrer, et pour demander aide en leur faveur. Presque sans exception, c'est la femme qui inspire les passions les plus profondes, les actes les plus puissants, les idéalismes les plus élevés de l'humanité, dans la littérature d'imagination de notre temps.

Ce fait, qui est le trait le plus distinctif de l'idéalisme dans la littérature de l'Occident moderne, est évident aussi dans la poésie, le drame, et le roman modernes.

Depuis l'origine du roman au xvi<sup>e</sup> siècle, l'idéalisation de la femme est le trait qui s'est développé et accentué dans celui-ci jusqu'au jour présent. Grâce à lui le roman est devenu la forme dominante dans la littérature d'Occident. En outre le *standard*, que ce fait de l'idéalisation de la femme a établi en art, est devenu si fondamental que, comme je l'ai montré, c'est devenu un des canons de l'art, dans le roman moderne, qu'on ne peut y représenter l'homme comme l'idéaliste supérieur, ni la femme comme la cause qui l'a tiré à bas, sans que soit engendré dans l'esprit du lecteur un sentiment de faillite et d'injure.

Les plus hautes expressions d'art vivant dans l'Occident en viennent de plus en plus, en deux mots, à présenter des points de contact très étroits avec les grands mouvements d'opinion, touchés par l'émotion, grâce auxquels le monde s'organise en de plus amples systèmes de Puissance.

Le génie exprimé sous sa plus haute forme en art est toujours l'aptitude qu'a l'artiste de rendre contagieuse, par l'émotion de l'idéal, la faculté de subordonner le monde immédiat et tous ses intérêts existants à la signification plus étendue qui est sentie exister dans l'universel. Le type le plus élevé de génie dans la race a toujours été, pour cette raison, celui des grands maîtres religieux. La tendance dans l'art vivant en Occident est, présente-

ment, une tendance par laquelle la fonction de l'artiste se rapproche de nouveau de celle du grand maître religieux.

Le sens dominant qui se détache en relief dans cette tendance progressive dans l'art occidental revient à ceci. Nous sommes en présence, en art, sous de nombreuses phases, de ce que j'ai dit être l'effort voulu et infiniment laborieux de l'âme masculine pour atteindre, par des étapes lentes et douloureuses, et par une voie différente, une position où l'âme de la femme est déjà arrivée au cours du processus évolutif. Dans cette position qu'elle occupe actuellement, l'âme de la femme est grandement en avance sur celle du mâle de la race, en ce qui concerne le développement en celle-ci de ces qualités sur lesquelles, en civilisation, la Puissance reposera de plus en plus dans l'avenir.

Cet indice du passage ascendant en art est l'indice du progrès sous toutes ses phases. Toute avance dans celui-ci représente le développement du défi jeté au triomphe, dans le passé du monde, des émotions égoïstes. Mais ce sont les qualités caractéristiques de l'âme de la femme qui devront former la principale base de Puissance dans ce changement significatif.

Tolstoï était doué d'une vision nette quand il déclarait que c'est l'idéal des émotions altruistes tel qu'il se manifeste dans cette conception de

la fraternité de l'homme qu'on trouve derrière tous les développements de civilisation gagnants, qui fournira l'influence dominante dans l'art occidental, à l'avenir. Ce concept de l'unité de l'humanité où l'avenir devient plus grand que le présent a été, comme le concept de Dieu, inhérent, dès le début, au processus dans lequel l'évolution suit dans l'histoire la ligne de Puissance maxima. Et le développement ascendant que représentent les deux concepts est, sous toutes ses formes, un développement vers l'ascendant, dans le monde, de qualités qui ont atteint dans l'âme de la femme un développement supérieur à celui qu'elles ont atteint dans l'âme de l'homme.

Le progrès dans les *standards* de l'éthique en Occident a la même signification profonde que ce développement qui se produit dans les *standards* d'art. En civilisation, la Puissance, si prolongé et si tendu que puisse être le processus historique par lequel le principe est établi, repose toujours en dernier ressort sur la substitution de types d'éthique supérieur à d'inférieurs. Le caractère de ce développement au cours duquel les supérieurs se substituent aux inférieurs n'a jamais été résumé de façon plus lumineuse que dans une courte phrase de Green. Le commandement, en conduite humaine, « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » n'a jamais varié, dit Green : tout ce qui a varié dans

le progrès de l'humanité en ascension, est « la réponse pratique à la question : Qui est mon prochain<sup>1</sup> ? »

En somme, le progrès en Ethique c'est l'extension graduelle de la portée des émotions altruistes jusqu'à ce qu'elles en viennent à inclure l'universel. L'aptitude raisonnante de l'esprit n'a nulle part à cette transition par où le monde est remodelé. Le principal instrument de Puissance par où s'accomplit le développement a consisté toujours et pour tout en qualités d'émotion qui ont leur principale expression dans l'âme de la femme.

Dieu est le plus haut concept auquel l'esprit soit haussé par l'émotion de l'idéal. Le commandement « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée » est le plus haut terme du commandement « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

On verra, avant longtemps, que l'erreur fondamentale commise par les chefs du mouvement intellectuel qui a suivi son cours dans le monde occidental depuis la Réformation a consisté en ceci : en identifiant le progrès du monde avec le développement dans l'histoire du processus rationalisant de l'esprit, ils ont pris une conception erronée de la base de la Puissance, en civilisation.

1. T.-H. Green, *Prolegomena to Ethics*, chap. III, paragr. 207.

La Puissance, en civilisation, repose, en fin de compte, sur la connaissance transmise par l'émotion, et non sur celle qui est transmise par les processus de raisonnement de l'esprit.

Il y a un passage remarquable dans la littérature de l'Occident où l'on voit la lumière aveuglante de cette conclusion, et sa portée, telles qu'elles apparaissent tout à coup à l'esprit d'un des principaux rationalistes du temps. Dans un essai sur l'influence de l'Éthique de renoncement sous la forme où elle a été l'inspiration de la conduite dans les grandes religions, Karl Pearson se trouve à la fin de son argument devant la position suivante. « Une prédisposition ou un préjugé n'ayant absolument aucune base rationnelle peut, dit-il, avoir une valeur sociale et tendre à préserver un individu ou un groupe d'individus dans la lutte pour l'existence. Est-ce que nous n'aurions pas ici une vision de la façon dont une prédisposition presque universelle peut exister sans qu'il nous soit possible de lui donner une base rationnelle<sup>1</sup> ? » L'individu éclairé et raisonnant, continue-t-il, peut répudier pour lui-même, comme fausses ou comme illusoire, les doctrines de sacrifice et de subordination enseignées par les grandes religions. « Mais pareille répudiation peut-elle devenir une loi générale ? N'est-il

1. *Ethic of free Thought.*

*pas possible que les fractions ne pratiquant pas cette répudiation survivent en définitive ? »*

La réponse à cette dernière question, en italiques, de Karl Pearson, est que par nécessité inhérente au processus d'évolution dont Darwin nous a donné les lois se rapportant à une phase moins élevée, ce sont les fractions non répudiantes, en ce sens seul, de la race, qui survivront définitivement. C'est une réponse qui termine la controverse rationaliste dans l'Occident. Vérité et mensonge, au sens où les emploie Karl Pearson sont des mots sans signification. Car la vérité c'est la Science de Puissance. La vérité, par conséquent, ne fait point son chemin dans le monde par la controverse ou la raison. Ses *standards* dans l'intégration sociale sont inintelligibles pour l'âme païenne. Mis en présence des systèmes du monde avec les *standards* de l'ère païenne, les représentants de la Vérité se tiennent comme le Christ devant le trône de Pilate. Ils ne répondent rien. Ils représentent la Science de Puissance. Les Faits du monde auxquels ils appartiennent ne sont pas encore arrivés.

Une question qui se sera posée à l'esprit de beaucoup, à travers ce chapitre, est la suivante. Peut-il être conforme à l'ordre du processus évolutif que l'âme de la femme, qui a jusqu'ici occupé une position d'infériorité, devienne ainsi en une

période relativement courte le principal instrument de Puissance dans le monde ?

On peut poser comme règle dans l'histoire de l'évolution que tous les grands développements qui ont emporté la vie vers des horizons nouveaux ont surgi de la même manière. Ils reposaient sur des qualités qui jusque-là s'étaient développées dans l'obscurité, et dans des conditions d'infériorité apparente. Mais, aussitôt que les conditions de l'ère nouvelle furent réunies dans le monde, les qualités qui jusque-là avaient paru inférieures étaient prêtes à remplir leur fonction, consistant à entraîner le monde dans une ère de progrès entièrement nouvelle.

C'est ainsi que les formes terrestres de la vie, qui sont maintenant les types dominants dans le monde, se sont développées hors de formes qui, bien que possédant en germe les qualités requises dans l'ère nouvelle, auraient apparu à un observateur comme des types tout à fait inférieurs, au milieu de ceux qui alors étaient dominants dans l'océan. Pareillement, parmi les types terrestres, au cours de la longue ère de domination, des types de vie combattifs, possédant des corps démesurés ou revêtus d'une cuirasse défensive, se sont développés dans des formes en apparence tout à fait subordonnées et inférieures, à l'époque, ces qualités cérébrales qui devaient devenir le facteur dominant dans la

lutte entre types, et étaient destinées à hausser la vie à des horizons nouveaux.

De même encore, dans l'ère qui s'ouvrit dans la vie, quand la transmission des résultats accumulés de la discipline passée, chez l'individu, devint possible grâce au langage chez les primates, nulle intelligence limitée n'eût pu prévoir la nature de l'horizon nouveau où la vie devait être transportée grâce à de telles qualités développées dans des conditions d'infériorité apparente. Car les primates auraient paru porter en eux l'empreinte de toutes les marques d'infériorité, et tout, chez eux, aurait semblé présager la défaite dans la lutte pour l'existence dans leur adaptation à la vie arboricole comme protection contre les puissantes formes dominantes qui, alors, encombraient les plaines et vallées du monde. Quiconque a étudié comparativement la forme et la fonction dans le développement de la vie jusque dans les phases récentes représentées dans la lutte entre races et civilisations, et même dans le conflit entre institutions humaines, pourrait multiplier à l'infini les exemples de ce genre.

On peut poser en principe que toutes les ères de progrès où la vie s'est élevée à des horizons nouveaux ont eu leur origine dans des qualités développées ainsi sous des conditions spéciales, qualités qui auraient été jugées, d'après les *standards* du

moment, associées à l'infériorité au milieu des types alors dominants. Quand les conditions changeantes du monde fournirent l'occasion, les qualités ainsi développées étaient prêtes à jouer le rôle approprié à l'ère nouvelle qui faisait du type de vie les possédant le type dominant en évolution.

Dans l'intégration sociale, le principe directeur qui lentement se lève devant les regards, dans la lutte moderne du monde, c'est que la civilisation repose sur l'émotion sociale. Le principal instrument de l'émotion sociale est l'âme de la femme. La Puissance, dans l'avenir de la civilisation, est la science de l'organisation, dans la société, de l'émotion de l'idéal. Le peuple qui, le premier, saisira cette prodigieuse leçon dans toute sa portée pratique aura le monde à ses pieds.

C'est ici la leçon que l'Empereur Guillaume II a cherché, par les maîtres d'écoles primaires de Prusse, à exposer à la civilisation, dans l'histoire, dont le retentissement sera mondial, de l'Allemagne moderne. Cette leçon subsiste avec toute sa signification apaisante pour l'esprit, malgré une calamiteuse erreur de direction, malgré la formidable erreur d'interprétation.

Je conserverai jusqu'à la fin de mes jours le souvenir de certain après-midi d'été de l'année 1908. C'était à moi de faire la conférence Herbert Spencer,

cette année, à l'Université d'Oxford<sup>1</sup>. Dans le langage mesuré et assagi qui convenait à l'occasion, je m'efforçai de transmettre le message que j'avais à transmettre. Je m'efforçai de déclarer en douceur à mon auditoire que le monde où il était né était *mort*. Ceux des assistants qui étaient encore jeunes, leur dis-je, vivraient probablement pour voir de grandes choses. Le règne des vieilles théories individualistes de Puissance dont le monde, et en particulier l'âme de l'Angleterre, avaient été nourris dans l'histoire, était passé à jamais. Ce que j'annonçais, c'était que les croyances et les conceptions ayant le pouvoir d'organiser les esprits des hommes à travers de longs espaces de temps en systèmes d'action où le présent était subordonné à un idéal dans l'avenir, domineraient le monde aux temps qui venaient. Je n'hésitai pas à faire une application dans la prédiction que je formulai. « Le prochain âge sera probablement celui de la Germanisation du monde. Car ce sont les enseignements dont les premières phases ont été manifestées dans l'histoire de la Prusse moderne qui seront probablement développés dans leurs applications plus pleines par les Etats qui obtiendront le succès dans l'avenir<sup>2</sup>. »

1. *Individualism and After*, p. 31.

2. *Ibidem*, p. 31.

Ce message à l'âme de l'Angleterre d'il y a quelques années ne servit à rien : ce fut comme si mes paroles étaient tombées dans le sable. William James lui-même, qui assistait à la Conférence et qui me répondit au nom des Etats-Unis, me reprocha plus tard cette prophétie.

Le monde qui existait alors a été effacé de notre âge occidental comme si une éponge eût effacé son bilan dans l'histoire. Ses principes directeurs ont été mis à bas. L'exemple de Puissance organisée donné par l'Allemagne dans la guerre mondiale commencée en 1914 a changé pour toujours la direction des courants principaux de l'histoire d'Occident. Cela a été un exemple de puissance prodigieuse péchant par la conception, et orientée par erreur dans le sens de la renaissance, dans l'Occident, des idéals de Puissance caractérisant le passé païen. Mais la signification de l'exemple demeure à jamais dans la leçon qui a été donnée au monde, dans la façon dont il a été établi que la Puissance organisée basée sur l'émotion de l'idéal dans l'âme collective possède une portée presque surhumaine.

Le message que cette guerre apporte à la civilisation est, dans toute sa signification fondamentale, celui que j'ai tenté de formuler en 1908, à savoir que la Puissance, dans l'avenir du monde, appartiendra aux peuples qui découvriront la véritable application des leçons dont les premières phases ont

été manifestées dans l'histoire de la Prusse moderne. Dans cette leçon, le premier point consiste à apprendre que, dans l'avenir de la civilisation, la Puissance est la science de l'émotion de l'idéal dans l'âme collective. Le second consiste à apprendre que le principal instrument, dans la race, de la science de l'émotion de l'idéal, est dans l'âme de la femme.

---

## CHAPITRE X

### *HÉRÉDITÉ SOCIALE*

Du moment où nous saisissons l'application du principe d'évolution décrite aux chapitres précédents, nous ne pouvons guère ne pas percevoir qu'elle a une portée sortant du commun en ce qui concerne l'avenir de la civilisation. Les peuples qui appliqueront aux affaires pratiques les leçons qui en découlent deviendront inévitablement les conducteurs et les organisateurs du monde.

La future science de civilisation peut être résumée en une seule phrase. Ce sera la science de Puissance. C'est perdre son temps, et son effort, de discuter d'autres types de société. Il n'y a qu'un type vers lequel se dirige le processus universel de civilisation : c'est le type de société où la Puissance est réalisée au plus haut degré. Il est, par conséquent, de première importance de saisir fermement les faits essentiels qui distinguent la science de Puissance dans la société de la science de Puissance partout ailleurs dans la vie.

Il a été déjà dit que le Darwinisme est strictement la science de l'évolution de l'individu seul. Ce n'est pas la science de l'évolution de la société. Cette dernière science repose fondamentalement sur un principe que l'on ne rencontre jamais dans l'évolution de l'individu. On pourra remarquer que, dans le monde dont s'occupe Darwin, le mécanisme par lequel la Puissance a été accumulée et perfectionnée chez l'individu dans l'ascension à travers les ordres et les types jusqu'aux plus hautes formes de vie est toujours le même. Tout l'ordre de progrès repose sur le seul fait de la transmission continue des qualités gagnantes, de génération en génération, par l'hérédité chez l'individu. On peut résumer l'hypothèse darwinienne en quelques mots. Nous rencontrons dans la vie le fait de la variation universelle. Tout organisme est variable d'un bout à l'autre<sup>1</sup>. Darwin mit en lumière le processus de sélection naturelle qui trie dans cette variation les caractères utiles à l'individu dans la lutte pour l'existence, c'est-à-dire les caractères sur lesquels la Puissance repose. Le moyen universel, grâce auquel les gains de progrès, ainsi contrôlés à mesure qu'ils surgissaient, furent conservés

1. Ou encore, comme l'a récemment dit le Dr James Johnstone sous une forme extrême : « Tout caractère d'un organisme ou d'une partie, ou d'un organe d'un organisme, est variable » (*Science Progress*, avril 1916).

et accrus, fut la transmission, de génération en génération, des qualités gagnantes grâce à l'hérédité innée dans l'individu. Dans la conception darwinienne, par conséquent, tout progrès repose en fin de compte sur le mécanisme de l'hérédité chez l'individu.

C'est pourquoi le Darwinisme, dans toutes ses phases jusqu'à son plus récent développement, au Mendélisme, a pour affaire primordiale l'hérédité innée. C'est sur leur étude des faits et lois régissant la transmission des qualités innées dans l'individu que les Darwiniens modernes font reposer leur revendication d'après laquelle ils ont des contributions importantes à fournir à la science de la société humaine. Dans les travaux et recherches de représentants du Darwinisme, tels que Galton et Bateson, nous nous trouvons en conséquence toujours en présence d'un effort soutenu fait pour présenter la science de la société comme en rapports avec, et basée sur, l'étendue des lois de l'hérédité innée chez l'individu. Le progrès humain nous est présenté comme étant le projet d'organisation et de contrôle dans la race du mécanisme de l'hérédité individuelle.

Quand, tenant présent à l'esprit ce trait de l'enseignement darwinien courant, nous nous retournons vers la société humaine, le premier fait qui attire notre attention nous apparaît comme étant

de grande importance dès que nous en saisissons l'application. A mesure que la société, de même que l'individu, avance en évolution, les gains du progrès sont accumulés et sont transmis de génération en génération par l'hérédité. Mais le parallélisme s'arrête ici. Le mécanisme de l'hérédité sociale ne ressemble en rien au mécanisme de l'hérédité innée. Le mécanisme de l'hérédité innée est dans l'individu ; celui de l'hérédité sociale est extérieure à celui-ci. Le milieu par lequel les gains du progrès sont fixés et sont transmis chez l'individu est inné à la naissance et se trouve dans l'appareil physique de son corps tel que celui-ci lui vient du passé : mais le milieu à travers lequel les gains du progrès sont maintenus et transmis dans la société est la culture sociale accumulée qui vient du passé.

Aucune partie, aucune qualité de cet héritage social n'est innée dans l'individu. Elle est par lui entièrement acquise du dehors. Elle lui est imposée par la société à chaque génération.

Les anthropologistes discutent depuis longtemps sur le fait que le cerveau humain ne paraît pas, depuis des dizaines de milliers de générations passées, avoir gagné de façon marquée en dimensions ou qualités.

Ce que l'on veut réellement dire en parlant ainsi c'est que le cerveau ne s'est pas accru d'une façon

correspondant à l'énorme, et presque insondable, abîme qui sépare les productions de l'esprit de l'homme moderne de celles de l'homme primitif avant l'aurore de l'histoire.

Mais le fait, dont on néglige presque toujours la signification dans la controverse, est que l'équipement séparant l'âme de l'homme moderne civilisé de l'âme de l'homme primitif est presque entièrement un équipement qui vient au premier par l'héritage social accumulé qu'il reçoit de la civilisation. Cet héritage n'est inné chez aucun de nous. Nous n'avons pas encore pleinement saisi la portée immense du fait que *depuis que l'homme est devenu un animal social, les variations assurant la victoire sur lesquelles la Puissance a reposé dans son évolution ont été à un degré toujours croissant, non pas des variations dans la structure de son corps, ni dans les dimensions de son cerveau, mais des variations dans le type de culture sociale auquel il est soumis.*

L'importance du principe ainsi souligné, à savoir que la Puissance qui est caractéristique de la société organisée repose sur l'hérédité sociale et est transmise par elle, au lieu de reposer sur l'hérédité innée dans l'individu et d'être transmise par celle-ci, est incalculable. Dans cinquante ans d'ici, l'attention de la civilisation se fixera de façon permanente sur cette distinction en tant que fait cardinal dans la science de Puissance.

La conception distinctive qui, dans le passé, s'est toujours trouvée sous les idées des darwiniens modernes de toutes les écoles, est que le contrôle et l'organisation de la Puissance dans l'avenir de la civilisation seront entre les mains de ceux qui s'empareront du mécanisme de l'hérédité chez l'individu et le dirigeront en vue de fins préconçues. C'est là une erreur fondamentale. Ceux qui comprennent la science de Puissance en société voient que toute Puissance dans l'avenir sera aux mains de ceux qui s'empareront, non du mécanisme de l'hérédité individuelle, mais de celui de l'hérédité sociale, et qui le dirigeront en vue de fins préconçues. Et l'instrument de l'hérédité sociale est la Culture organisée de la société.

Quelle est donc la nature particulière de l'hérédité sociale, et qu'avons-nous à faire pour obtenir possession de cette source de puissance omnipotente dans l'avenir de la civilisation ?

Les caractéristiques de l'hérédité sociale, par où elle diffère absolument de cette hérédité innée sur laquelle les darwiniens et beaucoup de théoriciens ont tenté, dans le passé, de fonder une science de la société, sont les suivantes.

Dans l'hérédité innée, les qualités constitutives tendent à être indéfiniment persistantes et difficiles à altérer. Malgré toutes les recherches consacrées à ce sujet nous ne sommes arrivés, ni à con-

naître véritablement, ni à contrôler les causes de la variation. Plus nous acquérons une connaissance approfondie du sujet, et plus nous en apercevons nettement les incertitudes et les possibilités limitées<sup>1</sup>. On ne peut produire qu'un changement lent dans les éléments de l'hérédité innée de la manière par laquelle les éleveurs tentent de produire du changement chez les animaux et plantes, et ceci dans des conditions que l'on peut prévoir être tout à fait impossibles dans la société humaine à l'avenir.

*En ce qui concerne les éléments de l'hérédité sociale, c'est tout autre chose. Nous pouvons constater, aussitôt que nous avons saisi les principes du sujet, que c'est dans ce sens, c'est-à-dire dans celui du contrôle de l'hérédité sociale, que l'esprit dirigera en dernière analyse le cours de l'évolution humaine. Car l'hérédité sociale reposant sur l'esprit est la base directe de Puissance là où celle-ci sera supérieure, c'est-à-dire dans ses expressions collectives. Le changement le plus révolutionnaire*

1. Rien de plus réservé que les propos récents de Bateson sur cette question, et nul ne connaît mieux que lui les faits et principes qui s'y rapportent. « Nul ne doute, dit-il, que les espèces aient été engendrées par un processus évolutif : mais bien peu de ceux qui sont familiers avec les faits révélés par les recherches génétiques sont actuellement enclins à émettre des spéculations quant à la manière par laquelle le processus s'est réalisé ». *The Problem of Genetics*, par William Bateson, F. R. S.

peut être effectué en un court espace de temps au moyen du contrôle des éléments de l'hérédité sociale. La cause et le mécanisme de la variation sont ici entièrement sous la direction de l'esprit. Nous pouvons prévoir que le contrôle de l'hérédité sociale sera praticable. Et par le contrôle des éléments de l'hérédité sociale ce ne sera pas un idéal de réalisation impossible que la transformation du monde en l'espace de quelques générations.

Il y a maintenant quelque cinquante ans qu'une des conceptions les plus rétrogrades et les plus destructrices qui aient jamais agi sur l'âme de la civilisation a acquis grand crédit dans l'Occident. Aussitôt que fut acceptée l'hypothèse darwinienne on distingua correctement que d'après elle tout changement et tout progrès dans la vie dépend des lois de l'hérédité chez l'individu. En même temps elle faisait voir les qualités ainsi transmises par l'hérédité innée comme étant relativement si fixes et inchangeables qu'elles devaient être considérées comme ne pouvant subir presque aucune influence au cours de la durée de vie de l'individu.

Jusqu'à l'époque où Darwin publia *l'Origine des Espèces*, une idée différente avait été largement prépondérante dans la pensée occidentale, et en particulier dans tous les enseignements basés sur les croyances religieuses caractéristiques de l'Occident : l'idée que l'âme de chaque génération repré-

sentée par l'enfant est pratiquement une table rase sur laquelle on peut inscrire le bien ou le mal dans l'avenir, selon la nature de la discipline ou la nature de l'éducation donnée à la jeunesse. D'après cette conception, le caractère était présenté comme le résultat de la discipline, et ce qui dominait dans l'effort de presque tous les réformateurs religieux et sociaux c'était l'insistance sur l'importance capitale du milieu dans lequel la jeunesse devait recevoir sa discipline et son éducation.

Un des résultats les plus révolutionnaires de l'hypothèse darwinienne dans l'Occident fut de miner et discréditer cette conception. Il n'y avait aucun doute, cela va de soi, quant à la transmission des qualités innées, par hérédité, chez l'être humain tout comme chez les animaux et les plantes. Mais ce fait en vint à cacher presque entièrement aux darwiniens le fait infiniment plus important que les qualités sur lesquelles reposent l'efficiencé et la Puissance dans l'évolution collective, opposée à l'évolution individuelle, sont des qualités de *caractère* qui sont presque exclusivement imposées et transmises par l'hérédité sociale. Pendant des années, on perdit complètement de vue, dans la science, le fait que le progrès du monde, en civilisation, repose sur des qualités dans l'individu imposées à celui-ci du dehors, et non sur la nature de l'hérédité ancestrale innée en lui.

L'influence de la conception darwinienne rétrograde se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute la pensée occidentale. Des darwiniens comme Galton, par une série de publications qui obtinrent un grand succès, fixèrent l'attention générale de manière marquée sur la nature de l'hérédité innée, et proposèrent des projets ambitieux pour l'amélioration de la race, conçue comme dépendant, non comme dans le passé, de la discipline et de l'éducation de la jeunesse, mais du succès dans la sélection, et dans l'élevage de lignées d'hérédité individuelle obtenues comme dans l'élevage des animaux de souche. Les réformateurs sociaux qui acceptaient le point de vue de Galton commentèrent, comme Karl Pearson dans les passages cités précédemment, à s'étendre sur la nature particulière de l'hérédité innée dans l'individu, et sur le grand espace de temps qu'il faut pour produire un changement fondamental quelconque dans la nature humaine.

Bien vite la littérature d'imagination de l'Occident subit une influence profonde. Elle devint teintée d'un bout à l'autre de l'idée de la prédestination biologique. L'idée de la persistance et de l'immutabilité relative des qualités dans la nature humaine, basée sur l'hérédité innée devint la note dominante. Et celle-ci empruntait une autorité toute particulière, à venir, comme il semblait, des

maîtres de la science. On s'aperçut aussi bien vite que le caractère d'« inévitabilité » de l'hérédité innée conçue comme l'emportant sur tous les éléments de motif et d'intention imposés à l'individu par l'éducation, constitue, en art, un principe capable d'assurer des effets dramatiques profonds.

Dans la littérature de la Grande-Bretagne, de la Russie, de l'Allemagne, cette notion commença à être utilisée, en produisant des effets puissants, dans le roman et dans le drame. L'influence dominante de l'hérédité innée fut une des principales conceptions au moyen desquelles un écrivain d'influence internationale, comme Ibsen, remua profondément l'âme de l'Occident. Le dramaturge norvégien en fit usage avec un effet puissant dans certaines situations, comme dans sa pièce *Esprits* où il dépeint toutes les tendances de l'hérédité innée malfaisante transmise par le père l'emportant chez le fils, en présence de sa mère, sur tous les effets de l'éducation et de la religion qui ont été données à celui-ci.

Dans les œuvres d'un autre écrivain de renom international tel qu'Anatole France, la conception de l'influence déterminante de l'hérédité innée et de son aptitude à l'emporter, chez l'individu, sur tous les effets d'une discipline prolongée, est devenue, aux mains du génie, un instrument par lequel la foi de tout un peuple a été contrainte de se sen-

tir humiliée et bafouée. Il n'y a pas de drame plus poignant et cynique de la défaite humaine que celui que présente Anatole France dans l'histoire de la ruine physique et spirituelle de l'évêque de Trinqueballe qui, après avoir arraché à la mort trois enfants d'âge tendre, mais de mauvaise parenté, les fait élever dans ses propres principes religieux. L'inéluctabilité avec laquelle l'éminent écrivain français fait se développer les éléments de l'hérédité innée chez les enfants, et avec laquelle il les fait triompher totalement des influences imposées par l'Évêque, au moyen du dressage et de l'éducation, est un des exemples les plus frappants du jeu d'un principe, en art, qui est capable de produire des effets dramatiques intenses, mais qui peu à peu choqua, étonna, et à la fin influença profondément dans le mauvais sens l'âme moyenne dans tout l'Occident.

A mesure que le mouvement suivait son cours en littérature, ses effets révélaient des aspects nouveaux. Suivant le sillage du développement darwinien, des conclusions relatives à l'effet de l'hérédité innée, comme celles qui furent la conséquence des études des pathologistes sur les maladies, des études criminologiques telles que celles de Lombroso, ou encore d'études sur l'hérédité chez les plantes et animaux faites par des Mendéliens tels que Bateson, tendirent à être, en littérature,

poussées bien au delà de leurs applications légitimes. Des théoriciens imaginatifs les conçurent comme fournissant la base à des généralisations vagues et étendues concernant la société humaine; les races et les nations, et même la civilisation en général, qui eurent sur l'âme générale dans tout l'Occident une influence profonde de désintégration et de démoralisation.

Un temps vint même où le mouvement exerça une influence considérable sur les affaires sociales et politiques, même au point de vue mondial. Le cousin de Darwin, Francis Galton, qui fonda la branche d'études à laquelle il donna le nom d'Eugénique, peut être considéré comme ayant, plus qu'aucun autre, contribué à diriger les théories sur l'effet de l'hérédité innée chez les peuples et les races. Et il a fallu les résultats des deux plus grandes guerres dans l'histoire du monde pour contrebalancer ces théories et les discréditer de façon permanente dans l'âme de l'Occident.

Cinq ans avant la publication de l'*Origine des Espèces* de Darwin, Galton, dans son *Narrative of an Explorer in Tropical South Africa*, donnait une publicité étendue à l'opinion que la vaste différence entre la position, dans le monde, des races plus avancées, et des races moins avancées, avait pour cause une différence correspondante dans leurs qualités mentales innées. Les facultés mentales in-

nées des peuples indigènes, tels que les tribus intelligentes de Damaras parmi lesquelles il voyagea dans l'Afrique du Sud, lui servirent de point de départ pour des généralisations qui furent largement reproduites dans toute la civilisation.

Galton conçut une opinion très médiocre de la capacité mentale des peuples tels que les Damaras. Les preuves sur lesquelles reposait sa conclusion étaient principalement des faits démontrant qu'ils ne savent pas compter. Dans le troc de bétail les Damaras semblaient n'avoir point la conception du nombre. Il fallait mettre deux bâtons de tabac entre les mains de l'indigène, et écarter un mouton du troupeau, puis recommencer de même. Autrement le Damara ne pouvait suivre la transaction. Galton rapporte avoir observé un Damara tout à fait perdu dans un calcul de ce genre tandis que sa propre épagneule, qui venait de mettre bas et à qui on avait enlevé deux ou trois de ses petits, se trouvait dans un égal état de confusion. Celle-ci, évidemment, avait une vague notion de numération, mais dans les deux tentatives de réalisation de la nature des nombres, dit Galton, « la comparaison n'était guère à l'avantage de l'homme<sup>1</sup> ».

A l'époque, Galton n'avait pas un horizon lui permettant de voir que les membres, même des races

1. *Narrative of an Explorer in Tropical South Africa.*

les plus hautement civilisées, privés de l'échelle de numération artificielle reçue en héritage de la civilisation, n'ont pas plus d'aptitude naturelle à compter que les Damaras soumis à son observation. Il ne voyait pas que les enfants des indigènes africains, et même ceux des indigènes australiens, quand on leur enseigne les mêmes choses, les apprennent aussi facilement que ceux des Européens, et que la différence apparente qu'il observait entre les facultés mentales des races avancées ou attardées du monde était due à la nature de leur hérédité sociale et non à la nature de leurs facultés innées.

La façon de voir, en pareille matière, qui fut celle d'hommes du calibre de Galton, fut largement acceptée à travers le monde cultivé d'Occident. Ce fut une ferme croyance à l'époque, chez un certain type des compatriotes de Galton, que l'Anglais possédait une supériorité mentale innée considérable à l'égard des autres peuples avec lesquels il prenait contact. D'autres nations pensaient de même quant à elles-mêmes. Des Russes avertis et cultivés, avant la guerre russo-japonaise, parlaient habituellement d'un peuple, tel que le japonais, comme de singes jaunes. Une même tendance d'esprit imprégnait fortement le type caractéristique de littérature allemande qui conduisit à la guerre mondiale déchainée en 1914. Dans toutes ses

phases, on peut observer que cette littérature, en Allemagne, a été saturée de l'influence exercée par la présomption que les races germaniques possédaient quelque hérédité mentale innée les rendant supérieures aux autres peuples.

La question se pose donc de savoir quelle base existe pour la conception, ainsi mise en avant sous tant de formes, récemment, dans l'Occident, qui fait de l'hérédité innée l'influence déterminante dans l'évolution de la civilisation. Une réponse catégorique est nécessaire. Et c'est que cette idée est sans fondement permanent dans la connaissance. Le mouvement, en Occident, qui a tenté d'établir la science du progrès humain sur le contrôle et l'organisation d'une hérédité innée quelconque des races ou des individus, est basée sur l'illusion. C'est un mouvement qui a donné naissance à l'un des développements les plus pernicioeux et les plus réactionnaires qui aient caractérisé le monde occidental depuis cinq siècles.

Dans l'évolution de Puissance en civilisation, l'hérédité qui contrôle tout est l'hérédité *sociale* qui se transmet par la culture *sociale*. La plus grande leçon que l'Allemagne moderne ait donnée à la civilisation dans la guerre mondiale ayant commencé en 1914 n'est aucune de celles sur lesquelles l'attention s'est principalement concentrée. C'est la leçon que l'hérédité collective qui est transmise

par la culture est le principe cardinal du monde. Toute qualité innée chez un peuple est finalement subordonnée à cette hérédité sociale.

Car la plus haute des aptitudes dont un peuple puisse être pourvu est l'aptitude à organiser, et à se subordonner à, la sorte de culture sur laquelle repose la Puissance, et qui est toujours transmise par l'hérédité sociale. Nul peuple au monde n'a possédé à un plus haut degré que les Allemands la faculté de se subordonner à cette hérédité sociale transmise par la culture. Si ce peuple avait eu la bonne fortune qu'une culture éclairée lui eût été imposée, avant l'explosion de la guerre de 1914, il n'est point de but, en civilisation, auquel il n'eût pu tendre avec succès.

L'hérédité sociale transmise par la culture sociale est infiniment plus importante pour un peuple que n'importe quelle hérédité innée des individus. C'est à travers l'hérédité collective que les longues séquences de cause et effet sur lesquelles repose la Puissance, sont imposées à l'âme humaine, en civilisation. Au moyen de l'organisation d'un idéal transmis par cette hérédité sociale on peut obtenir dans le monde tout résultat que l'on peut viser. La science de l'hérédité transmise par la culture est la science de Puissance sur laquelle se concentrera à l'avenir l'attention de tous ceux qui désirent changer le monde. Aussi convient-il d'envisager quel-

ques-uns des faits qui nous aident à comprendre les premiers principes de cette science.

Depuis 15 ans j'ai été occupé par une série d'expériences sur l'hérédité, qui montrent la portée et l'influence de l'hérédité sociale, opposée à l'hérédité innée, d'une manière qu'il importe essentiellement de comprendre.

L'attention de la science a été si exclusivement dirigée dans le passé vers l'étude de l'hérédité innée que, de façon générale, on n'a jamais discuté d'autre sorte d'hérédité : on n'a même pas songé qu'il pût en exister une. Cela a été particulièrement le cas en ce qui concerne les animaux. Un des résultats les plus intéressants obtenus dans ces expériences a été que l'hérédité de toutes les espèces d'animal sauvages sur lesquelles j'ai fait mes expériences s'est montrée constituée de deux éléments : hérédité innée et hérédité sociale. Presque toujours cette dernière s'est montrée la plus frappante et la plus importante dans ses effets.

Il n'y a pas eu d'idée plus répandue dans le passé que celle que les habitudes caractéristiques de n'importe quelle espèce d'animal sauvage, qui persistent sous toutes les conditions, sont le résultat de l'hérédité qui est innée chez tous les individus de l'espèce. Par exemple, une des caractéristiques les plus persistantes et dominantes, particulières aux animaux sauvages, est cette qualité, tenue pour

innée, qu'on appelle la peur instinctive des ennemis naturels. La peur des ennemis naturels est un des plus puissants des instincts existant chez les animaux sauvages, et d'habitude elle paraît être si profondément ancrée dans la base physique de l'âme animale qu'il est presque toujours impossible de l'extirper par dressage chez l'adulte.

Or nul de ceux qui connaissent la littérature du sujet et se rappellent combien les darwiniens, comme Romanes, insistent sur la crainte des ennemis naturels chez les animaux, en tant qu'héritage inné transmis à partir d'ancêtres chez qui elle se serait développée par sélection naturelle, nul de ceux-là, probablement, ne manquera d'être très surpris s'il consulte un des recueils d'observations et d'expériences sur les animaux, parmi les meilleurs et les plus intéressants qui aient vu le jour ces dernières années, je veux dire *Childhood of Animals* par le Dr P. Chalmers Mitchell, F. R. S. secrétaire de la société zoologique de Londres.

L'ennemi naturel, celui qui, de tous les autres, probablement, fait sa proie du plus grand nombre d'espèces d'animaux à travers le monde, celui qui, par conséquent, devrait être le plus universellement reconnu par l'hérédité innée, est le serpent, dans toutes ses variétés. L'idée que les animaux de presque toutes les sortes reconnaissent le serpent dans la terreur et la panique, par un instinct inné, a

été une des idées les plus largement acceptées dans le passé. Il est donc exceptionnellement intéressant de constater qu'une longue série des expériences de M. Chalmers Mitchell, aux *Zoological Gardens*, a eu pour but de mettre à l'épreuve l'existence, chez les animaux, d'un instinct inné de crainte à l'égard de cet ennemi quasiment universel des oiseaux et mammifères dans la plus grande partie du monde.

Le premier fait établi par les expériences de M. Chalmers Mitchell est remarquable. Ses premières expériences portèrent sur le nombre considérable d'espèces d'animaux qui sont d'habitude donnés comme proie aux serpents du Jardin zoologique, les victimes étant introduites vivantes dans les cages. Le fait à retenir est que, dans le cas de chacune des espèces d'animaux sur lesquelles l'expérience fut faite, on n'a observé, dit M. Chalmers Mitchell, « aucune crainte spéciale des serpents, ni la moindre peur instinctive ou prescience de leur destin prochain ».

Les expériences furent alors poursuivies plus en grand, et voici ce qu'en dit l'auteur : « Au surplus presque toutes les espèces de mammifères que nous avons essayées se sont montrées indifférentes aux serpents. Les cobayes et les rats leur couraient dessus ; un hyrax, bête intelligente, et qui, vivant dans les arbres et sur les rochers, doit souvent

rencontrer des serpents, témoigna à peine de l'intérêt. De petits carnivores, chiens, renards, loups, des moutons, antilopes et cerfs, des zèbres, des ânes, ou bien se montrèrent tout à fait indifférents, ou bien vinrent jusqu'aux barreaux en reniflant », et, découvrant que le serpent n'est point objet comestible, « s'éloignèrent avec un air de dégoût fatigué ». Les grenouilles, qui forment l'aliment naturel des serpents dans ce pays, ne laissaient pas voir la moindre trace de peur instinctive. Les singes inférieurs, pareillement, ne témoignèrent ni d'une connaissance instinctive ni d'une peur quelconque des serpents.

C'est là, de la part d'un observateur ayant l'expérience et la situation de M. Chalmers Mitchell, un témoignage des plus frappants. On remarquera le grand nombre et le caractère représentatif des espèces sur lesquelles l'expérience a été faite. Celle-ci, en définitive, fournit des résultats directement opposés aux présomptions générales antérieures ; c'est-à-dire que chez les espèces animales représentatives citées plus haut on ne rencontre nulle trace de la transmission, par les ancêtres, de la crainte ou de l'identification d'un ennemi naturel universel tel que le serpent.

Même les quelques cas cités par M. Chalmers Mitchell comme faisant exception à la règle indiquée sont susceptibles probablement d'une explica-

tion qui tend à confirmer le résultat général des expériences dans leur ensemble<sup>1</sup>.

D'où donc vient cette crainte instinctive des ennemis naturels si puissamment développée, et qui, sans aucun doute, existe presque universellement, dès un âge tendre, sous certaines conditions, chez tous les individus d'espèces sauvages? Je vais répondre à la question.

J'en viens à mes propres expériences, conduites pendant un temps prolongé, et en prenant soin d'exclure les influences perturbatrices. A plusieurs égards elles sont plus remarquables encore que celles dont il vient d'être parlé. Elles ont porté sur diverses espèces sauvages d'oiseaux et de mammifères britanniques. Dans aucune d'elles je n'ai rencontré trace, chez le jeune, d'une crainte innée,

1. Les exceptions citées par M. Chalmers Mitchell sont celles de quelques singes supérieurs et de certains passereaux plus intelligents. Ceux-ci ont paru à l'auteur présenter la même antipathie instinctive des serpents qui existerait, dit-on, chez la plupart des humains. Par suite de mes propres observations dans l'Afrique du Sud je doute profondément qu'il y ait chez l'enfant une crainte quelconque du serpent représentant l'hérédité ancestrale reconnaissant un ennemi ancestral. Ce qu'il y a de présent, plus tôt, chez l'enfant, est simplement le cerveau intelligent qui, dans l'extérieur et les mouvements non familiers du serpent, distingue un présage de puissance et de danger exceptionnels. Je suis convaincu que c'est la même explication, et non l'hérédité innée reconnaissant un ennemi ancestral, qui s'applique à la façon dont se comportent les passereaux plus intelligents et les singes supérieurs, d'après M. Chalmers Mitchell.

instinctive, des ennemis naturels que l'adulte de ces espèces considère avec terreur. Les jeunes levrauts et lapereaux sauvages n'ont aucune crainte innée des chiens ou des chats. Levrauts et lapereaux sont, dès le début, aussi amicaux et joueurs avec des chats dressés *ad hoc*, auxquels on les présente, que si toutes ces bêtes étaient de la même espèce. De jeunes lapereaux, sans manifester aucune crainte innée des chiens, s'ébattent et jouent avec l'ennemi héréditaire qui a donné la chasse à leur espèce pendant des dizaines de milliers de générations.

Les petits de nos oiseaux sauvages ordinaires n'ont manifesté aucune crainte innée du chat, quand, en état de voler, ils ont été, dans des conditions convenables, pour la première fois mis en présence de celui-ci. Nulle crainte, non plus, ne leur est venue par la suite. Et il en fut de même quand ils furent, dans des conditions similaires, mis en présence d'oiseaux de proie tels que l'épervier ou le corbeau, dressés aux relations amicales.

Si l'on demande maintenant d'où vient la crainte universelle et indéracinable des ennemis naturels, qui existe à l'état de nature chez tous les adultes de l'espèce, dans ces cas, la réponse est d'un grand intérêt.

La conclusion à laquelle je suis arrivé est que, chez les nombreuses espèces sauvages typiques sur

lesquelles a porté l'expérience, toute cette puissante influence, représentant une habitude maîtresse et indéracinable de la nature animale, est entièrement le résultat de l'hérédité sociale imposée aux jeunes par le dressage et l'exemple, et presque toujours sous des conditions d'émotion puissante.

A mesure que s'étendirent les expériences, il se révéla, aussi, à l'encontre d'idées généralement acceptées que, dans beaucoup de cas, des habitudes profondément ancrées dans l'espèce, jusqu'à des habitudes s'étendant à des sujets fondamentaux, comme la nature des aliments et la façon habituelle de vivre, sont, non pas questions d'hérédité innée, mais des acquisitions faisant partie de l'héritage social que les adultes de l'espèce imposent par l'exemple et le dressage aux jeunes de chaque génération. Une fois acquises, les habitudes étaient aussi fixes et immuables que les habitudes résultant de l'hérédité innée. Mais il se révéla aussi qu'une habitude différente, se montrant également immuable, une fois acquise, peut être imposée dès le début de la même manière.

Il a été déjà indiqué que la caractéristique distinctive de l'hérédité sociale, opposée à l'innée, consiste en ce que les éléments de l'hérédité sociale peuvent être totalement changés, avec substitution d'éléments différents en un temps limité. Il devint évident dans ces expériences, que si l'on

pouvait se saisir du contrôle de l'hérédité sociale d'une espèce, beaucoup de ses habitudes, en apparence enracinées et fixées, pourraient être totalement changées en une seule génération.

Le cas est bien connu d'une espèce sauvage de perroquet de la Nouvelle-Zélande qui, précédemment végétarien, a acquis, après l'introduction du mouton européen, l'habitude de se nourrir de la graisse entourant les reins de cet animal, d'où la mort de ce dernier ; ce cas est souvent cité comme un exemple extraordinaire, dans la nature, d'un *changement soudain dans l'habitude fondamentale de vie chez une espèce sauvage*. Mais il n'est pas douteux que des changements soudains aussi profondément situés dans les habitudes d'une espèce entière pourraient être opérés à volonté en s'emparant du contrôle de l'hérédité sociale.

Beaucoup d'expériences ont fourni des indications très fortes dans ce sens. Il n'y a pas d'oiseau britannique plus établi dans le végétarisme que notre ramier commun. Dans une de mes expériences sur les jeunes de cette espèce, un jeune fut élevé avec un corbeau et un épervier qui étaient nourris de viande crue. Par l'exemple, le jeune pigeon fut conduit à se nourrir de même, et vécut d'un régime exclusivement carné. L'habitude ainsi acquise par l'hérédité sociale devint à tel point établie et fixée que lorsque ce jeune, devenu adulte, se vit offrir

les graines formant le régime habituel de son espèce, il ne les reconnut pas pour des aliments.

Le lièvre sauvage commun ne creuse jamais de terrier à l'état de nature. Mais quand un jeune levraut fut élevé avec des lapins — qui ne lui témoignèrent pas l'hostilité qui est coutumière entre les deux espèces — il prit de ses compagnons l'habitude de creuser le sol, et il rejetait la terre désagrégée par ses pattes de devant, en arrière, entre les pattes de derrière, exactement à la manière du lapin.

Là où quelques insuffisances physiologiques dans les organes d'un animal l'empêchent d'acquérir ou de maintenir l'habitude généralement imposée par l'hérédité sociale, des résultats de ce genre ne se produisaient pas. Ainsi, il fut manifeste qu'un régime de graines ne pouvait, par aucun effet de l'exemple, être imposé à des oiseaux carnivores. Mais le fait frappant sur lequel il faut insister est que là où n'existait aucune insuffisance physiologique, les habitudes les plus inattendues pouvaient aisément être imposées aux jeunes par l'exemple et le dressage. En outre, on constata que les habitudes ainsi imposées se transmettaient à leur tour à la génération suivante par l'hérédité sociale ordinaire.

L'étude d'un exemple manifestant clairement les faits au point de vue de leur portée, pour le sujet de l'hérédité sociale dans la société humaine, nous fera

saisir dans une certaine mesure la manière dont les éléments de l'hérédité sociale sont imposés aux jeunes sous des conditions d'émotion puissante, et percevoir aussi les extraordinaires portée et force des habitudes ainsi imposées.

Une des espèces d'animaux sur lesquelles je fis un grand nombre d'expériences est le canard sauvage. Il n'y a probablement pas d'animal qui ait été plus universellement pourchassé par l'homme depuis les temps primitifs, que le canard sauvage. *L'adulte est un des animaux les plus sauvages qu'il y ait. En ce qui concerne l'astuce et la vigilance dans ses habitudes de nidification, pour les ruses et stratagèmes destinés à éviter la poursuite, et qui se présentent chez l'adulte et le jeune aussi bien, cet ancêtre de notre race de canards domestiques n'a guère d'égaux à l'état de nature. Il se multiplie abondamment dans les lieux retirés, généralement près de l'eau, dans toute l'Europe du Nord, et dans toutes mes expériences les œufs ou les jeunes nouvellement nés provenaient de nids d'individus sauvages dans leur habitat naturel. Dans toutes les expériences, je ne rencontrai aucune preuve que certaines des habitudes les plus caractéristiques du canard sauvage fussent le résultat de l'hérédité innée, développée par la sélection naturelle. Au contraire, les expériences fournissaient des preuves d'où il était impossible de ne pas conclure que les habi-*

tudes étaient transmises par héritage social imposé aux jeunes, principalement sous des conditions de puissante émotion.

Le résumé d'un seul exemple suffira à faire voir le sens qui fut trouvé inhérent à un grand nombre d'expériences. Dans un marais, j'arrivai sur un nid de canard sauvage au moment où les jeunes venaient de sortir de l'œuf. La mère s'envola et disparut parmi les joncs, battant d'une aile pour se faire croire blessée. Je restai quelques heures auprès du nid à observer les jeunes. Pour la plupart ils étaient déjà actifs et témoignaient de l'intérêt pour leur entourage. Ils commencèrent à essayer de sortir du nid et je les pris un à un à la main et les mis à l'eau où, dans le calme ambiant, ils s'amuserent, gazouillant et s'éclaboussant. Ils ne paraissaient pas me craindre le moins du monde, se posaient de temps à autre sur mes pieds, levant vers moi des yeux intelligents pour me considérer, évidemment tout prêts à m'accepter, avec pleine confiance, comme leur tuteur.

Le canard sauvage existait dans ce marais depuis des éternités. Il était déjà là aux jours où le rhinocéros laineux laissa ses os dans les collines adjacentes, avec ceux de l'homme des cavernes. Durant tout ce temps son espèce a été une de celles qui ont été le plus universellement chassées. Les cartouches vides du chasseur moderne gisaient à

terre de tous côtés. Et pourtant sa progéniture était là, qui venait d'entrer dans le monde, et ne manifestait aucune signe de crainte innée de cet ennemi héréditaire de l'espèce.

Après un temps, je m'éloignai quelque peu pour voir ce qui arriverait. La cane revint et se posa non loin de ses petits qui coururent vers elle dès qu'elle les appela. Je pouvais l'observer. Elle tremblait d'émotion. Pas une de ses plumes qui ne fut frémissante. La grande terreur de l'homme était sur elle. Après un moment j'avançai de nouveau vers le groupe. La mère s'envola en faisant entendre une série de couacs d'avertissement sonores. Les petits coururent se cacher, agitant leurs petits moignons d'ailes, bien grands ouverts, sifflant de terreur. J'eus de la peine à en découvrir un dans sa retraite. C'était maintenant une créature transformée, sauvage, tremblant d'une panique qui ne pouvait être apaisée.

C'est de cette façon et sous des conditions de puissante émotion que l'expérience accumulée de dizaine de milliers de générations de l'espèce est imposée aux jeunes. Une fois qu'ils l'ont reçue, en quelques jours, en quelques heures même, ils passent dans un autre monde auquel on ne les enlèvera jamais.

Dans les nombreuses expériences que je fis sur le canard sauvage, j'arrivai sans exception aux

conclusions suivantes. Les jeunes, sortis d'œufs que l'on a enlevés au nid, ou bien considérés le premier jour de leur vie dans le nid, n'avaient aucune connaissance de la crainte de l'homme : jamais ils ne l'acquirent par la suite, quand ils furent élevés avec des canards domestiques<sup>1</sup>. Mais une fois que la terreur leur avait été "transmise par l'hérédité sociale de leur espèce, il n'y avait plus à songer à les apprivoiser. Quand ils étaient élevés par une mère d'adoption, les jeunes acquéraient exactement le degré d'amitié pour l'homme que manifestait cette mère, et qui différait considérablement selon l'espèce de celle-ci.

J'ai constaté par l'observation en divers pays et sur divers animaux que c'est exactement de la même façon que la distance exacte, à laquelle les animaux sauvages permettent à l'homme de les approcher, est toujours imposée aux jeunes par l'hérédité sociale. Celle-ci représente l'expérience accumulée par l'espèce dans le passé. La manière dont l'hérédité est imposée aux jeunes à chaque génération peut être observée même dans les rues

1. Darwin, notant que « les poussins ont perdu cette peur du chien, du chat qui, sans doute, était originellement instinctive en eux » et apercevant les difficultés qu'il y a à expliquer ce changement par la sélection seule, l'attribue à « une modification héréditaire dans l'habitude mentale ». (*Origine des Espèces*, chap. VIII).

de Londres dans le cas du moineau commun. Quand les jeunes moineaux quittent le nid, ils sont relativement apprivoisés. Mais les parents les surveillent assidûment sur le sol, et quand un ennemi tel que l'homme approche à une certaine distance, le père fait entendre un fort cri aigu exprimant une émotion profonde, et qui fait aussitôt prendre le vol aux jeunes. La distance exacte à laquelle l'homme est autorisé à approcher est la limite de danger fixée par la longue expérience accumulée de l'espèce, qui est ainsi transmise aux jeunes et fixée en eux de façon inextirpable dans des conditions d'émotion. Mais quand un groupe d'oiseaux apprivoisés est isolé, et que l'hérédité sociale est ainsi changée, on voit l'hérédité modifiée se transmettre pareillement aux générations futures.

L'intérêt capital des faits précédents n'est pas dans leur rapport avec l'un quelconque des problèmes de la vie animale. Leur grande importance réside dans leur relation avec les plus hauts des problèmes vitaux de la société humaine. Quand nous nous rappelons combien rares et peu importants sont les exemples de l'état social chez les animaux supérieurs, inférieurs à l'homme, la grandeur inattendue du rôle joué par l'hérédité sociale même sous de telles conditions prend une signification considérable. Si l'hérédité sociale ainsi transmise à nouveau aux jeunes, à chaque généra-

tion, constitue le moyen par lequel peuvent être imposées et fixées dans toute une espèce ne possédant pas d'habitudes sociales distinctives, quelques-unes des qualités les plus caractéristiques de celle-ci, et si ces qualités, indéracinables chez l'individu, peuvent néanmoins être entièrement remplacées dans une autre génération par des qualités tout à fait différentes, pareillement imposées par l'hérédité sociale, quelle doit donc être l'importance insoupçonnée de l'hérédité sociale chez un être tel que l'homme, dont la puissance quasiment illimitée sur l'horizon qui s'étend devant lui, en civilisation, repose exclusivement sur la potentialité de l'esprit dans l'état social ?

Quand les observations sur l'hérédité sociale commencées chez l'animal furent étendues à la société humaine, un premier fait se manifesta qui est très remarquable. Malgré la suprême importance de l'hérédité sociale dans l'évolution de la civilisation, il n'a pas été, dans le passé, fait d'étude compréhensive et systématique du sujet selon les lignes scientifiques modernes. Presque tout le travail de recherche sur l'hérédité qui a été fait dans le passé consiste en expériences, observations, et discussions se rapportant presque exclusivement à la question relativement moins importante de l'hérédité innée. Dans beaucoup de ces recherches aussi, comme dans beaucoup des obser-

vations de Galton, et dans les études de divers écrivains sur la criminologie, il y a une confusion presque inextricable entre l'hérédité innée et l'hérédité sociale.

Mes propres études sur l'hérédité sociale furent entreprises avec un dessein précis : il s'agissait de distinguer, comme chez les animaux, les effets de l'hérédité innée de ceux de l'hérédité sociale. Elles furent conduites, en diverses parties du monde, parmi les races indigènes, les races dominantes, les aristocraties, les peuples assujettis et les peuples esclaves. Elles furent étendues à divers niveaux et classes de la société dans le Royaume-Uni, à de jeunes garçons participant au mouvement des boy-scouts, et à des enfants des écoles et des institutions publiques. Dans toutes ces recherches, ce qui m'intéressait primordialement était le sujet de l'hérédité collective dans ses rapports avec la Puissance en civilisation.

Je ne m'attarderai pas à discuter la première conclusion à laquelle des recherches de ce genre doivent amener l'observateur, au début.

J'en ai parlé, avec quelque insistance, ailleurs<sup>1</sup>. En présence des témoignages qui affluent de tous côtés, il est impossible de ne pas être convaincu qu'aucune des races ou nationalités dirigeantes qui

1. *Social Evolution*, chap. ix.

ont régné dans le passé ou qui maintenant exercent un pouvoir considérable sur d'autres peuples, n'a fait ainsi, ou ne fait ainsi actuellement de par la possession, par la race régnante, de facultés intellectuelles supérieures et distinctives, innées. Les idées qui avaient cours à ce sujet, il y a quelques générations, ne résistent pas à l'épreuve quand on les confronte avec les faits.

Prenons d'abord les races indigènes. Les généralisations hâtives auxquelles s'est livré Galton au sujet de ce qu'il concevait être la mentalité grandement inférieure des races indigènes, comme les Damaras, ne sont plus que pure sottise quand on les examine à la lumière des faits. Dans presque toutes les colonies britanniques où les enfants indigènes de races variées reçoivent l'éducation dans les écoles élémentaires, dans les mêmes conditions que les enfants Européens, il est prouvé par les documents publics publiés que les premiers apprennent aussi facilement que les derniers, et sont capables de faire tout aussi bien aux examens. Cela est vrai encore des enfants nègres dans les écoles publiques élémentaires aux États-Unis.

Si nous considérons l'éducation supérieure, et les résultats obtenus là où les étudiants des races européennes sont préparés aux activités supérieures côte à côte avec des représentants de presque tous

les peuples principaux extra-européens, les faits ne sont pas moins dignes d'attention.

Dans beaucoup de centres d'éducation universitaire et supérieure, en Angleterre, et dans beaucoup de centres d'instruction et d'éducation supérieurs sur le continent européen, on peut voir des étudiants de races diverses, Indous, Japonais, Birmanes, Siamois, Chinois, Nègres et autres, subissant la préparation aux professions supérieures, et à la besogne supérieure du monde, exactement dans les mêmes conditions que les étudiants européens. Or, les résultats montrent que les étudiants non européens tiennent parfaitement leur place, au point de vue du succès intellectuel, par rapport aux européens. Quand même on tient compte du fait que les étudiants non européens sont souvent des individus choisis entre un grand nombre, il ne reste néanmoins pas de preuves, ayant quelque poids, tendant à établir l'existence d'aucune qualité innée d'intelligence supérieure chez les étudiants de race européenne.

Plus d'une fois, dans mes enquêtes, des observateurs expérimentés et compétents, connaissant bien les aptitudes des étudiants des diverses races dans les examens d'Université ou de Droit en Angleterre, m'ont exprimé l'opinion qu'il serait impossible de défendre sérieusement l'existence de quelque supériorité intellectuelle innée chez les

étudiants anglais, et que, si quelqu'un voulait soutenir cette opinion, on trouverait tout aussi aisément à soutenir l'opposée avec preuves à l'appui.

Si l'on s'en tient aux peuples ayant joué un rôle dominant dans l'histoire du monde occidental dans le passé, il serait pareillement impossible d'établir une supériorité intellectuelle innée chez aucun d'eux, par rapport aux autres races européennes. Devant un ensemble de preuves universelles, ce serait pure sottise de vouloir soutenir que les peuples teutoniques ont une supériorité intellectuelle innée sur les Celtes, ou les Celtes sur les Slaves, ou les Slaves sur les Teutons. Il serait également absurde de vouloir, d'après les faits, maintenir qu'aucun peuple européen possède une supériorité intellectuelle innée sur les Juifs.

On rencontre des faits de même signification si l'enquête est limitée aux différentes races qui entrent en combinaison pour former l'un quelconque des agrégats politiques qui ont joué un grand rôle dans le développement de l'Europe. Les peuples saxon et normand ont probablement, en somme, joué un rôle pratique plus considérable dans le développement de la Grande-Bretagne et de l'Empire Britannique, que n'ont fait les peuples celtiques avec lesquels ils ont eu des rapports si étroits dans l'histoire. Mais, dans la mesure où des raisons existent d'évaluer séparément l'œuvre des différentes

races en Grande-Bretagne, ce serait une revendication opposée aux faits de l'histoire que celle qui consisterait à affirmer que la preuve existe d'une supériorité intellectuelle innée chez les peuples d'origine saxonne ou normande, comparés à ceux d'origine celtique.

Des conditions similaires se rencontrent parmi les races constituant les peuples de l'Allemagne. Dans l'Allemagne moderne, les Allemands eux-mêmes font souvent observer que, malgré le rôle dominant joué par la Prusse dans l'évolution de l'empire germanique moderne, la partie intellectuelle de la besogne n'a pas été, à un degré correspondant, l'œuvre des indigènes de la Prusse. Les deux hommes qui, plus que tous les autres, ont créé l'*ethos* intellectuel ayant rendu possibles les actes de la Prusse moderne, ont été Treitschke et Nietzsche, qui n'étaient ni l'un ni l'autre d'origine prussienne.

Beaucoup des penseurs et des conducteurs de la Prusse n'ont pas été des Prussiens. Il est curieux de noter, dit un écrivain récent<sup>1</sup>, « que la majorité des figures prussiennes qui ont occupé l'imagination n'ont pas été de naissance prussienne ; rarement même leur origine était-elle germanique ».

1. F.-M. Hueffer, *When Blood is their Argument*. Part. I, chap. II, parag. II.

Chez aucun des peuples dominants du monde aujourd'hui, et dans aucune des races dominantes qui ont tenu la principale place dans l'histoire, autrefois, la base de Puissance ne se trouve dans une supériorité intellectuelle innée sur les peuples dominés. Quelle est donc la base de Puissance dans l'histoire humaine ?

La réponse à cette question nous mène fort loin. Et quand on y arrive, il faut évidemment abandonner la croyance qui a dominé dans l'opinion populaire à travers tout l'Occident jusqu'à une époque récente, quant à la nature même des causes établissant la supériorité chez les races, et aussi les préjugés quant à l'importance supérieure de l'hérédité innée chez les races et les peuples dominants, du genre de ceux qui nous ont été légués, en Angleterre, par Galton, en science, et par Freeman dans l'enseignement de l'histoire. Il n'est pas douteux que l'essentiel primordial dans la constitution de la Puissance dans toutes les formes sous lesquelles la Puissance s'exprime dans l'histoire des races et des peuples gît dans les éléments de leur hérédité sociale. Le caractère d'un peuple est formé par la nature de son hérédité sociale. *C'est la nature de son hérédité sociale qui crée un peuple dominant. C'est ce dont il manque dans son hérédité sociale qui relègue un peuple au rang de race inférieure.*

Dans l'hérédité nationale et sociale d'un peuple, l'influence des éléments de son hérédité sociale enveloppe insensiblement et sature toute l'âme collective. Imposés à la jeunesse à un âge tendre, et sous des conditions d'émotion, les effets de l'héritage ainsi transmis dépassent en puissance et en durée ceux de toute autre influence dans la vie. Ce fut avec un instinct bien fondé que Guillaume II d'Allemagne, en montant sur le trône, se tourna vers les maîtres des écoles élémentaires de son pays, quand il visa à imposer les éléments d'une nouvelle hérédité sociale à la totalité du peuple allemand. Le résultat fut la concentration d'esprit et l'extraordinaire force collective avec laquelle l'Allemagne s'engagea dans la guerre mondiale en 1914.

Guillaume II n'aperçut pas le but supérieur<sup>1</sup> mais ce but reste en pleine vue du monde. La civilisation sera absolument invincible une fois qu'elle réalisera le secret de sa propre unité. La principale cause de ces différences distinctives profondes

1. Mazzini se rapprocha plus des principes centraux de Puissance, dans la future ère de civilisation quand, à partir de 1840, il donnait à la classe ouvrière italienne l'esquisse des maximes devant présider à leur progrès vers l'émancipation dans l'histoire. « Votre tâche est de former la famille universelle... L'humanité est le verbe vivant de Dieu... Les religions gouvernent le monde... Cherchez dans la femme la force, l'inspiration, le redoublement de vos facultés morales... L'éducation, voilà le grand mot qui résume toute notre doctrine. » (*Sur les devoirs de l'Homme*, VIII, III, II, I.)

séparant les peuples et les nationalités, et les classes les unes des autres, et qui empêchent ou annulent l'effort collectif dans toutes ses formes les plus puissantes, gît exclusivement dans la nature de l'hérédité sociale imposée à la jeunesse. En une génération elles pourraient toutes être balayées si la civilisation se proposait la volonté d'imposer à la jeunesse l'idéal de subordination aux desseins collectifs d'une humanité organisée.

L'influence d'un idéal collectif, imposé à l'âme de la jeunesse sous des conditions d'émotion, est incalculable. C'est la seule cause capable d'amener en action la force la plus profonde dont est capable la nature humaine. Chaque individu, dans la masse, est continuellement incité par elle à tâcher de s'élever au niveau de son moi social idéal intérieur, exactement de la manière décrite par William James dans son *Text Book of Psychology*<sup>1</sup> mais tendu vers une fin collective, au lieu d'individuelle. L'influence affecte tous les processus de l'esprit. Elle teinte et dirige dans la suite de la vie les conclusions du penseur, de sorte que celles-ci sont, en réalité, prédéterminées en lui par l'émotion d'un idéal qui lui a été imposé à un âge plus tendre. L'influence s'exerce jusque sur les opérations les plus profondes de l'âme, de sorte que dans le développe-

ment des systèmes de pensée abstraits, le principal problème qui a continuellement assiégé l'esprit du philosophe, en histoire, est simplement, comme Leslie Stephen l'a décrit, « comment des conclusions qui sont agréables à ses émotions peuvent être rattachées à des postulats qui plaisent à son intellect ».

Chez les nations, l'héritage transmis par l'hérédité sociale peut être très complexe. Des causes géographiques, économiques et matérielles, de différentes sortes, peuvent y contribuer comme facteurs importants. Mais l'élément essentiel de Puissance dans toute l'hérédité sociale est l'émotion de l'idéal. Une fois efficacement imposé, cet idéalisme devient l'expression de l'âme vivante d'un peuple. Impossible d'en évaluer l'influence. Il se subordonne tout. Il devient la Puissance incarnée. Il n'est pas de but qu'un peuple ou une race puisse se proposer, qui ne puisse être atteint grâce à l'organisation et à la transmission d'un idéal dans son hérédité sociale. Au jour où l'Allemagne moderne était sur l'enclume, la principale conception animant toutes les leçons du maître qui, par-dessus tous les autres, exprimait l'âme de l'Allemagne, fut celle qui attirait la jeune génération des étudiants allemands autour de Treitschke. Elle était exprimée par ce dicton que le bien naturel le plus précieux que puisse posséder un peuple est son idéal.

lisme<sup>1</sup> et aussi par cette affirmation réitérée que, tout but que visera un peuple vivant, ce peuple l'atteindra infailliblement<sup>2</sup>.

C'est de cette façon que le Japon a opéré le plus grand miracle dans la civilisation moderne en se recréant lui-même, et en se transformant, en quelques décades, en un surprenant instrument de Puissance. C'est de cette façon que l'Allemagne moderne a étonné l'humanité, en se transformant en deux générations en une virtualité pour le bien ou le mal qui éclipse celle de l'ancienne Rome. C'est seulement à cause du caractère de son idéalisme que l'Allemagne a manqué d'atteindre le but mondial qu'elle se proposait. Les chefs qui lui imposèrent le mécanisme de Puissance ont manqué de la connaissance principale de la loi de Puissance en civilisation : ils n'ont pas compris que le type de Puissance gagnant repose sur les principes qui nous subordonnent à l'universel.

Si ses chefs avaient saisi ce fait central de l'évolution humaine, il n'est pas de rêve rêvé par les peuples allemands que l'Allemagne n'aurait pas réalisé dans le monde moderne.

La volonté d'atteindre un but imposé à un peuple par l'émotion d'un idéal organisé et transmis par

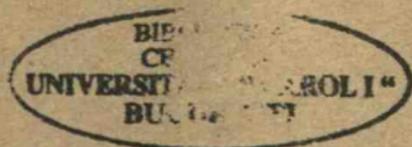
1. *Essai sur la Liberté*, par Heinrich von Treitschke.

2. *The Life of Treitschke*, par Adolf Hausrath.

l'hérédité sociale est la plus haute aptitude de l'âme. Elle ne peut être imposée dans toute sa force que par l'intermédiaire de la jeunesse. L'imposer ainsi devient la fin principale de l'éducation dans l'avenir.

Vous donc, conducteurs aveugles qui vous efforcez de convertir le monde par de laborieuses disputes, cédez le pas, ou bien le monde vous jettera de côté. Donnez-nous les jeunes. Donnez-nous les jeunes et nous créerons une nouvelle âme et une nouvelle terre en une seule génération.

L'idéalisme qui sortira vainqueur de la tension du monde est celui par lequel la Puissance doit obtenir sa plus complète expression. La Puissance, sous sa plus haute expression, est la science de l'organisation de l'âme individuelle au service de l'universel. La Vérité n'est rien autre que cette science de Puissance. C'est là l'épreuve qui décidera, pour toutes les religions, quelles resteront debout et quelles s'écrouleront.



APPENDICE  
LA CHARTE DU PROGRÈS HUMAIN  
LA SURVIVANCE DU PLUS APTE

LES CARACTÈRES.	A LA PHASE INFÉRIEURE OU INDIVIDUELLE DE L'ÉVOLUTION HUMAINE. (Lois énoncées par Darwin.)	A LA PHASE SUPÉRIEURE OU SOCIALE DE L'ÉVOLUTION HUMAINE. (Lois énoncées par Kidd.)
Les plus aptes sont	Ceux qui ont l'aptitude à <i>assurer avec le plus d'efficienc</i> les intérêts de soi dans la lutte pour la survivance.	Ceux qui ont l'aptitude à <i>sacrifier avec le plus d'efficienc</i> les intérêts de soi dans la lutte pour la survivance.
Le résultat de la survivance est	Le perfectionnement graduel de l'individu en toute qualité contribuant à <i>sa propre efficienc</i> dans la poursuite de son intérêt personnel.	Le perfectionnement graduel de l'individu en toute qualité contribuant à <i>l'efficienc collective</i> dans toutes les institutions humaines.
Le centre de gravité dans toutes les institutions humaines est	<i>Dans le Présent.</i> C'est l'ère de l'ascendant des intérêts limités qui reposent en fin de compte sur la <i>Force</i> et qui sont tous dirigés par la loi de leur être vers l' <i>Absolutisme.</i>	<i>Dans l'Avenir.</i> C'est l'ère de l'ascendant des intérêts universels qui reposent en fin de compte sur la <i>Tolérance</i> et qui sont tous dirigés par la loi de leur être vers la <i>Liberté.</i>
La qualité motrice en évolution humaine est	<i>La Raison.</i> La Science à cette phase est la connaissance raisonnée de la Force.	<i>L'Émotion de l'Idéal.</i> L'Art dont la phase la plus haute est la religion est à cette phase la connaissance émotionnelle de l'universel.

UNIVERSITATEA CAROL I  
BUCURESTI

Le facteur dominant en évolution humaine est	<i>L'aptitude du mâle combattant.</i>	<i>L'Ame de la Femme.</i>
Le principe d'efficience dans les institutions humaines est	<i>L'esprit de la guerre d'agression.</i>  L'incompatibilité croissante de cet esprit avec l'efficience d'institutions collectives devient graduellement manifeste.	<i>L'Esprit de l'Ame enfantine.</i>  L'ascendant croissant de cet esprit en tant que base de l'efficience dans toutes les institutions collectives devient graduellement plus marqué.
D'autres traits caractéristiques sont :	<p>1° Le monde n'est capable que d'un changement très lent.</p> <p>2° Il a pour base les potentialités d'hérédité limitées, transmises d'individu à individu par l'intermédiaire du corps (hérédité individuelle).</p> <p>3° Une condition où le mouvement dominant chez les hommes est le désir de s'enrichir par la lutte.</p> <p>4° Une condition de pauvreté croissante à un pôle et d'accumulation de richesse à l'autre.</p>	<p>1° Le monde peut être absolument transformé en une seule génération.</p> <p>2° Il a pour base les potentialités illimitées d'hérédité transmises de génération en génération par l'intermédiaire de l'esprit (hérédité sociale).</p> <p>3° Une condition, où l'émotion de l'Idéal organisée par l'opinion publique et dirigée à travers la jeunesse par l'éducation est toute-puissante.</p> <p>4° Une condition dans laquelle les programmes de tous les gouvernements progressistes se dirigent vers l'exploitation des ressources du monde sur la base de la fraternité et de la responsabilité des uns vis-à-vis des autres, comme elle prévaut dans la famille.</p>

VERIFICAT  
1987